



GAVROCHE

REVUE D'HISTOIRE POPULAIRE

Le numéro : 6,50 €

Bimestriel n° 133 – 23^e année – janvier-février 2004



Questions sur la mort d'ÉMILE DUVAL

Ouvrier fondeur, général de la Commune

par Pierre-Henri Zaidman

1

L'Ami du Peuple



En 1904, les « pilons » de la charité

8



Le dictionnaire Bouillet

Un exemple d'autocensure au XIX^e siècle

par Laurent Doussin

10



La folle météo de 1924 débute l'année avec un raz de marée !

17



L'héroïsme et le césarisme napoléoniens

par Frédéric-Gaël Theuriau

20



Espagne 1963 L'affaire Delgado-Granado

par Miguel Chueca

17



Et aussi... Médias p. 15

Le temps des livres p. 27
L'amateur de livres p. 33

GAVROCHE

Revue bimestrielle
d'histoire populaire
Numéro 133
Janvier-Février 2004
BP 863
27008 Evreux Cedex
Tél. 02.32.39.50.50
E-mail : revue.gavroche
@wanadoo.fr

Directeur de la publication :
Claude VIRLOUVET
Directeur honoraire :
Georges PELLETIER

Avec la collaboration
pour ce numéro de

M. CHUECA
E. COMMUN
L. DOUSSIN
H. FABRE
C. JACQUIER
J.-J. LEDOS
G. PELLETIER
A. SIMON
F.G. THEURIAU
C. VIRLOUVET
P. YSMAL
P.H. ZAIDMAN

Commission paritaire :
0707K81974
I.S.S.N. : 02-42-9705
© Gavroche

Tous droits de reproduction réservés.

Les articles publiés dans cette revue
sont résumés et indexés dans
Historical Abstracts and America :
History and Life

Distribution en librairie :
DIFFUSION POPULAIRE
21 ter, rue Voltaire
75011 Paris
Tél. 01.40.24.21.31

Publication, secrétariat de rédaction et
mise en page : Scoop Presse
BP 863 - 27008 Evreux cedex

Impression : 27 Offset
27930 Gravigny

Mauvais pauvres et mauvais jours...

Le dessin en couverture date précisément d'un siècle. Il est extrait d'un article de *l'Illustration* début janvier 1904 racontant et montrant comment vivent les pauvres de Paris. (Voir p. 8-9). Un siècle après, ce dessin peut encore illustrer notre actualité. Début 2004, toujours des pauvres et des braves gens qui leur viennent en aide comme ce boucher jouant le rôle des Restos du cœur d'aujourd'hui.

A mi-parcours du siècle, précisément en 1954, il avait fallu un terrible hiver et des morts de froid dans la rue pour que le pays se réveille secoué par l'abbé Pierre, insurgé contre la misère. Le même abbé Pierre a dû, il y a quelques jours, redire son indignation devant la situation d'aujourd'hui qui remet les gens à la rue. Plus que jamais la « fracture sociale » déchire notre société nous laissant tous désespérés.

C'est ainsi que les Restos du cœur annoncent une hausse des demandes de 10% par rapport à 2002 en raison « d'une conjoncture économique difficile et l'augmentation du nombre de personnes en grande précarité notamment de jeunes de moins de 25 ans sans ressources et des demandeurs d'asile ». Cette association créée en 1985 par Coluche vient en aide à plus de 600 000 personnes. Ce n'est qu'un exemple parmi bien d'autres tant sont nombreuses les associations d'assistance. Toutes demandent davantage de moyens en faisant appel aux subventions publiques et à la générosité de la population. De très nombreux bénévoles, chômeurs eux-mêmes mais le plus souvent retraités, donnent ainsi un sens à leur disponibilité. Mais que peut cette bienfaisance privée face à la progression vertigineuse du nombre de personnes à prendre en charge ? Et ne faut-il pas s'interroger sur cette aide ?

Dans une nouvelle édition de « La société française et ses pauvres » le sociologue Serge Paugam rappelle utilement que la Révolution française avait affirmé le devoir social de la nation vis-à-vis des pauvres. « L'indigence était pour les révolutionnaires une insulte à

l'idéal sacré d'égalité qu'ils proclamaient et la charité cléricale, très insuffisante pour soulager la pauvreté aggravée par la crise économique de la fin du XVIII^{ème} siècle, faisait l'objet de vives critiques ».

La première assemblée nationale mit dans la constitution de 1791 « au rang des devoirs les plus sacrés de la nation l'assistance aux pauvres dans tous les âges et dans toutes les circonstances de la vie ». Pour le duc de La Rochefoucauld-Liancourt, président du Comité de mendicité qui inspira cette constitution : « On a toujours pensé à faire la charité aux pauvres, et jamais à faire valoir les droits de l'homme pauvre sur la société, et ceux de la société sur lui ».

Serge Paugam inscrit l'institution du RMI en 1988 dans « cette logique de l'intervention de l'État et de la Nation tout entière pour aider les plus pauvres en leur garantissant des moyens de survie et en favorisant leur insertion ».

15 ans après, alors que le nombre d'allocataires s'est multiplié (1,1 million en 2003) rendant toute insertion problématique, le pouvoir en place veut remettre dans le droit chemin ces dépendants de l'aide sociale. D'où des nouvelles mesures qui remettent en cause cette solidarité nationale (transfert aux départements, RMA). Comme toujours avec la classe d'en-haut, il faut savoir que les pauvres sont responsables de leur pitoyable destin. La charité, oui ; des droits, c'est à voir.

Eh oui ! Nous en sommes-là en ces premiers jours de la nouvelle année.

Dans le courrier, toujours chaleureux, accompagnant les renouvellements d'abonnements, un lecteur de Talence encourage *Gavroche* à durer « malgré les mauvais jours ». L'expression qualifie bien en effet ces temps-ci. Mais, amis lecteurs, vous êtes toujours là, bien fidèles. Alors ensemble, nous continuons en cette année que nous essaierons de rendre « bonne et heureuse ». Aussi bonne santé que possible à tous !

CV



Dessin en dernière page de couverture : En 1901, les journaux s'intéressent à un sport de plein air à la mode du côté de Berlin : le patinage à voile. La pratique en aurait été lancée par des étudiantes américaines venues terminer leurs études dans des pensionnats de la capitale allemande. « Les patineuses sont munies d'un long et léger arc sur lequel est tendue une voile triangulaire, une sorte de bonnette, maintenue par un bâton dans sa ligne médiane. Toute l'armature est en bambou, si bien que le poids de l'engin ne compte pas. Ainsi équipée la sportswoman patine le moins possible ; les jambes doivent rester immobiles et ne servir qu'à maintenir l'équilibre. Elle constitue ainsi une sorte de traîneau à voile. La résistance de l'acier sur la glace étant insignifiante, la moindre brise agit. Les habiles qui savent bien prendre le vent et manœuvrer la toile filent ainsi deux et même trois fois plus vite que les patineurs ordinaires. »

Un sport passé de mode, même dans les pays qui connaissent des hivers assez longs et rigoureux pour geler les lacs. La pratique n'est-elle pas totalement oubliée puisque dans certaines publicités pour des séjours nordiques figure l'expression « voile sur glace ».

L'Ami du Peuple

RÉVOLUTIONNAIRE-MARATISTE

SEUL JOURNAL QUI OSE DIRE LA VÉRITÉ — PARAÎT LE JEUDI ET LE DIMANCHE

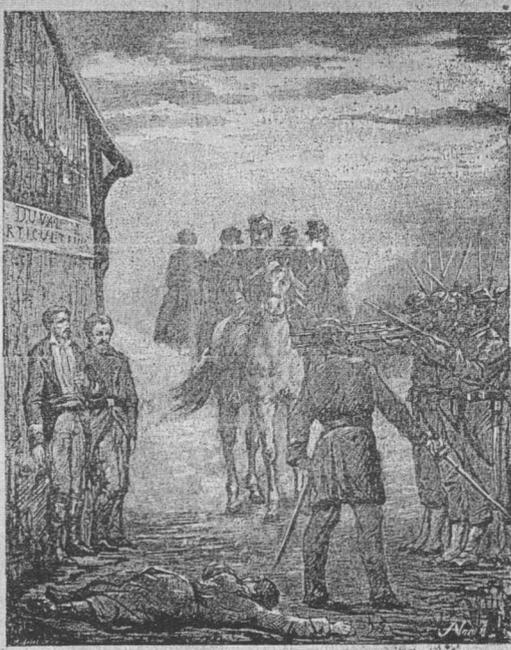
RÉDACTION ET ADMINISTRATION
22 bis, rue Clignancourt. — Paris
DANS UNE CAVE

RÉDACTEUR EN CHEF
MAXIME LISBONNE

ABONNEMENTS
UN AN : 10 FR. — SIX MOIS : 6 FR.
ANNONCES AUX BUREAUX DU JOURNAL

L'EXÉCUTION DU GÉNÉRAL DUVAL

2 Avril 1871



Les colonnes de fédérés s'élevèrent des linteaux sur les routes qui devaient, selon les cris du Peuple, nous mener à la victoire, nous mener à Versailles.

La 1^{re} était commandée par le général Bergeret qui devait passer par le Mont-Valérien. A peine les premiers bataillons étaient-ils en vue de la garnison du fort que deux boulets fauchèrent les premiers rangs des fédérés.

La 2^e devint, s'ensuivit, Florens qui était à la tête de la seconde, suivait la ligne du chemin de fer par Asnières et gagnait Bois-Colombes. Les fédérés harassés y firent une halte.

Florens, accompagné de son aide de camp, Cyprien qui, à l'heure actuelle, agonise dans les loges d'Ille, suivait jusqu'à Buzot, pour se rendre compte des mouvements des Versaillais.

On ne peut que rendre justice à cette grande figure de la Révolution de 1871.

Son dévouement à la République, et sa bravoure sont au-dessus de tout éloges.

L'assassinat dont il a été victime est dû à son inconscience. Un général à qui incombe le respectabilité de la vie de vingt mille hommes ne doit pas abandonner son corps d'armée comme il l'a fait dans le village de Bois-Colombes et s'éparpillant de tous côtés dans les carrières, et dans les jardins.

On ne fait une reconnaissance sans qu'avec un certain nombre d'hommes, on débarrasse et on se rend compte topographiquement et stratégiquement de ses mesures que l'on doit prendre.

Ce manque de précaution lui a coûté la vie. L'abandon du chef a causé la débâcle.

An 31 octobre, on comptait déjà sur son énergie et lors qu'il envahit l'hôtel de Ville avec ses bataillons de Belleville, sur la place, il n'y eut qu'un seul cri : « Florens va fouiller toute ces canailles-là ! »

Florens parlementa : la journée était perdue.

Il fait bon de rappeler, sans amertume aucune, les faits de 71, afin qu'à la prochaine révolution, on fasse, comme sous la Convention, on place un citoyen près du général avec mission de lui briser la cervelle à la première hésitation.

Dans de certains cas, l'hésitation est un crime.

La troisième colonne, forte de près de dix ou douze mille hommes, commandée par Duval, l'ouvrier fondeur rempli de courage et d'enthousiasme, était chargée de se rendre à Versailles par la route de Châtillon.

Le fort d'Issy, commandé par Ravier, protégeait la route.

Un bataillon de troupes françaises, des *Enfants perdus*, marchait sur le séducteur de Meudon. Déjà ces braves étaient aux prises avec les gendarmes, lorsque les bataillons de fédérés, aidés par les Versaillais commandés par le sous-capitaine Vieux et deux de ses officiers abandonnèrent la lutte.

Les plus résolus, conduits par Duval, continuèrent à lutter devant le nombre. Ils furent vaincus. Parmi les prisonniers, Duval et deux de ses officiers d'Etat-Major.

Les assassins de Versailles ont commis une infamie. Ils appelèrent à eux les fédérés, leur criant qu'ils ne voulaient pas que le sang coule.

Les fédérés, confiants, se jetèrent dans leurs bras, les embrassant au nom de la République et de la France.

Les brigands qui commandaient cette bande de *nécessaires* leur annoncèrent qu'ils étaient prisonniers.

Elisen, Redus, était à la tête.

Un officier, Florens, avait fait plusieurs expéditions lointaines, celle de Cîte entre autres. Mais il l'avait faite comme simple soldat. Le courage ne suffit pas dans ces conditions.

La Commune, avait refusé Duval, la Crétille, et autres anciens officiers qui, braves aussi, pouvaient apporter leurs connaissances spéciales.

La veille, le 1^{er} avril, toute la nuit des bataillons étaient massés sur les avenues des champs Élysées, des Ternes, au Champ de Mars.

Les femmes, les enfants, livraient avec eux. Cette nuit d'attente fut terrible et en partie causée aussi de la défaite.

Les établissements nés ne désespèrent pas. On attendait à la prise de Versailles, à l'évasion de Thiers, de Jules Favre et de ses complices.

Aussi, dès le matin, la fatigue avait laissé déjà des traces sur tous les visages.

La mort de Émile Duval est un des épisodes les plus cités et les plus mal connus de l'histoire de la Commune.

Il faut écarter en premier lieu l'histoire mille fois rapportée et totalement fantaisiste due probablement à la plume alerte de Vallès dans *Le Cri du Peuple* du 6 avril, de la rencontre entre Duval et Vinoy qui l'apostrophant, lui demande ce qu'il aurait fait à sa place.¹

Où Duval a-t-il été arrêté ?

Après avoir vainement tenté de bousculer les troupes versaillaises, Duval et son état-major avec un millier d'hommes environ se replient dans la soirée du lundi 3 avril 1871 sur le plateau de Châtillon soutenus par l'artillerie du fort de Vanves pour passer la nuit dans la redoute.

Selon Vuillaume, « là étaient réunis : Chardon, Schneider, Henri Menet, Lucien Henry, Sebourg, Collier (en réalité Caullier) de la 14^e légion ; Lecœur, Mézirard, Ledrux chefs des 103^e, 104^e et 136^e. Pas un membre du Comité central n'était là. Duval, assis près d'une table semblait désemparé. A peine répondait-il aux quelques questions qui lui étaient posées en vue des mesures à prendre pour la nuit. Il ne s'était pas reposé depuis quarante-huit heures. Il paraissait exténué. Il refusa de quitter le plateau pour se mettre à l'abri sous le feu des forts. Il avait certainement déjà pris la résolution de ne pas rentrer vivant à Paris »²

Eudes écrit : « Un officier d'état-major se rendit à la redoute de Châtillon et trouva Duval dormant paisiblement dans une casemate convaincu que dans la redoute, il était à l'abri de toute surprise. Il était cinq heures du matin, l'officier revint à mon quartier-général à cinq heures et demie [...] »³

Peut-être Duval a-t-il appris la nomination de Cluseret comme délégué au ministère de la Guerre et son remplacement ainsi que celui de Bergeret et Eudes par Delescluze, Vermorel et Courmet à la Commission exécutive ? Cluseret dans ses mémoires fait remarquer à juste titre l'absurdité de ce message en pleine offensive et le parti que pouvait en tirer les Versaillais.

A partir de cinq heures et demie du matin le 4 avril, après

Questions sur la mort d'Émile Duval, général de la Commune

Nous avons suivi dans le précédent numéro le rôle d'organisateur joué par Émile Duval, cet ouvrier fondeur qui, à 30 ans, se voit désigné par le Comité central de la Garde nationale, délégué à la guerre avec le titre de général. C'était le 24 mars 1871. Deux jours après, il est élu membre du Conseil de la commune. Il entreprend alors la réorganisation de la Garde nationale et se lance témérairement mais déjà bien tard, trop tard, dans une expédition contre les Versaillais qui ont eu le temps de se réorganiser.

un déluge de tirs, les Versaillais envahissent le plateau de Châtillon et entreprennent d'encercler la redoute.

L'assaut est mené par le 109^e commandé par Derroja du côté de Fontenay-aux-Roses et les 70^e et 7^e de marche de la brigade Pechot de front, le 19^e chasseurs à l'arrière, appuyés par deux batteries de douze.

A 300 mètres environ, les Versaillais chargent à la baïonnette. A huit heures, la redoute est prise par quatre compagnies du 1^{er} et du 2^e bataillons du 70^e de marche, Lucien Henry, le colonel de la XIV^e légion est arrêté dans la redoute par des soldats du 1^{er} bataillon, vers huit heures et quart, le commandant Dabadie arrive dans la redoute.

Duval est sorti de la redoute. Peut être pour organiser une riposte avec une partie des défenseurs du plateau qui réussissent à se replier avec leurs mitrailleuses vers le village à l'abri de murs et tirent sur les Versaillais. Il n'est probablement pas arrêté à proximité de la redoute car il serait tombé entre les mains des hommes du 70^e mais plutôt vers le village de Châtillon ratissé par les hommes du 19^e chasseurs. Il aurait pu se réfugier dans une maison au bas de Châtillon. *L'Ami de la France* du 6 avril indique qu'il est fait prisonnier en s'échappant « dans la direction de Paris. »

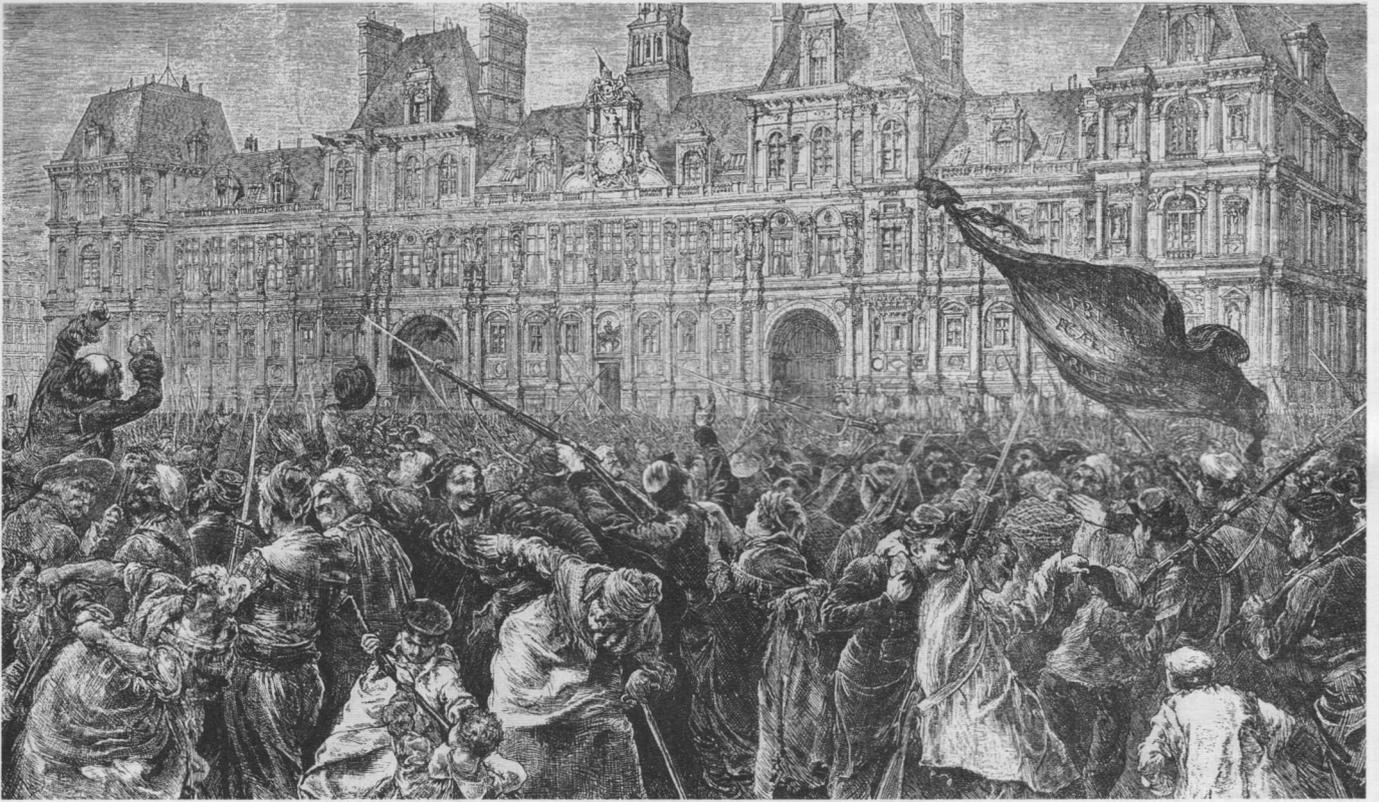
A quelle heure a-t-il été arrêté ?

On possède quelques récits de l'attaque du plateau qui a dû être pris définitivement vers sept heures. On peut estimer que Duval est arrêté entre six heures et huit heures le mardi 4 avril. (Je tiens pour fantaisiste, le lieu, les Moulinaux, et la date de midi avancés par Henri Bellanger dans

Hommes et choses du temps de la Commune).

Comment est mort Duval ?

Les témoignages sont plus ou moins contradictoires, Nous les présentons en vrac avant d'en tirer une conclusion vraisemblable.



Les élections municipales du 26 mars 1871, la place de l'Hôtel-de-ville montrée dans un journal anglais.

La version la plus simple est celle du *Gaulois* du 5 avril : « Quelques instants après (son arrestation) il (Duval) était fusillé ainsi qu'un officier de son état-major et un commandant » et le journal poursuit : « C'est au coin de la route de Choisy à Versailles au Petit-Bicêtre que le général Duval aurait été fusillé avec un lieutenant-colonel et un capitaine d'état-major de la Commune. »

Une seconde version est rapportée dans une lettre anonyme « d'un détenu de Brest au journal *La Liberté de Bruxelles* » :

« On nous dispose en cercle sur le plateau et on fait sortir de nos rangs les soldats qui s'y trouvaient. On les fait mettre à genoux dans la boue et, sur l'ordre du général Pellé, on fusille impitoyablement, sous nos yeux, ces malheureux jeunes gens, au milieu des lazzi de MM les officiers qui insultaient à notre défaite par toutes sortes de propos atroces et stupides. Enfin, après une bonne heure employée à ce manège, on nous forme en ligne et nous prenons le chemin de Versailles entre deux haies de chasseurs à cheval ; sur la route, nous rencontrons le capitulard Vinoy escorté de son état-major. Sur son ordre, et malgré la promesse formelle que nous avait faite le général Pellé, que nous aurions tous la vie sauve, nos officiers, à qui on avait violemment arraché les insignes

de leur grade, allaient être fusillés, quand un colonel fit observer à M. Vinoy la promesse faite par son général. Le complice du Deux-Décembre épargna nos officiers, mais ordonna qu'on passât immédiatement par les armes le général Duval, son colonel d'état-major et le commandant des Volontaires de Montrouge. »⁴

Ce témoignage qui mentionne la prétendue promesse faite aux prisonniers est en partie complété par une lettre à l'historien Louis Fiaux : « Le fait est contesté car j'ai entendu raconter tout autrement cet épisode par des officiers qui y assistaient. Duval aurait dit : c'est moi qui suis le général Duval ! prenez ma vie, épargnez celle des soldats. »⁵

Une troisième version est celle du *Cri du peuple* du 9 avril (reprise par *La Vérité* et le *Journal Officiel de la Commune*), elle contient quelques éléments vraisemblables et d'autres plus fantaisistes :

« [...] Les fédérés ont été conduits entre deux rangs de soldats jusqu'au Petit-Bicêtre, petit groupe de maisons situées sur le rebord de la route de Choisy à Versailles ; un combat très vif a eu lieu ici le 17 septembre, et une grande fosse, surmontée d'une croix noire, indique l'endroit où les victimes de cette journée ont été enterrés.

C'est à cet endroit que le Général Vinoy, arrivant de Ver-

Début avril 1871, l'impressionnante barricade qui barre l'entrée de la rue de Rivoli contraste avec celle de la rue de la Chapelle.





2 avril 1871, barricade du Pont de Neuilly, l'attaque des Versaillais.

sailles, avec son état-major rencontra la colonne des prisonniers, il donna l'ordre de s'arrêter, en descendant de cheval.

- Il y a parmi vous, fit-il un monsieur Duval qui se fait appeler général, je voudrais bien le voir.

- C'est-moi dit Duval avec fierté en sortant des rangs.

- Vous avez aussi deux chefs de bataillon avec vous.

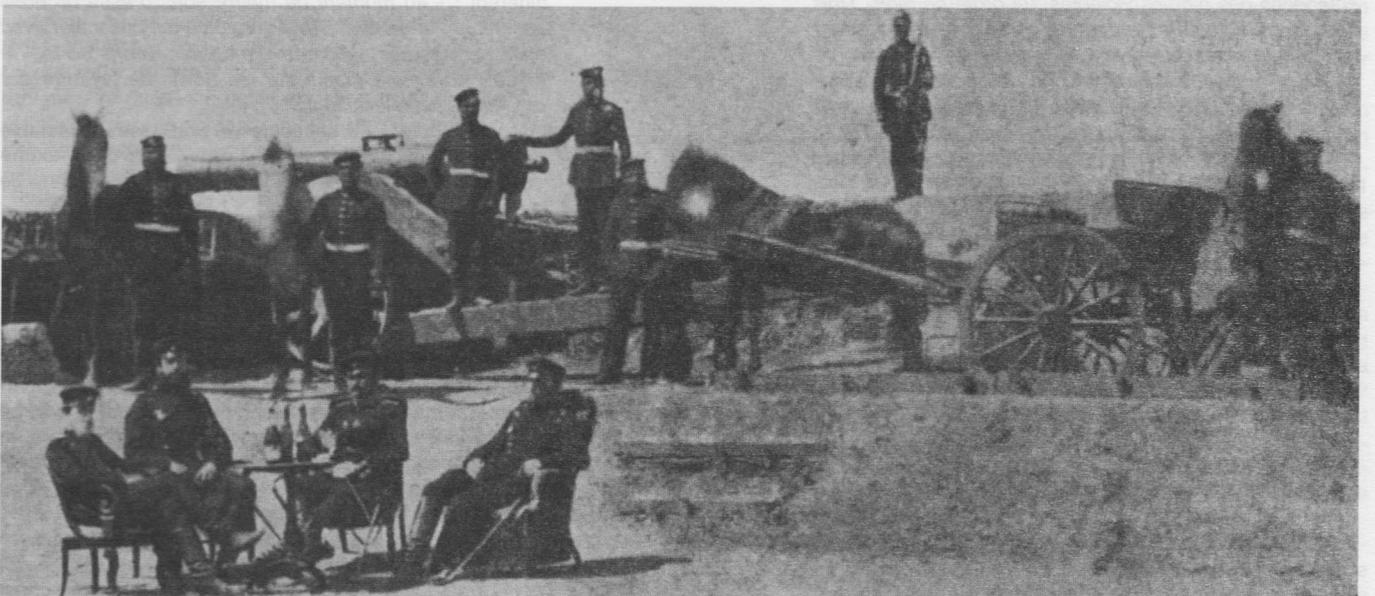
Les deux officiers désignés sortirent des rangs.

- Vous êtes d'affreuses canailles, dit Vinoy, vous avez fusillé le général Clément-Thomas et le général Lecomte, vous savez ce qui vous attend.

- Capitaine, reprit le signataire de la capitulation de Paris, s'adressant au commandant de l'escorte, faites former un peloton de dix chasseurs, et vous, messieurs, passez dans le champ à côté.

Les trois officiers de la Commune obéirent simplement, ils sautèrent un petit fossé suivi du peloton funèbre. Le général et les deux commandants furent acculés contre une

Avril 1871 : artilleurs prussiens sur les hauteurs de Chatillon.



petite maisonnette qui, ironie du sort portait sur sa façade, l'inscription suivante : Duval Horticulteur. Le général Duval et ses compagnons d'armes ont mis eux-mêmes habits bas et, deux minutes après, ils tombèrent foudroyés au cri de "Vive la Commune !" [...]

La quatrième version est racontée par Elisée Reclus dans une lettre du 4 mars 1902 à Gaston Da Costa, elle reprend une partie du dialogue cité ci-dessus entre Vinoy et Duval, colportée par « une rumeur transmise de bouche en bouche » :

« - Vinoy - Où sont les chefs de bande ?

- Duval - Me voici

- Et les autres ?

- Un chef de bataillon - Moi

Un troisième se joint à Duval et son compagnon.

Vinoy - Fusillez moi ça.

L'ordre fut aussitôt exécuté dans une petite prairie qui se trouvait à gauche de la route (côté sud) et à l'ouest d'un

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
N° 67 LIBERTÉ — ÉGALITÉ — FRATERNITÉ N° 67

FÉDÉRATION RÉPUBLICAINE
De la Garde nationale
COMITE CENTRAL

CITOYENS DE PARIS,

Ce qui se passe en ce moment est l'éternelle histoire des criminels cherchant à se soustraire au châtiement en commettant un dernier crime qui leur permette de régner, impunis, par l'épouvante!

Ils sont une poignée de parjures, de traîtres, de faussaires et d'assassins, qui veulent noyer la justice dans le sang.

La guerre civile est leur dernière chance de salut; ils la déclament; qu'ils soient mille fois maudits et qu'ils périssent!

Citoyens de Paris, nous voici revenus aux grands jours de sublime héroïsme et de vertu suprême! Le bonheur du pays, l'aventure du monde entier sont dans vos mains. C'est la bénédiction ou la malédiction des générations futures qui vous attend.

Travailleurs, ne vous y trompez pas; c'est la grande lutte, c'est le parasitisme et le travail, l'exploitation et la production, qui sont aux prises. Si vous êtes las de végéter dans l'ignorance et de croquer dans la misère; si vous voulez que vos enfants soient des hommes ayant le bénéfice de leur travail, et non des sottises d'animaux dressés pour l'atelier et pour le combat, fécondant de leurs sueurs la fortune d'un exploitateur ou répandant leur sang pour un despote; si vous ne voulez plus que vos filles, que vous ne pouvez relever et surveiller à votre gré, ne soient plus des instruments de plaisir aux bras de l'aristocratie d'argent; si vous ne voulez plus que la débauche et la misère puissent les hommes dans la police et les femmes à la prostitution; si vous voulez, enfin, le règne de la justice, Travaillez, soyez intelligents, debout! et que vos fortes mains jettent sous vos talons l'immonde réaction.

Citoyens de Paris, commerçants, industriels, boutiquiers, penseurs, vous tous, cultivez, qui travaillez et qui cherchez de bonne foi la solution des problèmes sociaux, le Comité central vous adjure de marcher unis dans le progrès. Inspirez-vous des destinées de la patrie et de son génie universel.

Le Comité central a conscience que l'héroïque population parisienne va immortaliser et régénérer le monde.

VIVE LA REPUBLIQUE! VIVE LA COMMUNE!

Paris, le 5 avril 1871. *Pour le Comité central*

AL. ARNOUX, ANDRONOX, AUDENSAUX, BARRIS, B. BARBOUX, BOUTY, E. BOURNIEU, CARRON, CHOUTEAU, DE CAMP, FERRÉ, FROST, GILLET, GONNET, G. GAUTHIER, LAMBERT, GUYOT, HENRI, SHERZER, SUTHER, JOURNAL, KAYALOFF, MALAURIE, MALLET, P. MARTEL, P. MARTEL, P. MARTEL

Egalité.
Liberté. Solidarité.

Commune de Paris.
XIII^{me} Arrondissement.

ARCHIVES
DE LA
SEINE

Citoyens,

La mort héroïque de Duval vous appelle de nouveau au scrutin: que votre vote sonne à la hauteur de l'immense perte que nous avons faite. Qu'un seul cri de vengeance sorte de vos poitrines; que la lutte soit désormais implacable entre vous et les traîtres qui ont livré Paris.

Le sang appelle le sang.
Plus de trêves avec les monarchistes qui égorgent nos frères; plus de ménagements avec les lâches qui ont assassiné votre Général.

Quant à nous, ses Collègues, nous avons juré de le venger; nous connaissons assez votre courage pour savoir que vous nous aiderez à tenir notre serment.

Vive la Commune! Vive la République!

Léo Mellier, J. B. Chardon, Léo Frankel

le 5 avril 1871. *Dimanche*

Nota: Le vote aura lieu demain lundi 10 avril, il commencera à 8 heures du matin et sera terminé à 8 heures du soir.

L'appel à « l'héroïque population parisienne » du Comité central de la Garde nationale le 5 avril 1871. A côté, les membres de la Commune du XIII^e arrondissement appellent à la vengeance après la mort héroïque de Duval et à un nouveau scrutin pour le remplacer.

restaurant portant le nom de Duval.

Les deux chefs de bataillon tombèrent en avant, foudroyés.

Duval chancela, pencha d'abord en avant, puis se rejeta en arrière de tout son long et paraissant fort grand dans la majesté de la mort »⁶.

Dans un récit plus sobre rapporté sans référence par son neveu Paul, Elisée Reclus raconte : « Nous cheminions sur la route de Versailles, cinq par cinq gardés de chaque côté par deux cadres de fantassins et de hussards. En face, on voyait arrêté un groupe de cavaliers étincelants, le général et son état-major. La colonne s'arrête. Nous entendons des paroles violentes, un ordre de mort. Trois des nôtres, entourés d'une troupe de soldats, franchissent lentement un ponceau qui relie la route à un pré entouré de haies et limités à l'est par une maisonnette. [...] Nos trois amis s'alignent à vingt pas de la maison, montrent leur poitrine et relèvent la tête, "Vive la Commune !" Les bourreaux sont en face. Je les vois un instant cachés par la fumée et deux de nos camarades tombèrent sur la face. Le troisième chancela comme s'il allait tomber aussi du même côté, puis se redressant, oscille à nouveau et se renverse face au ciel. C'était Duval. »⁷

La cinquième version est donnée par le colonel Lambert devant la Commission d'enquête parlementaire sur le 18 mars :

« — Quand la troupe de Duval a été prise, le général Vinoy a demandé :

- Y-a-t-il un chef ?

Il est sorti des rangs un homme qui a dit :

- C'est moi je suis Duval.

Le général a dit :

- Faites-le fusiller.

Il est mort bravement. Il a dit :

- Fusillez-moi.

Un autre homme est venu disant :

- Je suis le chef d'état-major de Duval.

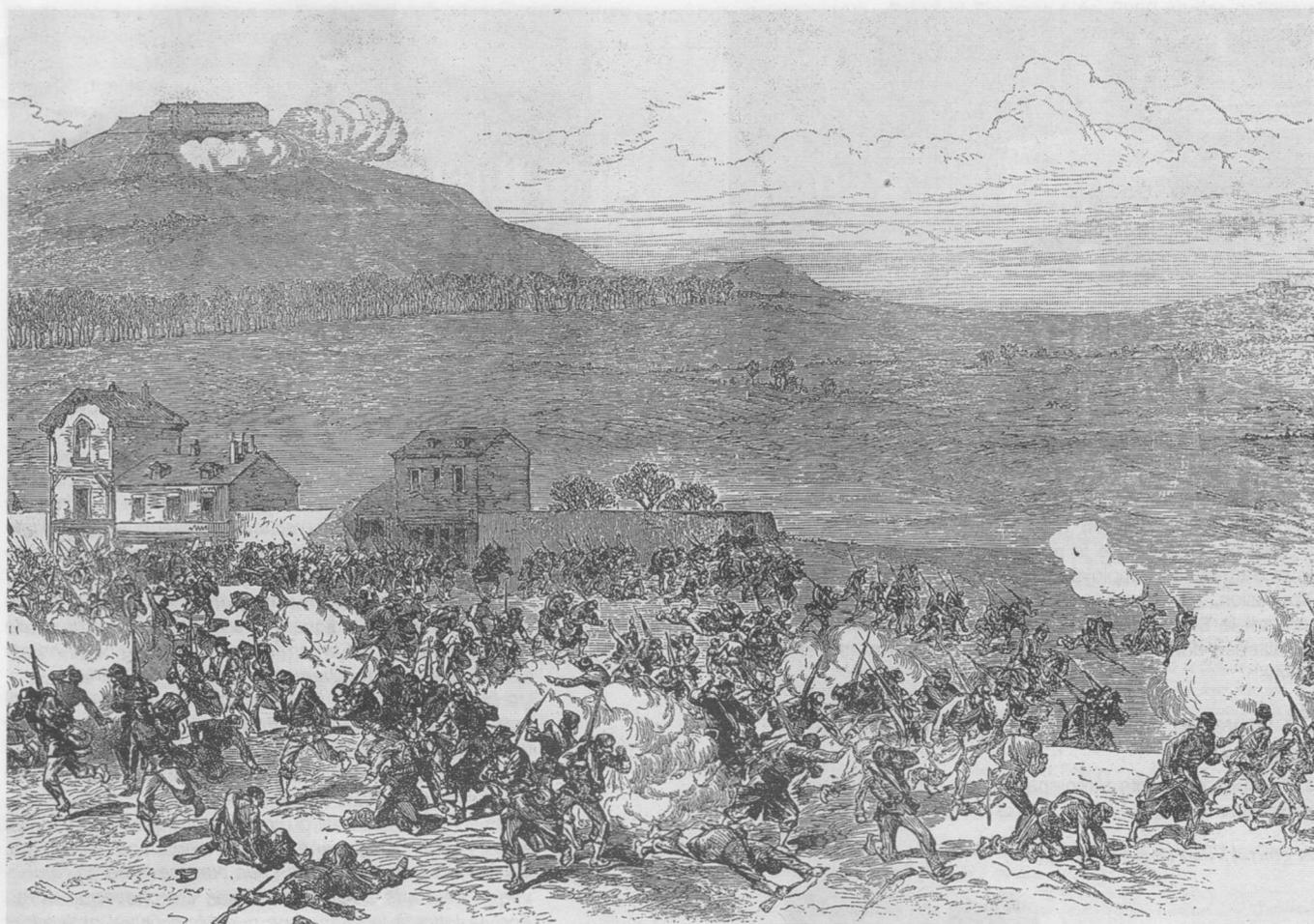
Il a été fusillé. Trois en tout à cette place. »⁸

La sixième version est relatée par *Le Mot d'ordre* du 11 avril : « [...] Elle (la colonne de prisonniers) allait se remettre en marche, quand le général (Vinoy) avisa un autre militaire portant sept galons sur sa manche. Il le fait sortir des rangs et lui demande : qui êtes-vous ? Je suis le général Duval, répondit celui-ci — ordre fut donné de le fusiller sur l'heure, ce qui eut lieu. Le général Duval n'a montré aucune défiance; il s'est bravement découvert et est tombé mort sous le feu du peloton d'exécution ».

La *Vérité* du 6 avril de son côté ne mentionne qu'un lieu différent : « Au moment de mettre sous presse on nous assure que le général Duval aurait été fait prisonnier avec onze cent gardes nationaux dans les environs de Bièvre et qu'il aurait été fusillé sur les bords de la route qui conduit de cette localité à Jouy. »

On peut ajouter une septième version assez semblable rapportée indirectement par Louis Ledru à Maxime Vuillaume selon le témoignage de Mézirard prisonnier de la colonne.

Une huitième version finalement assez proche est racontée dans *Le Chambard socialiste* en 1894 : « Il était environ huit heures du matin, le 4 avril, lorsque Duval, qu'accompagnait le chef de légion Henry, fut cerné avec un millier de fédérés dans la redoute de Châtillon. Ils mirent bas les armes et furent conduits entre une double haie de soldats jusqu'au Petit-Bicêtre, où ils croisèrent un nombreux état-major à la tête duquel était le général Vinoy. Le général Vinoy descendit de cheval, commanda la halte, et s'approchant de la colonne des prisonniers : - Il y a parmi vous, dit-il, un monsieur qui se fait appeler général. Et je voudrais bien le voir. - C'est moi, dit Duval, en sortant des rangs. - Vous avez aussi deux chefs de bataillon avec vous ? Les deux commandants vinrent se placer aux cotés de Duval. Faites former un peloton de dix chas-



Menée le 3 avril 1871, en même temps que celle de Duval, l'offensive de Flourens fut mise à mal par les canons du Mont-Valérien, ici à Nanterre.

seurs, commanda le général Vinoy. Et vous, messieurs, passez dans le champ à côté. Les trois officiers se dirigèrent vers la place indiquée, simplement, sans forfanterie. Ils s'adosèrent à un mur après avoir mis bas leurs vareuses. Le peloton fit feu. Ils tombèrent foudroyés.»

Cette version contient des éléments de vérité incontestables : la présence de Henry avec son grade de chef de légion (alors qu'en 1894, il est bien oublié !), la présence des chasseurs (ce qui est peu connu), en revanche, la présence des deux chefs de bataillon est en partie erronée, comme on le verra car l'un ne l'est pas et puis on ne comprend pas pourquoi Henry qui a le grade de colonel de légion n'est pas fusillé.⁹

Une neuvième version, la seule véritablement différente est racontée par *La Vérité* du 7 avril : « Le général Duval et ses deux officiers d'ordonnance avec quelques fédérés ont pénétré dans une petite maison au bas de Châtillon, et cernés par les soldats refusent de se rendre ; un feu meurtrier est dirigé sur les gardes nationaux ; quelques-uns sont tués, d'autres parviennent à fuir, les soldats qui sont entrés fusillent le général Duval et ses deux aides de camp [...] »

Cette version peut être complétée par celle du *Gaulois* du 5 avril qui raconte : « Au moment où les gardes nationaux se rendirent, on découvrit au milieu d'eux un homme tout chamarré qui déclara se nommer le général Duval [...] »

Quelles conclusions tirer de ces différentes versions ?

1° - Duval est sorti de la redoute.

2° - Il a été arrêté probablement vers Châtillon peut être dans la « petite maison » mentionnée par *La Vérité*.

3.1° - Il a été fusillé tout de suite en raison de la résistance opposée aux Versaillais et de son uniforme « chamarré » facilement reconnaissable.

3.2° - Il a été emmené prisonnier avec les autres fédérés

sur la route du Petit-Bicêtre.

4° - Dans cette hypothèse, Vinoy avec le mépris et la morgue habituels des généraux versaillais, le fait sortir des rangs avec les deux autres officiers (peut-être est-il reconnu par « les insignes de général de son képi » ou de sa manche)¹⁰ et le dialogue est réduit au minimum, les témoignages du colonel Lambert, de Elisée Reclus, du *Mot d'Ordre* et de Mézirard se rejoignent et il est fusillé sans autre formalité devant la maison Duval horticulteur.

Qui sont les deux officiers fusillés en même temps que Duval ?

Les grades et les qualités des deux officiers varient selon les témoignages, finalement c'est Emmanuel Chauvière puis Maxime Vuillaume qui donnent leur identité : Lecœur et Mauger.

Emile Lecœur est né le 16 septembre 1844 à Rouen (Seine-Inférieure) de François Lecœur, perruquier né en 1816, et de Marie Anne Villelmyne, mariés en 1843, engagé volontaire le 4 octobre 1862, nommé caporal le 11 avril 1863 puis sergent le 11 juin 1865, libéré le 10 octobre 1869, ayant participé à la campagne de Cochinchine de 1864 à 1866, coiffeur, domicilié 7 rue Ferrus, sous-lieutenant à la 2^e compagnie pendant le Siège, il est élu commandant du 103^e bataillon (du XIV^e) le 27 mars après l'éviction de Landanski. Il est le frère de Victor Albert Lecœur, né en 1846 à Rouen, coiffeur, mobile pendant la campagne de 1870 et qui s'engage aussi dans le 103^e bataillon, il est ensuite affecté au 129^e bataillon. Il est condamné par le 8^{ème} Conseil de guerre à 5 ans de détention, réduits à 4 en 1875. Son père domicilié 16 rue Saint-Jacques, est garde à la 6^e compagnie du 103^e bataillon pendant le Siège.

Joseph Emile Mauger est né le 3 mars 1837 à Saint-Saëns (Seine-Inférieure), il est incorporé au 6^e hussard le 29 septembre 1855, devient brigadier le 7 décembre



Rue de Clamart à laquelle les résistants donnèrent en 1944 le nom de Duval, non loin du lieu présumé de son assassinat par les Versaillais. Les 3 et 4 avril 1871, le moulin de pierre fut l'enjeu d'un combat acharné entre les Communards et les Versaillais.

1856, puis brigadier fourrier le 14 février 1857, il participe à la Campagne d'Italie en 1859 et 1860 et est décoré de la médaille d'Italie et de la médaille de la valeur militaire de la Sardaigne¹¹, employé, il est domicilié 105 rue de la Procession, adjudant des sous-officiers au 103^e bataillon pendant le Siège, durant le combat du 3, il détient une mitrailleuse dont il se sert efficacement contre les Versaillais.

Où Duval et ses deux compagnons sont-ils enterrés ?

D'après les différents témoignages, on peut retenir trois possibilités¹².

Le général Vinoy croqué par Pilotell.



Le *Cri du peuple* déjà cité du 9 avril conclut : « Il repose aujourd'hui côte à côte avec les défenseurs de la capitale contre l'étranger » c'est-à-dire « sur le rebord de la route de Choisy à Versailles » où « un combat très vif a eu lieu ici le 17 septembre », « une grande fosse, surmontée d'une croix noire » indiquant « l'endroit où les victimes de cette journée ont été enterrées. » On retrouve cette indication dans le récit du *Chambard socialiste* de 1894.

Un témoin qui signe O. La dans *La Vérité* du 7 avril écrit : « Nous avons vu les trois corps un peu plus tard à la maison Prévôt à 500 mètres de l'ambulance militaire de la croisée de Bièvre, c'est-là sans doute qu'ils ont été enterrés cette nuit. »

Dans *L'Avenir national* du vendredi 14 avril 1871, il est écrit : « La veuve du général Duval n'aurait pu nous dit-on, obtenir le corps de son mari que sur une lettre de l'archevêque de Paris au général Vinoy. L'archevêque aurait écrit la lettre à la Commune que Mme Duval obtiendrait de la Commune deux laissez-passer pour deux prêtres qu'il voulait envoyer à Versailles. La Commune se serait empressée de donner les deux sauf-conduits. Mme Duval a vu le général Vinoy, qui lui a rendu son mari. Mais elle a dû s'engager à ne pas le rapporter à Paris et à l'inhumer dans un village des environs ». La démarche de la femme de Duval est confirmée par trois sources différentes. En premier, *Le Cri du Peuple* de Vallès qui mentionne l'affaire trois fois et de façon contradictoire : le 15 avril 1871, il est écrit que le corps de Duval a été rendu à sa femme sous condition qu'il ne soit pas enterré à Paris puis le 16, le journal contient une lettre de Mme Duval confirmant l'entretien avec Mgr Darboy et sa volonté de faire revenir le corps : « Il est vrai que j'ai été trouvé l'archevêque de Paris et que je lui ai demandé une lettre pour Vinoy [...] Je veux ramener mon mari à Paris » ; enfin le 2 mai un article signé (Sophie) Hamet relate une visite chez Mme Duval en notant la présence de sa fille « si jeune d'avoir perdu son père et sans le voir une dernière fois car la pauvre petite était en province, et ce n'est que depuis peu que sa mère l'a pu faire revenir [...] mais on refuse à rendre ce cadavre à cette femme et à cet enfant ! ». La seconde source est une lettre de Cluseret dans ses mémoires (T I, p. 25), en revanche, il affirme qu'elle ne donne rien et, ce qui est faux, qu'en représailles, Rigault ordonne l'arrestation de Darboy. En troisième, l'ouvrage anonyme, *Saint-Sulpice pendant la guerre et la Commune* contient de nombreux détails inédits.

Selon une lettre de Henri-Joseph Icard, directeur du Séminaire Saint-Sulpice, le 9 avril « dans l'après-midi, le directeur de la prison (Caullet) est venu me prier de l'aider à rendre un service. Il s'agissait de faire porter à Versailles, par un homme sûr, une lettre que Monseigneur l'Archevêque a écrite au général Vinoy, pour lui demander l'autorisation de transporter à Paris le corps de Duval, l'un des généraux de la Commune. » La lettre ajoute « c'est une mission un peu délicate car le transport des restes de Duval va devenir l'occasion d'une grande manifestation ; mais il ne convenait pas de refuser, et une pareille

démarche de l'Archevêque de Paris, ainsi que la nôtre, montre l'esprit de conciliation qui nous anime... ». Le lundi de Pâques, 10 avril, John Hogan, directeur au Séminaire Saint-Sulpice, Vigouroux, un séminariste tous deux « en soutane » et Sire, un autre séminariste arrivent à Issy pour y rencontrer Eudes, munis d'un laissez-passer signé de Rigault. Leur mission est « d'aller réclamer à Versailles le corps du général Duval ». Eudes donne son accord et marque sa satisfaction mais son aide de camp le colonel Gois semble plutôt hostile. Avec deux autres séminaristes, il partent « dans la voiture du Séminaire ». Après discussion, ils franchissent les lignes communardes puis sans difficultés les lignes versaillaises. A Versailles, Hogan et Sire sont d'abord reçus par Vinoy qui commence « à écrire l'autorisation demandée » puis se ravisant, la déchire et déclare « I nous faut un certain temps pour retrouver ce corps [...] Vous direz à Mme Duval d'envoyer voir dans quelques jours. Du reste, je passe le commandement au maréchal de Mac-Mahon ; c'est lui qui décidera et c'est lui qu'il faudrait voir. » Les deux hommes se rendent donc chez Mac-

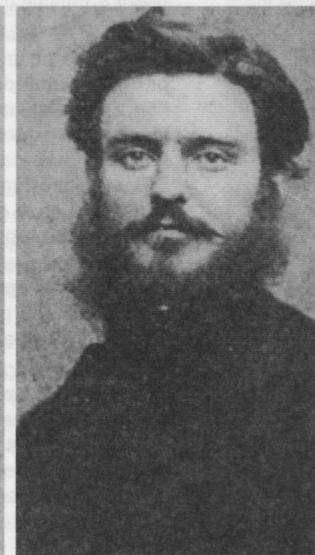
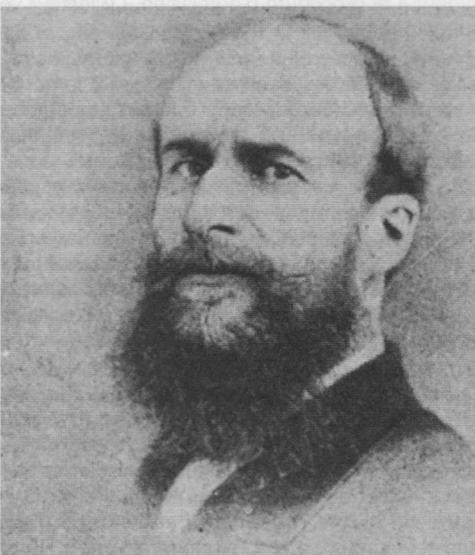
Mahon qui leur fait une « réponse dilatoire ». Hogan et Sire retournent seuls à Issy. « [...] Après deux jours Mme Duval, ne voyant rien venir perdit patience et écrivit à Mgr Darboy pour le prier d'intervenir à nouveau. » Le prélat écrit une nouvelle lettre. Le jeudi 13 avril, Sire et Hogan repartent pour Issy où ils rencontrent Ferrat et Josselin qui hostiles à toute négociation renvoient Hogan à Paris et enferment Sire. Finalement Sire est libéré et réussit à rencontrer Eudes qui furieux fait arrêter Ferrat et destituer Josselin. Et l'auteur de conclure : « L'honnête mais altière générale Duval avait demandé, comme Eudes, une sévère punition pour ces deux officiers. Elle ne leur pardonnait pas d'avoir, par leur intervention arbitraire, empêché l'apothéose de son mari, l'ancien ouvrier de l'usine Cail. »

Sans tirer de conclusion définitive, on peut simplement remarquer que la présence de la fille de Duval laisse supposer que l'enterrement a eu lieu ou devait avoir lieu.

Pourquoi le colonel Henry de la XIV^e légion n'a-t-il pas été fusillé ?

Selon le récit de Ledrux rapporté par Vuillaume, Mézirard qui assiste à l'exécution de Duval, de Lecœur et de Mauger, « avait près de lui, Lucien Henry, qui dû d'être sain et sauf à la précaution qu'il avait prise d'arracher ses galons. »

Gustave Flourens (à gauche) trouva également la mort pendant l'offensive de début avril. Lucien Henry qui se trouvait aux côtés d'Emile Duval ne fut pas reconnu et sauva sa vie.



Une caricature de la Garde nationale.

Duval et Flourens tués, 3000 gardes nationaux hors de combat, les XIII^e, XIV^e et XV^e légions désorganisées... Triste bilan que la Commune brièvement informée par Chardon ne saura même pas tirer et discuter. Et Duval entrera dans la légende. Son nom sera donné à la place de la Mairie (la place d'Italie actuelle) et plusieurs enfants du XIII^e porteront le prénom de Duval. De temps à autres les blanquistes dans les années 1880 publient un article de commémoration dans *Le Ralliement* et *Le Réveil du Peuple*, et le mythe commencera. En 1944, les Maquisards de Clamart en souvenir donnèrent le nom de *Commandant Duval* à la rue du Marché non loin du lieu¹³ où un triste matin d'avril 1871, il fut assassiné.

Pierre-Henri Zaidman

1 La même histoire est mentionnée dans *L'Ami de la France* du 6 avril. Elisée Reclus en attribue la paternité aux Versaillais dans le but « d'expliquer, de légitimer presque la conduite de Vinoy ». Une version tout aussi fantaisiste est rapportée par un

témoin dans *La Vérité* du 7 avril 1871. Le caractère imaginaire du dialogue est également mentionné par le journaliste anticommunard Auguste Lepage dans *Voyage aux Pays révolutionnaires* - E. Dentu (1879). Mais je tiens pour totalement mensonger ce que rapporte cet auteur sur la lâcheté supposée de Duval et Henry qui auraient soi-disant cherché à cacher leur identité et la dénonciation de celle de Duval par ses hommes ce qui lui aurait valu d'être fusillé !

2 Maxime Vuillaume - *Mes Cahiers Rouges - X, Proscrits - Cahiers de la Quinzaine* (1914). Le récit de la bataille de Châtillon est rapporté à Vuillaume par Ledrux, chef du 136^e bataillon puis commandant du fort de Vanves.

3 Emile Eudes - *Notes sur Duval et sur Louise Michel et sur les circonstances qui ont fait échouer la sortie du 3 avril.*

4 Benoit Malon - *La troisième défaite du prolétariat français* - G. Guillaume et fils (1871) - Réédition E.D.H.I.S (1969) et *Louise Michel - La Commune* - P.V. Stock (1ère éd 1898).

5 Gaston Da Costa - *La Commune vécue, 18 mars - 28 mai 1871, vol 1 - (Paris), Quantin (1903-1905).*

6 *Lettre à Louis Fiaux Tarbes, 31 mai 1889 - Papiers Louis Fiaux BHPV MS 1762.*

7 Paul Reclus - *Les frères Elie et Elisée Reclus ou du Protestantisme à l'Anarchisme - Imprimerie des Gondoles [Choisy-le-Roy], Les Amis d'Elisée Reclus (1964).*

8 *Commission d'enquête parlementaire sur le 18 mars - Annales de l'Assemblée Nationale - Tome IX - Imprimerie du Journal Officiel (1872), p. 571-572. - Cité également par G. DA COSTA - op. cit., p. 376-377.*

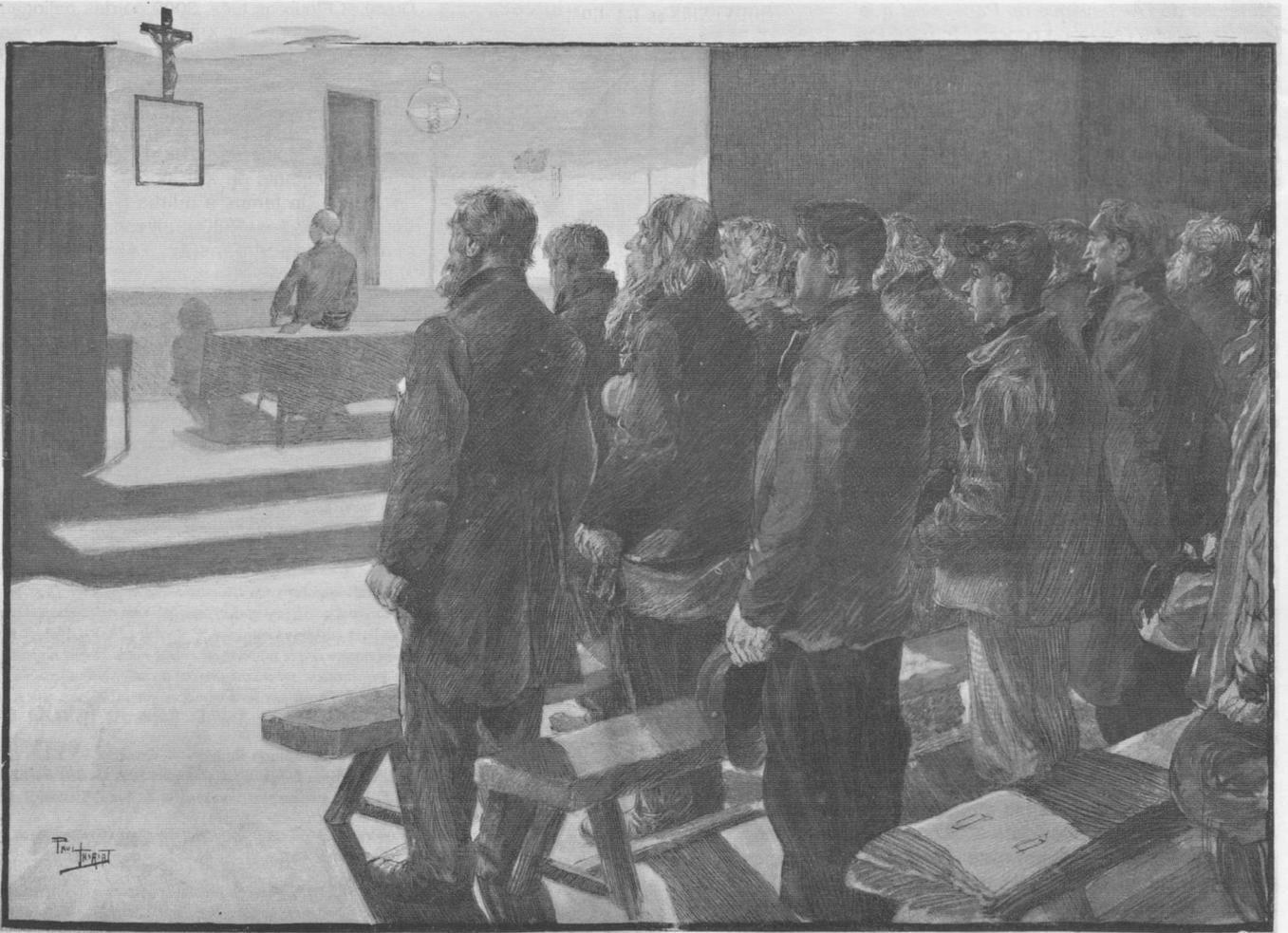
9 Cette version est reprise dans un récit populaire contenant étonnamment des détails vrais sur Lucien Henry : sa qualité d'étudiant élève aux Beaux-Arts auprès de Gérôme, son âge, son travail de modèle pour gagner sa vie et sa fonction de chef de légion placé sous l'autorité de Duval avec mentions de quelques numéros de bataillons. (L. Berthier - *Histoire de la Commune de 1871 - Arthème Fayard (sd)*).

10 *Témoignage indirect de Louis Ledrux rapportant les propos de Mézirard dans Maxime Vuillaume - Mes Cahiers Rouges - X, op. cit., p. 115. L'uniforme de Duval est ainsi décrit par Rouffiac, sous-chef de la prison du 9^e secteur : « [...] Tout chamarré selon les insignes de son grade, qu'il cherchait à porter le plus dignement possible [...] » (J. Rouffiac - *Souvenirs historiques sur le Siège de Paris et le commencement de la Commune [Paris], Imprimerie G. Binard (1874). Louis Ledrux cité par Vuillaume écrit : « Il coiffe le képi aux six galons et aux étoiles de général. Par dessus son uniforme, il a revêtu une capote d'artilleur, sans galons. »**

11 *Le général de Saismaisons qui arrive après la mort des trois fusillés remarque que l'un d'eux est revêtu d'un « uniforme de commandant » et qu'il porte la « médaille militaire » (Général Claude Marie Rogatien de Saismaisons - Hier et aujourd'hui : les troupes de la Commune et la loi de deux ans - R. Chapelot et cie (1904).*

12 *Le dossier contumace contre Duval du 6^{me} Conseil de guerre mentionne deux attestations du maire du XII^e du 30 septembre 1872 et du maire de Châtillon du 6 décembre 1872 certifiant qu'aucun acte de décès n'a été dressé dans ces deux communes et le rapport de l'officier rapporteur devant le Conseil mentionne la déclaration négative de la municipalité de Versailles en date du 21 janvier 1873 (S.H.A.T. 8 J 6 Conseil 857).*

13 *L'urbanisation forcée rend presque impossible une localisation précise.*



Prière du soir à l'asile.

En 1904, les « pilons » de la charité

Les articles de saison, appelés « marronniers » dans le jargon de la presse, ne présentent guère d'intérêt au moment où ils paraissent. Ils ne font que décrire des situations connues de tous et, d'une année sur l'autre, le pauvre rédacteur s'arrache les cheveux pour trouver un angle qui ravive l'intérêt du lecteur. Ces articles se bonifient avec l'âge et sont souvent appréciés de ceux qui veulent s'imprégner de l'atmosphère d'une époque. Comme un vieux film au scénario mille fois mis en image mais qui émeut encore avec ses arrière-plans saisis par la caméra.

C'est ainsi qu'avec l'hiver reviennent les articles consacrés aux SDF et aux œuvres charitables. La nouveauté du moment consistant pour les officines de la « com » gouvernementale à faire passer à tout prix l'idée que, cette fois, on a l'œil sur le thermomètre. Au moindre coup de froid, tout est prêt : ministres et suites médiatiques sont sur pied de guerre pour la tournée de nuit des abris.

Qu'en était-il il y a précisément un siècle ? Dans son premier numéro de l'année 1904 *L'Illustration* pose lui aussi la question avec son « marronnier » appelé *Comment vivent les pauvres de Paris*.

On les sent chez eux

En bon journaliste, l'auteur plante tout de suite le lecteur dans l'entrée d'un asile de nuit. Devant lui un employé à la silhouette militaire pose aussitôt les questions d'usage à tout demandeur d'asile. A-t-il couché là hier soir et a-t-il des papiers ?

Accueil déroutant pour quiconque ne connaîtrait pas les usages. Mais le journaliste souligne d'emblée que les « pilons », c'est-à-dire les habitués des lieux, connaissent la marche à suivre et se plient complaisamment à la procédure d'admission. Le lecteur va alors tout savoir sur ce personnage qu'est le « pilon ».

« Dans la masse des hospitalisés d'une nuit (200 à 300 par asile), parmi les attitudes farouches des sans-travail dans la force de l'âge, l'affaissement des malheureux sans énergie, les allures louches de quelques jeunes gens à la mine équivoque et à l'aspect inquiétant, dans cette masse sombre et douloureuse, l'aisance familière, la sérénité des « pilons » sont remarquables. On les sent là chez eux, jouissant en toute plénitude d'un repos qu'ils considèrent comme le couronnement normal de leur journée. De leurs conseils, avec une obligeance « bon enfant », ils initient les novices, leur apprennent les ressources offertes par la charité parisienne aux pauvres hères un peu débrouillards, les mille et une petites choses à faire pour gagner quelques sous sans fatigue.

Chaque « pilon » pourrait dresser une sorte de guide, « le Baedeker des pauvres de Paris », contenant des indications aussi précieuses que détaillées sur la qualité de la soupe et des lits, le caractère du directeur et du personnel de chaque maison hospitalière. Il conseillerait tel asile ou tel fourneau, établirait le « roulement » grâce auquel on arrive à user de l'assistance dans l'extrême limite des règlements. Il recommanderait particulièrement

ment, par exemple, de profiter de quelque aubaine pour coucher à l'hôtellerie de l'Armée du Salut. Là, moyennant une rétribution modique, on retient son lit qui vous est gardé et l'on est libre jusqu'à minuit de vaquer à ses petites affaires ; on peut finir de vendre ses journaux du soir, savourer un "petit-noir" à deux "ronds" et fumer sa "bouffarde", en devisant avec un camarade : une soirée de riche, quoi !

La douce philosophie pratique des "pilons" leur fait accepter sans peine les règlements et usages des différents asiles. Ainsi, dans ceux où la prière est dite par un surveillant avant le coucher, ils se gardent bien de toute protestation, au nom de la liberté de "conscience", de toute plaisanterie malséante, au nom du scepticisme ; leur intérêt bien compris leur dicte une tolérance et une réserve opportunes. Aussi est-il rare que cette prière soit troublée. Il est permis de concevoir des doutes sur la sincérité du recueillement de ceux qui l'écoutent, mais il n'en est pas moins vrai qu'à cette minute une certaine grandeur idéale plane au-dessus de cette assemblée de misérables, confusément les impressionne et, peut-être, en reconforte quelques-uns. »

Les femmes aussi

Le journaliste se risque ensuite à entrer dans les pensées du « pilon ». Etat d'esprit plutôt serein qui permet des projets paisibles comme d'aller visiter certains quartiers qu'il a habités autrefois ou dans lesquels ont lieu quelques travaux spectaculaires comme ceux du métropolitain. Mais les restes d'un incendie spectaculaire peuvent aussi mériter un détour. Ou, pourquoi pas tout simplement aller regarder la navigation sur la Seine ?

Les choses semblent simples. On imagine que ces hommes interrogés ont volontiers répondu. Le journaliste est resté avec ses questions quand il s'est adressé aux femmes qui se retrouvent aussi dans la catégorie des pauvres de profession. Elles y sont moins nombreuses que les hommes et « ne livrent pas volontiers le secret de leur état d'âme ». Peut-être bien la raison pour laquelle l'auteur les voit surtout regretter leur jeunesse passée, leur joliesse disparue et les trouve simulatrices. Plus portées que les hommes à la mendicité.

Toute cette « armée de clients professionnels » chagrine notre journaliste. « Sur l'initiative et la sollicitation de hautes personnalités dont on ne peut que louer les nobles efforts et les excellentes intentions, d'énormes capitaux sont canalisés et font surgir partout dans Paris des œuvres diverses : dispensaires, fournaux, asiles de nuit, maisons de refuge pour femmes en couches, hôtels meublés à prix très réduits, etc. Malheureusement, parmi le bon grain semé, l'ivraie a germé et menace d'envahir tout le champ de la charité à tel point qu'on peut prévoir le moment relativement proche où ces établissements, ne servant pour ainsi dire qu'aux "professionnels", les véritables pauvres, à l'intention desquels tant d'argent est donné de bon cœur, se verront exclus de la sainte table de la charité. »

Jouisseurs de liberté

Le journaliste fustige alors longuement ces « pilons qui n'éprouvent ni les angoisses de l'inquiétude, ni les tortures du désespoir, parce qu'ils sont toujours assurés de l'indispensable, c'est-à-dire de la pitance et du gîte. » « Ils laissent aux naïfs la peine de s'exténuer à la recherche ou à l'accomplissement d'une tâche, à la conquête d'un semblant de situation sociale dont eux méprisent les vanités. Ils ignorent l'effort de la lutte, les déceptions de la défaite, la dépression du découragement, l'humiliation de la déchéance et la honte de la détresse trop visible. »

Etonnement aussi de voir que ces vieux, en plus de leurs avantages en nature, jouissent à fond de leur liberté en allant et venant à leur guise et veulent voir et savoir ce qui se passe. Le journaliste les verrait, à cet âge, et dans leur situation, ne demander « qu'un coin pour revivre le passé par le souvenir et mourir en toute tranquillité ».

La conclusion de l'article n'est décidément pas tendre. « Ces récidivistes du parasitisme professionnel, ces irréguliers réguliers pensent qu'on n'en finirait pas s'il fallait s'occuper d'autrui. Chacun arrange sa vie à sa façon, tel est leur adage favori et, à la façon dont ils le mettent en pratique, il n'est pas téméraire de supposer qu'ils consentiraient volontiers à vivre immortels de cette existence pourtant si peu conforme aux lois sociales et à la dignité humaine. »

CV



Distribution à la « Bouchée de pain ».



Un dortoir d'hommes.

Entrée à l'asile de nuit.



Le dictionnaire Bouillet

et l'Index Librorum Prohibitorum de l'Église catholique

Un exemple d'autocensure au XIX^e siècle

Nous avons esquissé dans un précédent article l'histoire de l'*Index Librorum Prohibitorum* qui a littéralement pourri la vie des intellectuels catholiques du XVI^e siècle jusqu'en 1966.

C'est une liste de livres établie par une congrégation spéciale du Vatican, et dont la simple lecture ouvrait toutes grandes les portes de l'Enfer aux imprudents lecteurs, du moins ceux qui y croyaient. Cette liste, avec plus de 4000 ouvrages et l'œuvre complète de 97 auteurs, ne disparut qu'en 1966¹.

La mesure de l'influence réelle de cette liste pose un vrai problème : quasiment tous les grands noms de la littérature, de la philosophie et de la théologie y figurent, ce qui ne les a pas fait sombrer dans l'oubli. De plus, après la Révolution Française, l'Église perd de sa puissance et ne peut plus imposer ses décrets. Rien à voir avec Anastasie, l'incarnation de la censure militaire des deux Guerres Mondiales : les passages censurés figurant en blanc dans les journaux, les coupes apparaissent clairement aux yeux des lecteurs.

Avec l'*Index*, on se trouve plutôt devant des autocensures. Un auteur retire ou corrige son livre, un éditeur retire de la vente des livres déjà distribués. Pour éviter ce genre de désagréments, on anticipe. Voyons-en un exemple précis.

Marie-Nicolas Bouillet

Il naît le 5 mai 1798, à Paris. Sa famille, des armuriers, vient de Saint-Étienne. Il meurt le 28 décembre 1864.

Pétri d'*Humanités* à l'Institution Sainte-Barbe, puis à l'École Normale en 1816, avec Jouffroy et Cousin comme maîtres, il entame une carrière classique de professeur de philosophie au collège de Rouen d'abord. Atteint en 1821 par les persécutions contre les élèves de l'École Normale, il rentre à Paris, passe l'Agrégation nouvellement créée pour enseigner, toujours la philosophie au collège particulier Sainte-Barbe (plus tard collège Rollin).

En 1829 il est au collège Saint-Louis, puis Charlemagne (1830) et enfin Henri IV. Il base son enseignement sur l'étude des auteurs, ramène la philosophie à la littérature philosophique et ses élèves réussissent le concours général.

En 1840, il devient proviseur du collège Bourbon. En 1845, il rentre au Conseil Royal de l'Instruction Publique. Chevalier de la Légion d'Honneur en 1839, il passe officier en 1846. En 1848, il ne se rallie pas assez vite au nouveau régime : il est mis en disponibilité. Conseiller honoraire de l'Université en 1850, Inspecteur de l'Académie de Paris en 1851, il est plusieurs fois par délégation Inspecteur Général de l'Instruction Publique.

En 1865, *La Presse* annonce sa mort : « L'Université vient de perdre un de ses membres les plus éminents. » M. Bouillet est mort « entouré de l'estime et respect de tous. »

Le Temps du 4 février indiquait dans sa nécrologie qu'en 1840, V. Cousin dans une préface, parlait des philosophes contemporains, dont « l'exact M. Bouillet ». Le *Dictionnaire des contemporains* de Vapereau et *La Grande Encyclopédie* de Berthelot le qualifient de « philosophe français ». Son *Dictionnaire d'Histoire* était vendu à 100 000 exemplaires à sa mort. Il constituait « une des natures les plus vaillantes et les plus élevées qu'on puisse rencontrer, et même, dans le sens philosophique du mot, les plus religieuses ». Danton², qui prononçait son éloge, lui attribuait « une vie de bénédictin ».

Autrement dit, un parcours sans faute pour une gloire de l'Université française. Sauf sur un point...

M. Bouillet, la philosophie et ses dictionnaires

M. Bouillet publie beaucoup : dès 1827, il sort un *Dictionnaire classique de l'Antiquité sacrée et profane*, qui aura 8 éditions jusqu'en 1860 et aura l'approbation de l'Archevêque de Paris, des éditions commentées de Cicéron et Sénèque, Bacon, une traduction commentée des *Ennéades* de Plotin, travaux salués par toute la critique³. Il collabore à l'*Encyclopédie Moderne*, au *Dictionnaire de*

la conversation, au *Supplément de la Biographie universelle*, au *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, etc.

Mais son principal titre de gloire, et c'est la raison de cet article, réside dans son *Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie* (1842), suivi par un *Dictionnaire des Sciences et des Arts* (1854) et un *Atlas universel d'Histoire et de Géographie* (1865).

Le succès vient immédiatement, et ne quittera jamais Bouillet. Le monde universitaire applaudit⁴. L'éditeur du *Dictionnaire d'Antiquité*, Belin, le donnera même en gage et nantissement à un prêt que lui fait Hachette en 1846⁵.

Vapereau⁶ regretta que Bouillet n'ait pas été admis à l'Académie des Sciences Morales et Politiques, ou à celle des Inscriptions et Belles-Lettres et le compara à Pic de la Mirandole⁷, louant son « esprit ouvert à toutes les connaissances ».

Il avait une « foule de rivaux, MM. Dezobry et Bachelet, M. Dupiney de Vorepierre, M. P. Larousse, M. Décembre Alonnier, M. La Châtre etc. [...] Pour l'histoire particulièrement, l'*Atlas* de M. Bouillet, moins commode à consulter qu'un répertoire alphabétique, a l'avantage de présenter les faits groupés suivant leurs relations naturelles et est destiné à satisfaire davantage l'intelligence. »

Malgré ces éloges à l'exécution générale du livre, quelques lacunes se trouvaient soulignées : une partie géographique insuffisante, notamment celle du Moyen-Âge, une partie biographique trop importante, une partie italienne faible...

Mais Bouillet innove. Il crée un genre. Son premier ouvrage était en grande partie imité du *Classical Dictionary* de John Lempière (1804). Il aura des continuateurs, qui le dépasseront parfois, comme Gustave Strafforello, polygraphe italien. Même si de tels ouvrages ont leurs limites, car ils ne représentent qu'un « résumé de la "science faite" à un moment donné sur un certain nombre de questions »⁸, ils sont précieux. Ils occupent un créneau délaissé par les lourds et coûteux volumes de Bayle, Moreri etc.

À condition d'être fiable. Et fiable, Bouillet ne l'est pas, à plusieurs titres.

Premièrement, mais beaucoup de ses confrères se trouvent dans le même cas, on mesure la difficulté d'aligner les faits, les dates, les lieux, sans oublier quelques erreurs⁹. Du vivant de Bouillet, peu furent relevées. Après sa mort, les curieux virent par exemple dans l'édition de 1878 que le Grand Condé était le fils de Louis XIV, dans celle de 1893 que Clovis ne vainquit pas les Alamans à Tolbiac, ce que l'article Tolbiac affirme ! etc. La bibliographie, que Larousse a particulièrement soignée dans son dictionnaire, est très faible, d'après la *Revue historique* de 1893.

Des esprits forts remarquaient également des contradictions entre Bouillet et d'autres. Victor Hugo, dans *La Légende des Siècles*, nous parle dans le poème *Booz endormi* de la Terre « encor mouillée et molle du déluge ». Sachant que ce personnage biblique vivait vers 1200 avant J.-C., et que le Déluge Universel eut lieu en 3296 avant J.-C. – ces deux dates données par Bouillet –, on pouvait en déduire que la terre avait mis du temps à sécher¹⁰... Qui se trompe, Bouillet ou Hugo ?

Mais il y a beaucoup, beaucoup plus grave...

Quand un philosophe se vend

En 1852, un journal religieux se déchaîne contre le *Dictionnaire d'Histoire*. Pour quel crime ? Tout simplement, sur de nombreux points de religion, de philosophie, Bouillet présentait les choses de façon relativement honnête, si l'on tient compte des standards de l'époque.

Pas de quoi pourtant exciter un anticlérical, comme l'expliquait Larousse dans la préface de son Dictionnaire. En plus, les premières critiques venues des milieux catholiques n'avaient rien d'alarmant.

La *Bibliographie Catholique* fut, comme son nom l'indique la référence au XIX^e. Pour l'édition de 1842, tout en reconnaissant à Bouillet « un sentiment de respect et de véritable admiration pour ce

qui touche au catholicisme », elle regrettait « certaines préventions et préoccupations transmises par l'école historique du XVIII^e siècle, qui ont pris en quelque sorte droit de domicile dans la science, que l'on accepte comme à son insu, et qui vont ainsi se perpétuant sans contrôle. Cette fâcheuse influence se fait sentir dans divers articles, et a donné lieu à certaines manières équivoques de présenter les choses, à quelques appréciations, à quelques expressions et même à de simples tournures de phrases que nous voudrions voir disparaître, parce qu'elles peuvent introduire de fausses notions dans l'esprit des jeunes élèves, ce qui n'est assurément pas dans la pensée de M. Bouillet, qui a consacré sa vie à les former au bien et à l'étude. » Qu'en termes élégants ces choses-là sont dites !

Suivait une liste de points à modifier, que nous retrouverons plus tard.

Bouillet ne perdit pas de temps, puisqu'à la fin de l'article, un N.B. indique que dès le second tirage, il « avait apporté de notables rectifications. » Pour l'édition de 1850¹¹, il n'y avait plus de problèmes : Bouillet avait demandé à un rédacteur de la *Bibliographie Catholique* de rectifier ce qu'il fallait rectifier ! L'Archevêque de Paris approuva l'ouvrage.

Le *Dictionnaire des sciences* (1855) eut droit lui aussi à quelques critiques, que Bouillet et ses collaborateurs commencèrent à rectifier dès l'édition de 1859. Le rédacteur le disait clairement : il faut «...l'adoption simple et franche de la croyance catholique dans tous les passages qui touchent à la religion, et ce travail pourra être recommandé sans réserve. » !

Mais qu'importe, le décret de la Congrégation de l'Index tombe le 1^{er} juillet 1852 : toutes les éditions antérieures du *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie* sont déclarées interdites par l'Église.

On imagine la catastrophe financière pour l'éditeur et l'auteur. En effet, le marché naturel de ce type d'ouvrage réside surtout chez les lycéens et les étudiants. Et à cette époque, quasiment tout l'enseignement secondaire est entre les mains du Clergé, l'Université ne valant guère mieux, vu le nombre d'ecclésiastiques à des postes importants. L'Honorable Professeur doit donc prendre une décision, et vite.

Il le raconte lui-même, avec un soupçon d'ingénuité dans la préface de l'édition de 1860 :

« Dès le principe, nous avons donné à tout ce qui concerne la religion une attention proportionnée à l'importance d'un tel objet. Ne nous fiant pas à nos seules lumières sur un point aussi grave et aussi délicat, nous avons soumis notre travail au jugement de l'autorité ecclésiastique compétente, et, après un sérieux examen, accompli par une Commission dans laquelle siégeaient des hommes aussi éminents par leurs lumières que par leurs dignités, et qui avait pour rapporteur le savant abbé De la Couture, le *Dictionnaire universel* avait été jugé digne de l'approbation épiscopale. Malgré un suffrage si imposant, nous avons eu la douleur de voir notre livre

attaqué avec violence, dénoncé à Rome, et frappé de la censure la plus inattendue. Sans vouloir entrer ici dans des explications pénibles sur les causes, toutes accidentelles, qui ont pu amener un tel résultat, qu'il nous suffise de dire que, grâce à Dieu, le mal a fini par tourner à bien. Fort de la pureté de nos intentions, obtempérant d'ailleurs aux pressantes invitations du prélat qui se trouvait atteint en notre personne, nous n'avons pas hésité à nous présenter devant le tribunal qui nous avait condamné, en le priant de nous signaler nos erreurs et d'éclairer notre foi. Nous avons été heureux d'acquiescer, de la bouche même de celui qui avait été chargé de l'examen [26 avril 1852, P. Bernabo, Correcteur chargé de l'examen du livre], qu'il avait été reconnu dès l'abord que notre livre ne renfermait rien de contraire à la religion : on n'avait à y reprendre, avec quelques inexactitudes et quelques omissions, que des expressions impropres ou susceptibles d'être mal interprétées, que des appréciations contestables. Dès lors, il nous était facile de donner satisfaction. Aussi la Congrégation de l'Index a-t-elle bien voulu agréer la nouvelle rédaction des passages qui avaient été signalés, et, par un décret qui a reçu l'approbation du Saint-Père, elle a autorisé l'édition qui avait été corrigée d'après ses observations. C'est cette édition que nous reproduisons aujourd'hui, avec les additions et les changements que le progrès du temps avait rendu nécessaires.

L'auguste sanction dont cet ouvrage vient d'être revêtu lui

assure un avantage qu'il a été donné à bien peu de livres d'obtenir : déjà, grâce à l'approbation des juges les plus compétents en matière d'instruction publique, il pouvait faire autorité dans la Science ; aujourd'hui, grâce à l'approbation du Saint-Siège, il fera également autorité dans les matières religieuses, et il sera désormais consulté par tous les fidèles avec une entière sécurité. »

Autrement dit, M. Bouillet a demandé aux jésuites de corriger son dictionnaire, et il s'en vante. Imaginez un instant le *Petit Robert des noms propres* réécrit par Le Pen, vous aurez à peu près le résultat, comme nous allons le voir maintenant.

Le Bouillet devient donc théologiquement correct dès 1855. Son éditeur, Hachette, s'en félicitera d'ailleurs dans une annonce de la *Bibliographie de la France* en 1857.

Naturellement, les réactions n'ont pas tardé, vu la place qu'occupait le dictionnaire dans l'édition. Larousse, avec son habituelle causticité, « alluma » Bouillet et un certain nombre de journaux attaquèrent : *L'Opinion Nationale*, un des organes du parti libéral et qui fit de brillantes campagnes contre le pouvoir temporel des papes, pour l'instruction primaire, la séparation de l'Église et de l'État etc., *Le Siècle* d'Émile de Girardin, le *Bulletin de la Société d'histoire du Protestantisme Français* (1856 et 1866) etc.

Louis-Auguste Rogeard, publiciste républicain et futur communal, auteur des *Propos de Labiénus*, une violente satire du Second Empire, publie en juillet 1861, dans *La jeunesse*, éphémère journal

M.-N. BOUILLET

DICTIONNAIRE UNIVERSEL D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE

CONTENANT

1^o L'HISTOIRE PROPREMENT DITE :

Résumé de l'histoire de tous les peuples, anciens et modernes, avec la série chronologique des souverains de chaque État ;
Notices sur les institutions publiques, les ordres monastiques, les ordres de chevalerie, civils et militaires, sur les sectes religieuses, les écoles philosophiques, les partis politiques, sur les grands événements : guerres, batailles, traités de paix, conciles, etc. (avec leur date) ;
Explication des titres de dignités, de fonctions, et de tous les termes historiques ;

2^o LA BIOGRAPHIE UNIVERSELLE :

Vie des principaux personnages de tous les pays et de tous les temps, avec la généalogie des maisons souveraines et des grandes familles ;
Saints et martyrs, avec leur jour de fête ;
Principaux savants, artistes, écrivains, avec l'indication de leurs découvertes, de leurs opinions, de leurs écrits, ainsi que des meilleures éditions et traductions qui ont été faites de leurs ouvrages ;

3^o LA MYTHOLOGIE :

Notices sur les divinités, les héros et les personnages fabuleux, avec les diverses interprétations données aux principaux mythes et traditions mythologiques ;
Notices sur les religions et les cultes divers, sur les fêtes, jeux, cérémonies publiques, mystères, ainsi que sur les livres sacrés de chaque nation ;

4^o LA GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET MODERNE :

Géographie comparée, faisant connaître l'état et les noms divers de chaque pays aux différentes époques ;
Géographie physique et politique, avec la population d'après les statistiques les plus récentes ;
Géographie industrielle et commerciale, indiquant les produits de chaque contrée ;
Géographie historique, mentionnant les événements principaux qui se rattachent à chaque localité.

REFONDU SOUS LA DIRECTION DE

L.-G. GOURRAIGNE

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE,
PROFESSEUR AGRÉGÉ D'HISTOIRE AU LYCÉE JANSOÛ DE SAILLY ET À L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE D'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE,
MEMBRE DU CONSEIL SUPÉRIEUR DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

TRENTE-ET-UNIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

Un vrai travail de rénovation avec l'édition sous la direction de L.-G. Gourraigne.

littéraire du Quartier Latin, une critique comparée des deux éditions, un festival d'humour qu'il faudrait citer en entier¹².

Une même page de titre pour deux livres opposés

Certains immeubles sont refaits entièrement : on casse tout à l'intérieur, on ne garde que la façade en pierre de taille, pour le prestige. C'est cela, « Les deux Bouillet »¹³.

Rogear commence par le premier Bouillet :

« Vous connaissez tous le *Dictionnaire d'Histoire* de M. Bouillet, ce livre ou plutôt ce meuble devenu indispensable, je ne dis pas dans une bibliothèque, mais dans un ménage. C'était la science facile, à la portée de tout le monde ; selon le besoin de la conversation, vite on ouvrait le meuble, et au fond d'un de ses tiroirs on ne manquait

pas retrouver le fait oublié, qu'on n'avait jamais su. C'était la mémoire et la science de ceux qui n'ont ni science, ni mémoire ; c'était une machine à savoir, un moulin à citations avec lequel on faisait de l'érudition, comme on fait de la musique avec un orgue de barbarie ; en un tour de manivelle, on pouvait moudre sa petite leçon d'histoire. »

Il donne ensuite son sentiment sur le deuxième :

« Aujourd'hui, j'apprends avec douleur, qu'on m'a changé mon ami ; car il faut vous dire que le vieux Bouillet de 1847 n'était pas précisément confit en dévotion, comme celui de 1857 ; il était même assez libéral, et doucement animé du souffle vivifiant de 1830. Cette petite école, ouverte par M. Bouillet, semblait réunir les meilleures conditions de salubrité ; on n'y manquait ni d'air, ni de lumière, et les

Extraits de la notice « Bouillet » du Larousse

Edition de 1842

A la suite (texte en retrait et en majuscules)

édition de 1859

Auto-da-fé : La cour assistait à ces affreux spectacles, et une foule de moines couvraient les cris des victimes par des chants sacrés.

LA COUR ASSISTAIT A CES AFFREUX SPECTACLES, QUE LE PEUPLE RECHERCHAIT AVEC AVIDITE.

Bembo (Le cardinal) : Il fut l'amant de Lucrèce Borgia.

IL SAVAIT UNIR LES PLAISIRS AUX AFFAIRES.

Calas : Devient la victime du fanatisme religieux.

DEVINT LA VICTIME DE FUNESTES PREVENTIONS.

Calvinistes : Et Louis XIV fit par la révocation de l'Édit de Nantes le plus grand tort au commerce.

ET PAR LA PUT FAIRE UN GRAND TORT AU COMMERCE.

Cardinal Dubois : D'un esprit vif, pénétrant et astucieux, il s'appliqua à la fois à cultiver du jeune duc [le futur régent de Louis XV] et à servir en secret son goût pour les plaisirs.

D'UN ESPRIT VIF, PENETRANT ET ADROIT..., IL S'APPLIQUA A CULTIVER L'INTELLIGENCE DU JEUNE DUC MAIS SANS COMBATTRE SON GOUT POUR LES PLAISIRS.

Edit de Nantes : La révocation de l'Edit de Nantes, qui priva la France d'un grand nombre de familles industrielles...

LOUIS XIV, VOULANT ETABLIR L'UNITE DE RELIGION, REVOQUA CET EDIT EN 1685, AU RISQUE DE PRIVER LA FRANCE D'UN GRAND NOMBRE DE FAMILLES INDUSTRIELLES.

Grégoire VIII : Ce pape fit célébrer d'odieuses réjouissances à l'occasion du massacre de la Saint-Barthélemy.

SUPPRIME !

Indulgences : Mais plus tard les Indulgences furent vendues à haut prix, ce qui donna lieu aux plus grands abus... L'abus fut porté à son comble sous Jules II et Léon X.

SUPPRIME !

Inquisition : Elle ne tarda pas à se répandre sur toute la Péninsule. *Ce tribunal affreux porta dans toutes les province la terreur et la dépopulation... Ce tribunal affreux couvrit bientôt l'Espagne de bûchers... En moins de de quatorze ans, il fit le procès à plus de 80 000 personnes... On a calculé que, depuis l'institution du saint-office ou de la nouvelle inquisition, l'Espagne avait perdu dans ses supplices plus de cinq millions de ses sujets.*

SUPPRIME !

Jean XII : Il fit brûler vif l'évêque de Cahors, qu'il accusait d'avoir voulu l'empoisonner. Il mourut d'un excès de débauche.

IL LIVRA AU BRAS SECULIER, ETC.

IL MOURUT D'UNE COURTE MALADIE

Jean Huss : Il fut, malgré son sauf-conduit, livré au bras séculier.

IL FUT, SELON LES LOIS DU TEMPS, ETC.

Julien l'Apostat : On lui reproche sa haine pour le christianisme ; mais on doit convenir que jamais elle ne le porta à aucune violence contre les chrétiens.

ENNEMI JURE DES CHRETIENS, IL PRIT CONTRE EUX LES MESURES LES PLUS VEXATOIRES ; S'IL N'ORDONNA PAS UNE PERSECUTION SANGLANTE, IL LEUR RETIRA TOUS LEURS PRIVILEGES, LEUR DEFENDIT D'ENSEIGNER LES BELLES-LETTRES, DEPOUILLA LEURS EGLISES, ETC.

Chevalier de Labarre : [exécuté pour n'avoir pas salué une procession en 1777] Le Parlement de Paris, usant d'indulgence, lui accorda d'être décapité avant d'être jeté sur le bûcher. *Voltaire, dans un écrit publié sous le nom de Casen, a justement flétri cet acte d'intolérance.*

LE PARLEMENT DE PARIS, USANT D'INDULGENCE, LUI ACCORDA D'ETRE DECAPITE AVANT D'ETRE JETE SUR LE BUCHER ; MAIS IL ORDONNA EN MEME TEMPS DE BRULER AVEC SON CORPS LE DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE DE VOLTAIRE, SOURCE PRINCIPALE DE SON IMPIETE.

Letellier : Il scella, quelques jours avant sa mort, la fatale ordonnance [la révocation de l'Édit de Nantes].

IL SCELLA QUELQUES JOURS AVANT SA MORT, L'ORDONNANCE RELATIVE A CETTE MESURE.

Madame de Maintenon : On lui reproche d'avoir fait régner la bigoterie à la cour, et surtout d'avoir contribué à la révocation de l'édit de Nantes.

ON LUI REPROCHE.. D'AVOIR APPUYE DES MESURES IMPOLIQUES.

Montesquieu : *Il respecta la religion.*

DANS SES LETTRES PERSANES, IL N'EPARGNE PAS LES CHOSSES SAINTES. L'ESPRIT DES LOIS, BIEN QUE RESPECTUEUX POUR LA RELIGION, RESPIRE LE DEISME ; AUSSI CES DEUX LIVRES SONT-ILS CONDMANES.

Port-Royal : Ayant refusé de signer aveuglément le formulaire du pape qui condamnait les cinq propositions de Jansénius, les religieuses virent, après des persécutions sans nombre, fermer leur maison de Port-Royal des Champs.

AYANT CONSTAMMENT REFUSE DE SIGNER LE FORMULAIRE DU PAPE..., ELLES VIRENT, APRES DE VAINES TENTATIVES POUR LES RAMENER, FERMER LEUR MAISON, ETC.

Sixte IV : Prit une part active au complot des Pazzi et à la guerre qui en fut la suite, persécuta les Colonna et causa ainsi dans Rome une guerre civile.

PRIT PART AUX EVENEMENTS QUI SUIVIRENT A FLORENCE LA CONSPIRATION DES PAZZI ET Y RETABLIT LA PAIX APRES DEUX ANS DE NEGOCIATIONS.

Saint-Barthélemy : Il périt dans ce massacre plus de 70 000 protestants de tout âge et de tout sexe. À Paris seulement, on compta plus de 4 000 huguenots massacrés.

ON A EMIS LES OPINIONS LES PLUS CONTRADICTOIRES SUR LE NOMBRE DES VICTIMES, LES UNS L'ELEVANT A 60 000, LES AUTRES L'ELEVANT A 2 000 A PEINE.

Saint Dominique : Opéra un grand nombre de conversions et enflamma par son éloquence l'ardeur des soldats ; mais on l'accusa d'avoir quelquefois poussé trop loin l'ardeur de son zèle.

OPERA UN GRAND NOMBRE DE CONVERSIONS PAR LA SEULE PERSUASION ; IL NE PRIT AUCUNE PART A LA GUERRE, NE VOULANT D'AUTRES ARMES QUE LA PREDICATION, LA PRIERE ET LES BONS EXEMPLES.

Vaudois : Ils voulaient la réforme de la discipline et des mœurs du clergé.

ILS INJECTIVAIENT CONTRE LES PRETRES.

Vitalien (Pape) : On lui reproche d'avoir penché en secret pour l'hérésie des monothéistes.

IL MAINTINT LA DISCIPLINE ECCLESIASTIQUE ET MOURUT EN ODEUR DE SAINTETE.

Ximènes (Le cardinal) : Il était fanatique et cruel.

IL ETAIT SEVERE MAIS JUSTE.

jeunes esprits qui entraînent là pouvaient s'y développer à leur aise dans une atmosphère de liberté. Aujourd'hui, la façade, le fronton, les colonnes, les portes, tout le dehors, toute l'apparence extérieure de l'édifice est restée la même ; au-dedans, tout est changé ; vous entrez de confiance, croyant connaître la maison, mais, une fois entré, vous n'y reconnaissez plus rien, ce n'est plus le même air, ni la même lumière, vous vous écriez : qui trompe-t-on ici ? Vous savez bien où vous êtes ; vous vous croyez le jouet de quelque fantasmagorie, vous êtes en pleine illusion, comme dans le palais de Robert Houdin¹⁴, moins le plaisir. »

Au passage, Rogeard donne son idée sur les devoirs de l'écrivain : « Nous demandons à l'écrivain deux qualités : 1° D'avoir une opinion ; 2° de n'avoir que la sienne. Nous demandons que celui qui fait profession de penser pour les autres prenne d'abord la peine et ait le courage de penser pour lui-même ; je dis le courage et la peine, car, dans notre siècle de tolérance et de lumières, le rôle du penseur est encore quelquefois difficile et périlleux ; [...] Nous croyons donc qu'on peut, sans être trop exigeant, demander à l'écrivain français qu'il ait une opinion, rien qu'une, et qui soit bien à lui. [...] Il ne faut pas qu'un auteur "déjeune de l'autel et soupe de théâtre". » Aujourd'hui, nous dirions qu'il ne doit pas « bouffer à tous les râteliers ».

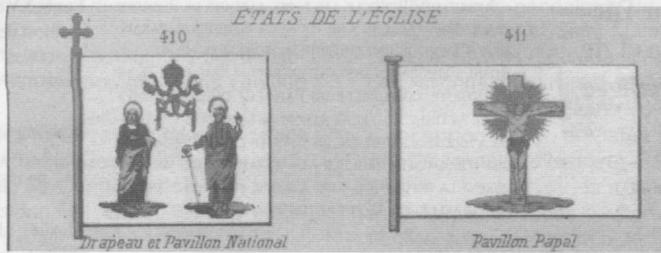
Et rappelant au professeur qu'était Bouillet ses devoirs professionnels, il cite Juvénal¹⁵ : « *Maxime debetur puero reverentia* », on doit le plus grand respect à l'enfance.

Or, en passant sous les fourches caudines de l'Église, Bouillet insulte son public, jeune ou adulte.

Rogeard se demande tout au long de l'article, à quel auteur dénommé Bouillet il doit faire confiance. Celui de 1847, ou celui de 1857, apparemment date de la première édition autorisée ? Certains auteurs ont commencé libres-penseurs ou anticléricaux, et se sont convertis¹⁶, mais ils ont au moins annoncé qu'ils reniaient leur œuvre antérieure. Bouillet ne parle, lui, que de « quelques inexactitudes et quelques omissions, que des expressions impropres ou susceptibles d'être mal interprétées, que des appréciations contestables. » Le lecteur jugera !

Nous ne pouvons pas bien sûr, dans les limites de cet article, donner toutes les transformations.

Pour ceux que cela intéresse, qu'ils se reportent à l'article de Rogeard, à la notice « Bouillet » du Larousse du XIX^e et une bro-



Dans l'Atlas d'histoire et de géographie.

chure que Bouillet eut l'audace de produire lui-même – 769 articles corrigés ! –, comme preuve de sa bonne foi¹⁷.

Ici, nous verrons en détail quelques exemples donnés par Rogeard, et d'autres par Larousse et Bouillet lui-même dans deux encadrés. En premier, vous lisez la version condamnée par l'Index, à la suite et en retrait celle qu'il approuve.

Saint-Janvier : Le sang de ce saint qui, selon la légende, a la vertu de se liquéfier et d'entrer en ébullition, chaque année, le jour de sa fête.

Le sang de ce saint, qui, selon de graves autorités, se liquéfie...

Pour ceux qui n'ont pas fait leur catéchisme, rappelons que Saint-Janvier est un saint napolitain, dont le sang, conservé dans une ampoule de verre, se liquéfie sur commande, le jour de sa fête. On voit que Bouillet croit d'abord à une légende, puis se ravise, puisque de graves autorités l'en ont persuadé.

Rogeard ne conteste pas le miracle, il se contente de rappeler les légendes d'Hercule, des onze mille vierges¹⁸, de Marie Alacoque¹⁹, de Rosette Tamisier²⁰ et surtout il raconte l'histoire très édifiante du général Championnet. Chef des troupes françaises à Naples en 1799, il assistait au miracle. Celui-ci n'arrivant pas, il y avait risqué d'émeutes populaires.

Championnet envoya un message au prêtre : « Si le sang n'est pas en ébullition dans cinq minutes, je fais bombarder la ville ». Quelques instants plus tard, le miracle se déroulait à la satisfaction générale...

Sans doute Championnet manquait-il d'éducation.

Jansénius. Alexandre VII voulut contraindre les jansénistes à signer un formulaire ; ceux qui refusèrent furent sévèrement punis.

Remplacé par : Alexandre VII enjoignit aux jansénistes de signer un formulaire et Louis XIV obligea, sous des peines sévères, tous ses sujets à obéir.

Ici, la transformation exercée par Bouillet et ses correcteurs est subtile. On passe d'un texte où le Pape exerce la force à un autre où Louis XIV devient le persécuteur. Beau glissement qui dédouane l'Église des persécutions. Un classique du jésuitisme.

Helvétius avait le caractère le plus noble et le plus généreux.

Avait un caractère noble et même généreux.

Comme Bouillet ne peut nier les qualités d'Helvétius, il enlève le superlatif. En attendant la prochaine édition ?

Quand les collègues de Bouillet jugeaient l'Index Librorum Prohibitorum...

Heureusement pour l'honneur de la lexicographie française du XIX^e siècle, si Dupiney de Vorepierre -*Dictionnaire français*-, Ange de Saint-Priest -*Encyclopédie du 19^e siècle*-, Paul Guérin -*Dictionnaire des dictionnaires*-, Bescherelle -*Dictionnaire national*-, Larive et Fleury -*Dictionnaire français*-, Berthelot -*La Grande Encyclopédie*- etc. adoptèrent un point de vue soit-disant « objectif » -en fait, la Congrégation de l'Index ne les a pas condamnés, car elle n'en a pas eu besoin !-, d'autres auteurs de dictionnaire ne se vendirent pas, et donnèrent leur avis. En voici quelques exemples.

Grand dictionnaire du XIX^e siècle, Pierre Larousse.

« Grâce au Syllabus de Pie IX, tout le monde connaît quelles sont encore aujourd'hui les pensées et les doctrines de Rome, comment elle juge les progrès de la civilisation, et de quelle manière elle met au nombre des erreurs tous les principes qui sont le fondement et l'honneur de la société moderne. Comment s'étonner que la Congrégation de l'Index se soit montrée et se montre encore impitoyable pour les chefs-d'œuvre de toutes les littératures et qu'elle condamne au nom de la religion les plus admirables monuments de l'esprit humain !

Rien, au reste, n'est plus curieux que la liste des livres proscrits par la célèbre congrégation. Elle comprend un si grand nombre d'écrits acceptés, admirés, lus de tout le monde qu'il n'est pas un catholique qui puisse se vanter d'observer ses arrêts. » (1873)

Dictionnaire de la conversation et de la lecture, dirigé par W. Duckett

« Les évêques usent rarement de ce droit de censure, et peut-être en usent-ils encore trop, tant nos mœurs sont opposées à l'étouffement de la pensée. Ce n'est pas l'avis de la petite secte ultramontaine qui s'agit au milieu de nous ; trouvant leurs pasteurs trop bons pour ceux qui ne pensent pas comme eux, voyant les évêques aussi désireux d'éviter le scandale que ces agitateurs turbulents sont ardents à le provoquer, les néocatholiques ont imaginé d'attacher une grande importance aux décisions de la congrégation de l'Index. Leurs journaux les reproduisent avec complaisance, sûrs qu'ils sont de ne jamais avoir à enregistrer de quelqu'un de leurs amis, pas même de dégoûtants pamphlets faits pour soulever le cœur des honnêtes gens de tous les partis. » (1860)

L. Louvet, auteur de l'article signale d'ailleurs le cas Bouillet.

Nouveau dictionnaire encyclopédique, Jules Troussel.

« Nous ne pouvons citer tous les auteurs dont les ouvrages ont été condamnés par cette congrégation, depuis Galilée et Copernic jusqu'à Alexandre Dumas et George Sand ; nous dirons seulement qu'il n'est guère de bon livre de science, de morale ou même de piété qu'elle n'ait proscrit. » (1885).

Nouveau dictionnaire universel, Maurice Lachâtre

Citation de Diderot -en fait, elle est de Boucher d'Argis-, extraite de l'*Encyclopédie* « Je ne sais si n'avons pas le sens commun, en France, ou si la congrégation de l'Index en manque, mais il est sûr qu'il n'y a presque pas un seul bon livre de littérature, de science et de morale, dans notre langue, qu'elle n'ait proscrit ». (1870)

Extraits de : Corrections du Dictionnaire Universel d'Histoire et de Géographie de M. Bouillet, rédigée par Bouillet lui-même.

Ancien texte. A la suite, nouveau texte (EN RETRAIT ET EN MAJUSCULES)

Apocalypse : A donné lieu à une foule de commentaires extravagants.

A UNE FOULE DE COMMENTAIRES, DONT QUELQUES UNS EXTRAVAGANTS.

Attila : S. Léon étant venu au-devant de lui et lui ayant promis un tribut au nom de l'empereur Valentinien III, il consentit à ne pas pousser plus loin ses conquêtes.

S. LEON, ETANT ALLE AU-DEVANT DE LUI, L'ARRÊTA TOUT A COUP PAR SON ELOQUENCE ET SA MAJESTÉ. APRES AVOIR EXIGÉ UN TRIBUT DE L'EMPEREUR VALENTINIEN III, ATTLA CONSENTIT A NE PAS POUSSER PLUS LOIN SES CONQUÊTES.

Barry : Il censure sévèrement les vices des moines.

IL CENSURE SEVEREMENT LES MŒURS DES MOINES.

Bogomiles : [précurseurs des cathares] Appartenant à l'Église grecque.

ON A AJOUTÉ « SCHISMATIQUE ». 1893 : MAINTENU.

Cagliostro : Il faisait beaucoup de bien.

IL FAISAIT, DIT-ON, QUELQUE BIEN. 1893 : SUPPRIME.

Calvinistes : Et fit par là (la Révocation de l'Édit de Nantes) le plus grand tort au commerce.

ET PAR LA PUT FAIRE LE PLUS GRAND TORT AU COMMERCE, ETC.

Cévennes : On vit s'élever parmi eux (les Protestants des Cévennes) une foule de prophètes et de prophétesses.

ON VIT S'ÉLEVER PARMI EUX UNE FOULE DE PRETENDUS PROPHETES ET DE PROPHETESSES.

Chambers : Ouvrage qui eut le mérite de donner la 1^{re} idée de la célèbre *Encyclopédie*.

OUVRAGE QUI DONNA L'IDÉE DE L'*ENCYCLOPEDIE*.

Christianisme : Cette religion, issue du judaïsme, reconnaît Jésus-Christ pour fondateur.

LA SEULE VRAIE RELIGION, REVELEE PAR JESUS-CHRIST, QU'ELLE RECONNAIT POUR FONDATEUR.

Coran : N'est qu'un mélange des doctrines chrétiennes et juives unies aux traditions orientales.

CE N'EST QU'UN MELANGE *CONFUS* DES DOCTRINES CHRETIENNES ET JUIVES UNIES AUX TRADITIONS ORIENTALES.

Dolet : Savant du XVI^e siècle, et l'une des plus déplorables victimes de l'intolérance, s'attira de nouvelles persécutions par son caractère satirique et la hardiesse de ses opinions religieuses.

SAVANT DU XVI^e SIECLE, CONNU SURTOUT PAR SA FIN DEPLORABLE... IL S'ATTIRA DE NOUVELLES DIFFICULTES PAR SON CARACTERE SATIRIQUE ET PAR LA PUBLICATION D'OUVRAGES ENTACHES D'HERESIE. DEUX FOIS MIS EN PRISON, IL FUT BIEN TOT RELACHE ; MAIS, AYANT DONNE LIEU A DE NOUVELLES PLAINTES, IL FUT INCARCERE UNE 3^e FOIS. LA SORBONNE LE CONDAMNA COMME HERETIQUE, ET FRANÇOIS I^{er}, QUI L'AVAIT D'ABORD PROTEGE, L'AYANT ABANDONNE, IL FUT AMENE DE LYON A PARIS POUR Y SUBIR LE SUPPLICE.

Saint Dominique : On lui attribua des miracles.

S. DOMINIQUE FIT PLUSIEURS MIRACLES. IL FUT CANONISE, ETC.

Église : Jusqu'au VIII^e siècle, les papes furent simplement les évêques du diocèse de Rome et ne possédèrent qu'une autorité spirituelle...

Rome s'érigea un instant en république (1347), et l'autorité papale devint complètement nulle en Italie.

« JUSQU'AU VIII^e SIECLE, LES PAPES, EVEQUES DE ROME EN MEME TEMPS QUE CHEFS DE TOUTE LA CHRETIENNE, PARAISSANT N'AVOIR QU'UNE AUTORITE SPIRITUELLE...

ROME S'ERIGE A UN INSTANT EN REPUBLIQUE (1347), ET L'AUTORITE TEMPORELLE DU PAPE FUT QUELQUE TEMPS NULLE EN ITALIE. LE LEGAT ALBORNOZ LA RETABLIT, ETC. » ON A AJOUTE A LA FIN : « EN 1848, LE CALME DONT JOUISSAIT L'EGLISE FUT TROUBLE PAR AGITATEURS QUI PROCLAMERENT LA REPUBLIQUE : DES L'ANNEE SUIVANTE, L'ORDRE FUT RETABLI ET PIE IX PUT RENTRER DANS SES DROITS. »

Géants : La Bible mentionne un peuple de géants, etc.

« IL Y EUT AUSSI DES GEANTS VERITABLES : LA BIBLE NOUS APPREND, EN EFFET, QU'IL EXISTA UN PEUPLE DE GEANTS, DE LA RACE D'ENAC, ETC. » REDACTION DEFINITIVE ADOPTÉE DE CONCERT AVEC MGR VECCHIOTTI.

Grecque (Église) : On réunit sous ce nom tous les chrétiens qui nient à la fois la suprématie du pape et le dogme qui fait procéder le Saint-Esprit du Fils. L'Église grecque proprement dite se donne le titre d'*orthodoxe*, etc.

CET ARTICLE A ETE REDIGE COMME IL SUIT, PAR LE P. BERNABO LUI-MEME :

« ON REUNIT SOUS CE NOM TOUS LES CHRETIENS QUI CELEBRENT L'OFFICE DANS LA LANGUE GRECQUE ; MAIS ON DOIT BIEN DISTINGUER L'*EGLISE GRECQUE UNIE* ET L'*EGLISE GRECQUE SCHISMATIQUE*. »

Haceldama : Acheté avec l'argent donné à Judas pour livrer Jésus... Ce champ servait de sépulture aux étrangers.

ACHETE AVEC L'ARGENT QUI AVAIT ETE DONNE A JUDAS POUR TRAHIR JESUS, ET QUE CE TRAITRE, POUSSE PAR SES REMORDS, AVAIT RENDU AUX CHEFS DE LA SYNAGOGUE. CE CHAMP SERVIT *DEPUIS* DE SEPULTURE AUX ETRANGERS.

Henri II (roi de France) : Il eut aussi plusieurs maîtresses : la plus connue est la célèbre Diane de Poitiers.

« IL EUT LONGTEMPS POUR MAITRESSE AVOUEE LA CELEBRE DIANE DE POITIERS. » IL ÉTAIT IMPOSSIBLE DE NE PAS MENTIONNER CETTE FEMME, QUI A JOUE UN ROLE TRES IMPORTANT DANS L'HISTOIRE DE CETTE EPOQUE. (IDEM GABRIELLE D'ESTREE)

Ho : Une des quatre montagnes saintes.

UNE DES QUATRE MONTAGNES DITES *SAINTES* PAR LES CHINOIS.

Holbach (le baron d') : Malgré ses doctrines irréligieuses, il paraît avoir été un homme honnête et bienfaisant.

LA PLUPART DE SES ECRITS ONT ETE CONDAMNES EN FRANCE PAR LE PARLEMENT, ET MIS A L'*INDEX* A ROME.

Hollande (Histoire) : Craignant les malheurs que l'Inquisition préparait à leur patrie.

CRAIGNANT POUR LEUR PATRIE L'EFFET DES RIGUEURS DE L'INQUISITION.

Jean (S.) Baptiste : Il avait été consacré à Dieu dès sa première enfance.

IL FUT REMPLI DE L'ESPRIT-SAINT DES LE SEIN DE SA MERE.

Labarre (J.-F.) : Brûlé vif pour avoir, par jeu, mutilé un crucifix...

BRULE VIF POUR AVOIR, EN MEPRIS DE LA RELIGION, MUTILÉ UN CRUCIFIX...

La Vallière : [maîtresse de Louis XIV]

CE COMMERCE CRIMINEL...

Lenclous (Ninon de) : Excita, dit-on, une vive passion à 70 ans.

NB : CE FAIT, QU'ON A JUSTEMENT JUGE CHOQUANT, A ETE RETRANCHE.

Louis XI : Il eut le tort d'abolir la *Pragmatique sanction*, qui était le boulevard des libertés gallicanes.

ON LUI A REPROCHE D'AVOIR ABOLI LA *PRAGMATIQUE SANCTION*, REGARDEE COMME LE BOULEVARD DES LIBERTES GALLICANES.

Louis XV : Dans le nombre *des maîtresses* qui firent le malheur de ce règne...

DANS LE NOMBRE *DES PERSONNES* QUI FIRENT LE MALHEUR DE CE REGNE...

Mahomet : La polygamie est autorisée par le Coran.

LA POLYGAMIE EST AUTORISEE PAR CETTE RELIGION TOUTE SENSUELLE.

Meslier (Jean) : Du reste, il n'avait donné dans sa conduite que de bons exemples, et il laissa ses biens aux pauvres.

SES SENTIMENTS SONT CONSIGNES DANS UN ECRIT DONT LA 1^{re} PARTIE FUT PUBLIEE PAR VOLTAIRE EN 1762, SOUS LE TITRE DE *TESTAMENT DE JEAN MESLIER* : C'EST UNE DECLARATION VIOLENTE CONTRE LE CHRISTIANISME.

Missionnaires : Les Protestants ont voulu avoir aussi leurs missionnaires, etc.

ON A AJOUTE : « MAIS CEUX-CI N'ONT JAMAIS APPROCHE DU DEVOUEMENT DES MISSIONNAIRES CATHOLIQUES : LEUR TACHE NE CONSISTE GUERE QU'A DISTRIBUER DES BIBLES ».

Monophysite (Église) : Les membres de cette Église, etc.

MONOPHYSITES, HERETIQUES QUI NE RECONNAISSANT QU'UNE SEULE NATURE EN JESUS-CHRIST, LA NATURE DIVINE. LES MONOPHYSITES ONT LA PRETENTION DE FORMER UNE EGLISE A PART.

Noé : Des savants ont cru reconnaître Noé dans Horus, Ogygès, Osiris, Xisuthrus, Vichnou, etc.

SUPPRIME.

Oppède : Chargé de la réaliser (la condamnation des Vaudois), il s'en acquitta avec la dernière fureur, ravagea, incendia, égorga, et fit de tout le district un désert, etc.

CHARGE D'EXECUTER L'ARRET, IL S'EN ACQUITTA AVEC UNE RIGUEUR EXTREME, ET EXTERMINA COMPLETEMENT LES SECTAIRES.

Pélagie (Ste) : Se donna la mort à 15 ans pour sauver sa chasteté.

SE PRECIPITA DU HAUT D'UN TOIT POUR SAUVER SA CHASTETE.

Rabelais : C'est un roman satirique, rempli de folies... de passages inintelligibles... il offre d'utiles leçons et de sévères censures : les moines et le clergé y sont surtout maltraités... aussi ce livre a-t-il trouvé à la fois des admirateurs enthousiastes et de sévères détracteurs.

C'EST UN ROMAN SATIRIQUE, REMPLI DE FOLIES, DE PASSAGES ININTELLIGIBLES ET SOUVENT ENNUYEUX... CE LIVRE EST DESHONORE PAR DES OBSCENITES ET DES IMPIETES : AUSSI FUT-IL CENSURE PAR LA SORBONNE, CONDAMNE PAR LE PARLEMENT ET MIS A L'*INDEX* A ROME.

Saumur : La révocation de l'Édit de Nantes fit le plus grand tort à cette ville.

1893 : non rétabli.

SUPPRIME.

Servet : Célèbre victime de l'intolérance.

« FAMEUX HERETIQUE ». ARTICLE PRESQUE ENTIEREMENT REFOUDU.

Swift :

MIS A L'*INDEX*.

Sylvestre I : Son pontificat est remarquable par la prétendue donation de Constantin, sur laquelle on a voulu fonder la puissance temporelle des papes.

C'EST SOUS SON REGNE QU'ON PLACE LA DONATION ATTRIBUEE A CONSTANTIN, ETC.

Vaudois : Ils n'admettaient pas les erreurs des Albigeois et leurs mœurs étaient très pures.

ILS AFFICHAIENT DE GRANDES PRETENTIONS A LA PURETE DES MŒURS.

Condorcet : Esquisse des progrès de l'esprit humain.

Ce livre fut mis à l'index (ajouté).

Pourquoi ce détail manquait-il dans l'édition précédente ? Systématiquement, cette mention de mise à l'Index apparaît dans l'édition autorisée.

Et c. La cause est entendue. Toutes les modifications relèvent de ces mêmes procédés. C'est l'Église qui choisit les informations pertinentes. Les correcteurs de la Sacrée Congrégation de l'Index deviennent les vrais auteurs du Dictionnaire, et Bouillet leur prête-nom.

Le Temps du 23-12-1861 pouvait donc, dans une annonce quasi publicitaire, affirmer : « Les articles y sont rédigés avec une telle réserve que ces deux livres peuvent être mis avec assurance entre toutes les mains. »

Mais la documentation de ces messieurs se trouve parfois prise en défaut. Dans sa brochure expiatoire, Bouillet explique qu'Edouard Gibbon ne figure pas dans l'Index. Faux²¹. Dans son *Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain* (1776), il avait écrit : « Les accusations les plus scandaleuses furent écartées. Le vicaire du Christ [Jean XXIII, pape du XV^e siècle] ne fut accusé que de pirateries, meurtre, viol, sodomie et inceste. »²² !

Les autres travaux de Bouillet

Les travaux philosophiques de Bouillet semblent intéressants. Son *Dictionnaire d'Antiquité* resta très longtemps une référence, comme ses traductions et commentaires d'auteurs antiques. Mais il trahit cet amour de la philosophie dans son *Dictionnaire d'Histoire* révisé. Par exemple, dans l'article « Hypathie ».

Larousse commence sa biographie ainsi : « femme illustre par sa beauté et son éloquence, une des gloires de l'école néoplatonicienne d'Alexandrie, née dans cette ville vers 380 de notre ère, massacrée en 415 par la populace chrétienne à l'instigation de Saint Cyrille, évêque d'Alexandrie. »

Dans l'*Encyclopédie Moderne*²³, Bouillet dit : « Hypathie, l'ornement de son siècle, cette femme aussi remarquable par la science et l'éloquence que par la beauté, est arrachée de sa chaire, massacrée et horriblement mutilée par une populace fanatique sous les yeux d'un évêque. »

Dans son *Dictionnaire d'Histoire*, édition de 1842, il persiste : « ...elle était païenne et peu favorable aux Chrétiens. Des fanatiques, excités par saint Cyrille, s'emparèrent de sa personne, l'assommèrent, et traînèrent dans les rues ses membres en lambeaux. »

Dans l'édition de 1860, Saint Cyrille et ses fanatiques disparaissent : « Des furieux, ameutés contre cette femme, s'emparèrent de sa personne, etc. »

Le texte de l'*Encyclopédie Moderne* que nous citons, paru sans doute dans une édition précédente, figure toujours dans celle de 1861, après la soumission de Bouillet à l'Index. En clair, un lecteur pouvait acheter le même jour l'*Encyclopédie Moderne* et le *Dictionnaire d'Histoire* de Bouillet et y trouver, sur le même point, sous la même plume, pour l'un la dénonciation du fanatisme religieux catholique et dans l'autre celle d'une populace anonyme en furie ! Bouillet ne s'est donc pas converti, il ne modifie pas l'ensemble de ses textes en accord avec ses nouvelles croyances : il assure la vente de son dictionnaire !

Les productions qui suivirent ne compromirent pas l'accord passé avec l'Index.

L'*Atlas d'Histoire et de Géographie* (1865), outre de magnifiques planches de blasons, de drapeaux, de cartes de géographie, nous apprend ainsi qu'Adam vécut de 4963 à 4033, Eve on ne sait pas, Mathusalem de 4277 à 3408, Noé de 3908 de 2958, Sem de 3408 à 2808,

etc., donne la généalogie de Jésus-Christ suivant l'Ancien Testament, Saint Luc et Saint Matthieu, celle de toutes les familles princières et royales d'Europe, d'Asie et d'Orient.

Le *Dictionnaire universel des sciences, des lettres et des arts* (1852) n'est pas plus dérangeant. Voyons l'édition de 1859.

Conception : « ... la Vierge fut conçue exempte du péché originel (cf. *Dictionnaire d'Histoire*) ». Reportons-nous donc, puisqu'on nous y invite.

En 1842, nous lisons : « **Conception de la Sainte-Vierge**, fête de l'Église qu'on célèbre le 8 décembre, en commémoration du mystère divin par lequel la Vierge conçut le Sauveur du monde. L'institution de cette fête ne remonte pas au-delà du XII^e siècle. »

En 1860, cela devient : « fête que l'Église célèbre le 8 déc. en l'honneur du jour où la Ste Vierge fut conçue dans le sein de Ste Anne, sa mère. Cette fête, fort anc. en Orient, dev. générale au XII^e s. - Le 8 déc. 1854, le S. Père a proclamé la Ste Vierge immaculée, C.-à-d. exempte du péché originel dans sa conception, déclarant ainsi dogme de foi la pieuse croyance qui était déjà reçue depuis longtemps dans l'Église. »

On voit que les deux éditions se contredisent sur l'ancienneté de cette fête, même si l'évolution de la formulation est subtile. Quant à la fin de la notice, il y a pieux mensonge. Jusqu'en 1854, la polémique fit rage dans l'Église entre les immaculistes et les maculistes, comme Saint Augustin, parmi beaucoup d'autres !

Création : « Acte par lequel Dieu a tiré tous les êtres du néant. », en 4963 av. JC. Mais il y a 200 façons différentes de calculer cette date !

Index : aucune allusion à la mésaventure du Bouillet.

Religion : « Également nécessaire à l'intelligence et au cœur de l'homme, la religion donne la solution des problèmes que la raison seule ne pourrait résoudre ; elle oppose un frein puissant à des passions coupables et par là elle sauvegarde les sociétés ainsi que les individus ; enfin elle soutient et console le malheureux, le prépare à la mort et lui ouvre le ciel. [...] Enfin le Christ parut, et vint apporter à la Terre la plus parfaite des religions. » Mais en bibliographie, nous trouvons en premier Benjamin Constant, et pour un livre mis à l'Index depuis 1827 ! Comme quoi on ne peut pas tout vérifier.

Rousseau : son *Contrat Social* « souvent n'est qu'une dangereuse utopie, fut comme l'Évangile de la Révolution. »

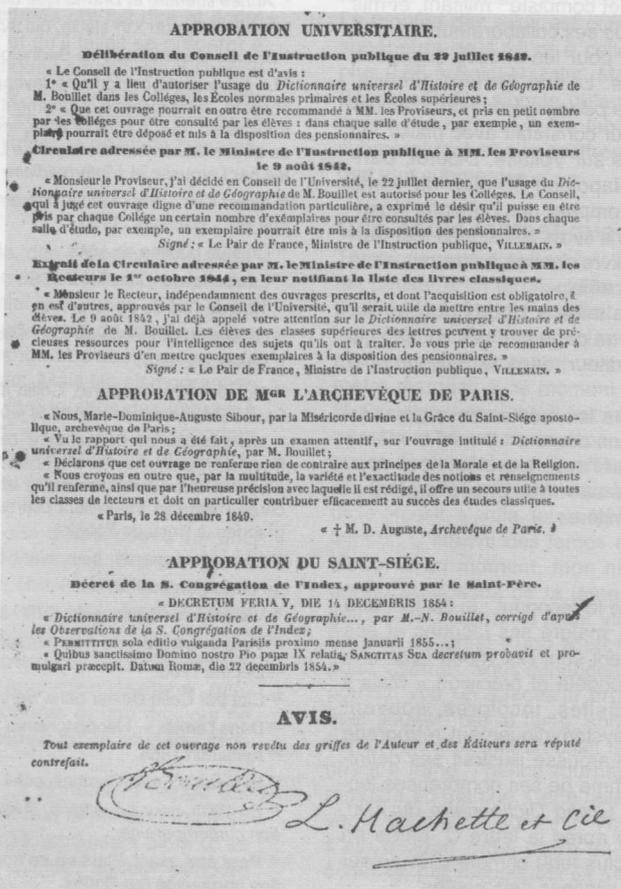
Et au détour d'une phrase, nous trouvons : **Calobate** : « Mouche de Saint Pierre, doit son nom à la faculté qu'elle possède de marcher sur l'eau, comme le fit Saint Pierre ! »

Comme l'encyclopédie Bouillet (*Atlas+Dictionnaire d'Histoire et de Géographie+Dictionnaire de Sciences*) s'adressait d'abord aux étudiants et aux lycéens, intéressons-nous au sexe.

Impossible à l'adolescent d'apprendre comment le papa met la petite graine. La notice « Verge » ne renvoie pas au membre viril, ce que font Larousse, Littré, le dictionnaire de Trévoux (1752 !), Bescherelle, Dupiney de Vorepierre etc. Quant à savoir par où sort le bébé lors de l'accouchement...

Par contre, on apprend que la Cuisse-Madame est le nom vulgaire d'une poire longue et fondante très estimée, et l'article « Génération » nous apprend tout sur les végétaux, et rien sur les mammifères ! Comme le disait délicatement le rédacteur de la *Bibliographie catholique* cité plus haut, « ...on a évité d'introduire dans l'ouvrage les mots qui auraient pu offenser les jeunes lecteurs » !

Le *Journal des économistes*²⁴ l'assassina littéralement : le classement des sciences était rudimentaire, les sciences occultes trop favorisées, les sciences sociales, notamment l'économie politique sacrifiées.



Des notices incomplètes donc souvent et parfois inexactes : le Déterminisme se trouvait identifié au fatalisme, ce que Claude Bernard contredira dans ses *Principes de médecine expérimentale*.

Le Bouillet après Bouillet

Après sa mort en 1864, la maison Hachette ne pouvait tuer la poule aux œufs d'or. Elle demanda donc à d'autres universitaires de préparer les autres éditions. Et là-aussi, il y a quelques surprises.

Dans le *Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire* de F. Buisson (édition de 1882), bible de tous les pédagogues formés par la III^e République, nous trouvons la biographie de Bouillet. Normal, vu le rôle joué par le personnage. On peut s'étonner cependant de son contenu élogieux : aucun mot sur l'Index, Bouillet a répandu « à profusion une science exacte et saine », il a « bien mérité de l'enseignement populaire comme de l'enseignement supérieur ».

On comprend mieux en sachant qu'A. Chassang, le rédacteur de la notice, se trouvait être le propre neveu de Bouillet, et responsable de la dernière édition parue du *Dictionnaire d'Histoire*, celle de 1878, et toujours en vente !

Cette édition sera d'ailleurs la dernière à porter l'approbation de la Congrégation de l'Index – cf illustration page précédente –. Apparemment, F. Buisson, un des fondateurs de l'école laïque, dreyfusard et combiste²⁵ militant, et mis lui-même à l'Index²⁶, ne contrôlait pas tous ses collaborateurs.

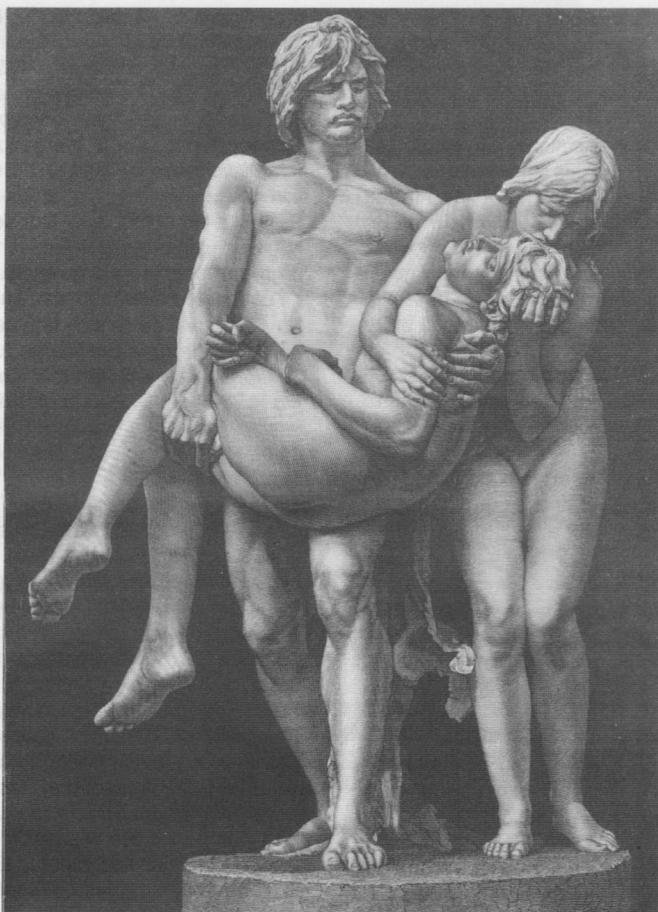
Il faut l'édition suivante, celle de 1893, pour les choses changent, sous la direction de L.-G. Gourraigne. Le ton devient général, neutre, « objectif ». Les gens de la *Revue pédagogique* (1892) salueront le travail de rénovation. Le rédacteur constatait avec plaisir, en comparant les notices des deux éditions sur Voltaire, Diderot, Danton, Chaumette, Marat Bonaparte et Napoléon III, que « la vérité s'infiltrait dans les cerveaux et finit par triompher des préjugés légendaires qui trouvaient encore dans certains livres classiques leur dernier refuge. » Heureusement, pour « un livre destiné à être mis dans les mains de la jeune génération républicaine. »

Mais, curieusement, pas un mot sur la mise à l'Index du premier Bouillet. Solidarité d'universitaires ? On ne parle pas des choses qui fâchent ? Même silence du côté de l'éditeur, dans la *Bibliographie de la France* de 1892.

La *Revue Historique* de 1896 reconnaîtra les mérites de la nouvelle édition du *Dictionnaire de Sciences*. Sans doute a-t-il suivi le même traitement, mais pas complètement. Pour l'avoir survolée, nous pouvons dire que la verge n'y a pas retrouvé sa virilité, et que la génération n'y concerne toujours pas les mammifères.

34 éditions

Bouillet savait écrire. Larousse lui-même le reconnut : le dictionnaire est « une compilation assez bien faite, malgré ses lacunes et ses erreurs. [...] Les notices qui le composent sont résumées avec une habileté littéraire incontestable, avec sobriété et précision. » Mais il ajoutait : « mais elles sont superficielles, incolores, souvent inexactes, et rédigées dans un esprit systématiquement rétrograde et avec la plus affligeante partialité. » Larousse illustrait ses définitions par des citations collectées au rythme de ses nombreuses lectures. Il cite Bouillet 278 fois dans le *Grand Dictionnaire du XIX^e*, mais curieusement, le rythme diminue après la lettre C, parue en 1868. Sans doute après 1857, n'a-t-il plus tenu compte d'un auteur qu'il méprisait, et simplement utilisé les citations déjà notées.



Dans l'Atlas d'Histoire et de Géographie (1865), on apprend qu'Adam vécut de 4963 à 4033. Eve on ne sait pas...

Gravure d'après une sculpture de M. Barrias parue dans *Le monde illustré* (1879), représentant Adam et Eve emportant le corps d'Abel.

Flaubert lui fera même les honneurs de son *Dictionnaire des idées reçues*. À l'article « Bouddhisme » on lit : « Fausse religion de l'Inde, définition du dictionnaire Bouillet, 1^{ère} édition. »²⁷

Le *Dictionnaire d'Histoire* aura eu 20 éditions à la mort de Bouillet. Hachette en sortira encore 14 de plus jusqu'en 1914. On disait le *Bouillet* comme on dit aujourd'hui *Le Petit Robert*. Même si aujourd'hui, quelques sites Internet anglo-saxons le citent encore en référence, plus personne ne s'en souvient. Son succès éditorial incontestable aurait pu le faire rentrer par la grande porte dans l'histoire de l'édition.

Par sa vénalité et sa complaisance à l'autorité ecclésiastique, il en sort par la petite !

Laurent Doussin

(<http://perso.wanadoo.fr/lesgravesbayard/>)

¹ Est-elle vraiment supprimée, d'ailleurs ? Cf Laurent Doussin, *L'Index Librorum Prohibitorum, Une page d'histoire de la censure*, Gavroche n°128, mars-avril 2003.

² Universitaire, de la même famille que le célèbre conventionnel.

³ *Le Journal des savants*, septembre 1858.

⁴ Par exemple, *La Bibliothèque de l'École des Chartes*, T IV, 1842-1843. et - *La littérature française contemporaine, 1827-1844*, par Charles Louandre et Félix Bourquelot, chez Félix Daguin, Paris, 1846.

⁵ Jean-Yves Mollier, *L'argent et les lettres, Histoire du capitalisme d'édition 1880-1920*, Fayard.

⁶ *Année littéraire et Dramatique* de 1866.

⁷ Érudite italien du XV^e siècle, qui avait la réputation de tout savoir sur tout !

⁸ *Grande encyclopédie* de Berthelot.

⁹ La palme dans ce domaine revenant de droit au *Dictionnaire National* de Bescherelle, autoproclamé "Monument élevé à la gloire de la langue et des lettres françaises", qui, à l'article Ham, indiquera jusqu'en 1863 : "Prison d'État... où se trouve en ce moment le prince Louis-Napoléon, depuis 1840" ! Erreur signalée par Larousse et *L'intermédiaire des chercheurs et des curieux* (1864).

¹⁰ Albert Cim. - *Récréations littéraires : curiosités et singularités, bévues et lapsus etc.* - Hachette, 1920.

¹¹ Critique publiée en 1849.

¹² *La Jeunesse*, Cote BN Z 1092

¹³ Titre de l'article de Rogeard.

¹⁴ Célèbre illusionniste du XIX^e siècle.

¹⁵ *Satire XIX*, v. 47.

¹⁶ Robinet (*De la nature*), Collin de Plancy (*Dictionnaire infernal, féodal etc.*), Soulié (*Mémoires du diable, Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait ! etc.*) etc.

¹⁷ *Corrections du Dictionnaire Universel d'Histoire et de Géographie* de M. Bouillet, Imprimerie Panckoucke, Cote BN 8°G pièce 1229. Ceci dit, d'après *L'intermédiaire des chercheurs et des curieux* de 1869, l'origine de cette brochure n'est pas totalement claire, elle peut avoir été effectuée par des typographes, à l'insu de Bouillet.

¹⁸ Légende apparue, bien avant qu'Appolinaire s'en mêle, suite à une erreur de traduction au XVII^e s.

¹⁹ Visionnaire mystique du XVII^e, à l'origine du culte au cœur de Jésus.

²⁰ Visionnaire dont les miracles furent très contestés, vers 1850.

²¹ Depuis 1783.

²² Cité par Colin Dexter dans *Service funèbre*, 10-18.

²³ Dans l'article « Néoplatonisme ».

²⁴ Avril-Juin 1855.

²⁵ Partisan d'Émile Combes, celui de la Séparation de l'Église et de l'État.

²⁶ En 1903, pour *La religion, la morale et la science ; leur conflit dans l'éducation contemporaine*.

²⁷ Pour être exact, Flaubert se trompe. Cette appréciation se trouve dans l'édition approuvée par l'Index.



A Saint-Guénolé, en Bretagne, le raz de marée a emporté la guérite de la douane à 300 m dans le village.

La folle météo de 1924 débute l'année avec un raz de marée !

Les inondations de début décembre dernier qui ont notamment frappé Arles et ses environs sont encore bien à l'esprit. Les précipitations spectaculaires enregistrées ont fait dire et écrire que la météo était décidément déréglée et qu'il fallait se préparer à vivre une répétition d'événements climatiques inhabituels à l'image de la canicule jusque-là exceptionnelle de l'été dernier. C'est tristement probable selon les spécialistes qui en appellent au bon sens des gouvernements de la planète pour limiter la pollution généralisée. En vain.

Un phénomène étrange

Pour autant, dans un passé pas si lointain, des dérèglements climatiques ont aussi alimenté bien des conversations et rempli des colonnes de journaux. Un exemple ? Celui de l'année 1924. Il y a tout juste 80 ans, le 9 janvier, se produisait un raz de marée sur les côtes de l'Atlantique. Ce phénomène étrange fit d'abord croire qu'il avait pour origine des secousses sismiques. Mais les sismographes n'avaient enregistré que ce qu'on pense être le choc des vagues à l'assaut des côtes. Dans *l'Illustration* du 26 janvier, le correspondant du journal en Bretagne, un professeur agrégé d'histoire et géographie, démontre que l'apparition brutale d'un vaste et profond cyclone a fait monter le niveau de la mer. Pour cela il s'appuie sur une expérience élémentaire : « Si, dans une cloche posée sur une nappe d'eau, on raréfie l'air, la pression diminue à l'intérieur de la cloche et le niveau de l'eau monte. si l'on enlève ensuite la cloche, le niveau primitif tend à se rétablir et la nappe est animée d'une série d'ondulations comparables en tous points à la houle. »

Or, précisément, cette nuit-là, on devait noter une descente impressionnante des pressions barométriques. Un gardien de phare relevait 730 millimètres à minuit et 724 à 3 heures et une mer qui ne descendait pas avec la marée en même temps qu'un bruit pas ordinaire.

Le professeur poursuit son explication : « comme la nappe est libre ; à peine est-elle soulevée en un point que le niveau tend à se rétablir. De larges et creuses ondulations se produisent alors et se propagent suivant des données (longueur d'onde, hauteur, période, vitesse), déterminées en partie par la valeur de la dépression atmo-

sphérique. C'est à ces puissantes ondulations qu'il faut attribuer les ravages produits sur les côtes atlantiques ».

La montée des eaux est confirmée en plusieurs endroits : hauteur supérieure de 1,50 m à celle prévue dans le bassin d'Arcachon, plus 0,85 à Saint-Nazaire. Même constat à Pornic, dans la baie de Bourgneuf. On signale qu'aux Sables-d'Olonne, « à 6h30, quatre lames monstrueuses se lancèrent à l'assaut du remblai qu'elles submergèrent et s'engouffrèrent dans le chenal pour aller dans le port tout submerger ».

Une houle fantastique

Témoignage impressionnant que celui d'un capitaine de navire qui fait penser à un terrifiant film catastrophe. Profitant d'une accalmie dans la tempête qui soufflait, il quitte la Cornouaille anglaise pour les côtes de Bretagne. « Dans la journée, je me trouvai pris d'un mal étrange, ressentant comme une impression de vide. le baromètre marquait à ce moment moins de 730 millimètres. La nuit se fit. Soudain, vers 2 ou 3 heures, un maître d'équipage me fit remarquer dans l'ouest, à l'horizon, un point noir, sorte de nuage sombre qui se confondait avec le ciel et la mer. On le voyait très nettement, car les étoiles brillaient dans le ciel. En moins d'un instant, l'obstacle grossit, s'enfla, tel un typhon, et alors la mer se souleva littéralement. C'étaient des lames monstrueuses, véritables montagnes d'eau. A un moment, mon navire est resté vingt secondes suspendu au-dessus de la lame qui le portait à une hauteur prodigieuse. Je me trouvai à cet instant non loin du vapeur Cornouaille, du port de Brest : une seule vague, mais combien considérable, nous séparait. Nous échangeâmes un salut au sifflet, mais alors on pouvait voir un spectacle prodigieux. Quand l'Arez, mon navire, était soulevé par la lame, son compagnon de route était précipité dans le gouffre que creusait le flot à une profondeur de vertige. A chaque lame, l'hélice tournait dans le vide. Il fallait stopper et remettre en marche. Cette houle fantastique venait de l'ouest et les vents soufflaient nord-est. Vous devez penser quel affreux choc s'est produit dans cette immensité déchaînée ; mais, chose curieuse, pas de paquets de mer. L'Océan nous enlevait à des hauteurs démesurées, mais nous renvoyait seulement des nuages

d'écume. Le 9 au matin, les bases de la baie d'Audierne, d'une profondeur de quarante à soixante mètres, "brisaient de blanc" partout, comme si l'on s'était trouvé devant une ligne de récifs. Il en était de même à plusieurs milles au large. »

Un nouveau rivage

En se précipitant vers la côte, cette énorme masse d'eau a déferlé. « Par là

s'explique l'importance des phénomènes de transport et de destruction : blocs d'une tonne ou plus déplacés de plusieurs dizaines de mètres ; sable des grèves et goémons arrachés aux roches, répandus sur les digues et les routes ; bateaux aussi jetés contre les rochers, contre les murs des maisons et des usines, et dont les épaves se retrouvent dans les rues ; viviers fracassés, etc. Une cabane cubique, en bois, de 3 mètres d'arête, couverte en ardoises et scellée à quelque distance de la côte, a été entraînée sur une centaine de mètres à une vitesse vertigineuse. Désastre terrible pour les pêcheurs ! ». Le correspondant poursuit sa description en faisant remarquer que la mer s'étant installée pour quelques heures sur un nouveau rivage, elle y a développé des formes d'érosion : nivellement de dunes, descellement de jetées, murs abattus, portes de maisons défoncées, fenêtres éventrées, routes déchaussées, roches décapées de toute terre végétale, glissements de terrain, esquisses de nouvelles falaises...

Le professeur de géographie conclut sur cette puissance des masses océaniques alors même que ce raz de marée était de faible ampleur en comparaison de ceux que connaissent le Chili et le Japon.

Des bouleversements

Les désordres météorologiques vont se poursuivre tout au long de cette année 1924 comme on peut le lire dans une chronique datée du 1^{er} novembre signée Camille Flammarion, directeur d'un observatoire à Juvisy, avec pour titre : Une année de calamités atmosphériques. Et pour cause...

« L'hiver et le printemps ont été caractérisés par des désordres atmosphériques intempestifs, notamment par des pluies persistantes et des inondations. La Seine déborde à Paris, le Tage, le Guadalquivir, le Daro en Espagne, la Vistule en Pologne, douze villages détruits en Tchécoslovaquie, Venise sous la neige, lagunes gelées, glissements de terrains et éboulements en Italie comme en Espagne ; tempêtes formidables en Bretagne et, sur tout le littoral de l'Atlantique, ravages de la mer ; bouleversements sévissant partout et sans fin, pour ainsi dire.

L'été s'est montré encore plus défavorable. Le 29 juin, en Suède, les glaces flottantes dans les rivières provoquent une crue des eaux : les digues se rompent, le pays est inondé. A la même date, une tornade dévaste l'Ohio (Etats-Unis). A l'actif de cette seule journée, des milliers de victimes, dont un certain nombre de morts, et des millions de dollars de dégâts.

Juillet continue la série noire. Tandis qu'une vague de feu déferle sur le littoral occidental de l'Algérie, le 4 juillet, faisant monter le thermomètre à 65° (au soleil), rôtissant les récoltes et les vignes, anéantissant tout sur son passage (l'été a été anormalement sec et chaud en cette région, sous le souffle presque permanent du sirocco), une vague de froid balaie l'Angleterre, où il neige en certaines localités.

Une quinzaine plus tard, des pluies torrentielles font déborder les rivières de Chine ; d'immenses étendues de pays sont submer-



A Royan, le boulevard qui longe la mer après l'assaut des vagues.

gées. Plus de treize mille personnes noyées ; une vingtaine de millions de Chinois plus ou moins atteints par ce fléau. Pertes matérielles incalculables. Vers la même époque, de grandes inondations sévissent aux Indes anglaises, où une centaine d'habitants périssent sous les eaux.

Avec le mois d'août, la situation atmo-

sphérique s'est encore aggravée. Intempéries partout, en Europe, en Amérique, en Asie.

On signale la neige aux environs de Bergame, en Italie (1^{er} août), et elle fait aussi une courte apparition sur les côtes de France, au Havre, à Cherbourg, le 20.

Les 6-7 août, désastre de Formose, au cours duquel des centaines de personnes sont noyées. Violents orages et inondations à Constantinople, en Bavière, en Italie, en Suisse, etc.

Au Canada, les affluents du Saint-Laurent gonflent démesurément et versent leur trop-plein sur le pays environnant. Il en est de même de l'Indus aux Indes.

Sous l'assaut des pluies continuelles, les terrains cèdent et glissent au Japon, ensevelissant maisons et habitants. Des cyclones s'abattent sur la Norvège et sur les côtes de l'Amérique (Louisiane, Virginie, Caroline). »

Abondance d'eau

« La France n'est pas épargnée. En pleine canicule, ce ne sont qu'orages, bourrasques, foudre, tempêtes, déluges de pluie, froids déplacés !

Depuis que j'ai établi à Juvisy des observations météorologiques très régulières, c'est-à-dire depuis 1891, jamais je n'avais constaté pareille abondance d'eau tombée du ciel ! Du 1^{er} au 31 août, 93,7 mm de pluie se sont inscrits au pluviomètre enregistreur. Le mois d'août le plus mouillé qui vient immédiatement après a été celui de 1922, avec 88 mm, puis celui de 1912, avec 80,8 mm. Les autres suivent de beaucoup plus loin.

L'eau qui tombe du ciel a pour effet de rafraîchir l'air. Elle n'y a pas manqué cette fois, et le thermomètre suspendu à l'air libre a accusé pour ce mois d'août une température moyenne de 14°9. C'est la plus basse depuis trente-trois ans, et qui n'a été égalée qu'en 1912, pour le mois d'août, également très pluvieux cette année-là.

En météorologie, comme ailleurs, les extrêmes se suivent de près : août 1911, très sec et chaud ; août 1912, très humide et frais ; août 1922, très humide ; août 1923, très sec ; août 1924, très humide. Ainsi, le système des compensations ne perd pas ses droits : après la pluie, le beau temps !

La nébulosité du ciel a été exceptionnellement forte en août : l'héliographe n'a enregistré que 148 heures de soleil au lieu des 442 heures théoriques, soit le tiers seulement.

On espérait que septembre rachèterait août ; il s'est montré tout aussi exécrationnel. »

L'action du soleil

L'article se poursuit par l'énumération de catastrophes qui s'enchaînent un peu partout : typhon sur l'île de Formose, pluies torrentielles aux Indes et au Canada, crues en Russie et en Afrique, déluge prolongé en Californie, tornades aux Etats-Unis, tempête sur les côtes bretonnes et normandes, inondations dans toute la vallée du Rhône... Voilà pour septembre. Même tableau avec

octobre marqué par un ouragan mémorable.

« Une fois de plus, voici la météorologie sur la sellette... » écrit le scientifique qui se désole d'une science météorologique encore dans l'enfance, aux antipodes de son aînée l'Astronomie. « Il est humiliant de connaître les phénomènes célestes qui arriveront dans dix, quinze, vingt, cinquante, cent ans, de savoir, par exemple, que la première éclipse totale de soleil qui passera sur Paris se produira le 11 août 1999, à 10 heures et demie du matin, et que le prochain passage de Vénus devant le Soleil aura lieu le 7 juin de l'an 2004, à 21 heures 0 minute 44 secondes, et de pas pas savoir quel temps il fera demain ! »

En cette année 1924 il n'était pas encore question d'effet de serre et

d'atteinte à la couche d'ozone mais le scientifique mettait en avant l'action du soleil pour expliquer tous ces débordements et plus spécifiquement la variation de la quantité de taches solaires. « La surface tachée, qui s'exprimait par le nombre 252 en 1922, s'est réduite à 55 en 1923 pour remonter avec une vitesse vertigineuse aux environs de 300 pendant les trois premiers trimestres de cette année-ci. Un véritable plongeon immédiatement suivi d'un saut en hauteur prodigieux ! Il y a là une anomalie singulière au point de vue purement quantitatif, et cette anomalie doit n'être pas étrangère aux incohérences atmosphériques de cette année. »

CV

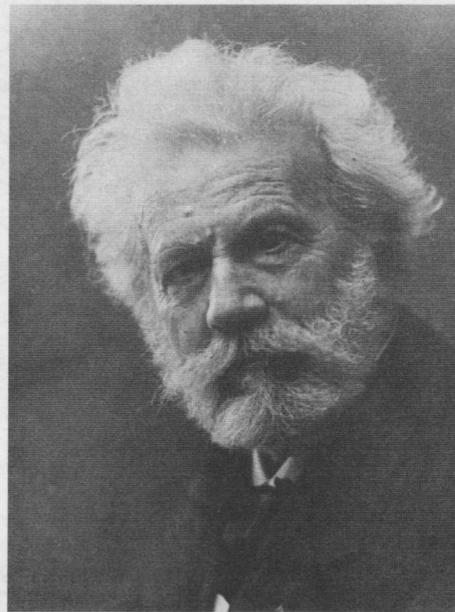
Pour faire aimer l'astronomie Camille Flammarion se fit journaliste...

L'article précédent reprend des extraits d'un article de Camille Flammarion qui donnait une explication scientifique aux très mauvaises conditions atmosphériques de l'année. Ce grand scientifique avait écrit là son dernier article pour la revue *L'Illustration*. Quelques mois plus tard, le 3 juin 1925, il décédait. Il fut inhumé dans le parc de la propriété qui lui avait été donnée par un admirateur. Là, à Juvisy-sur-Orge, il avait édifié, avec son épouse, un véritable observatoire astronomique qui permit à des observateurs de renom d'obtenir d'importants résultats scientifiques. Camille Flammarion avait la passion de l'étude et de l'observation mais aussi celle de faire partager au plus grand nombre le résultat de ses recherches. Résultat, une bonne cinquantaine d'ouvrages, de nombreuses conférences et de multiples collaborations à des journaux et revues français et étrangers.

Dans une nécrologie parue lors de son décès, on peut notamment lire : « Dans son grand et enthousiaste besoin d'asportat scientifique, Flammarion ne ne borna pas aux livres. Il ne craignit pas – bravant ce que Mirabeau appelait "les glapissements de l'envieuse médiocrité" – de se faire journaliste, et brillant journaliste. A *L'Illustration* même, il a collaboré pendant cinquante-six ans, son premier article étant du 2 mai 1868 et le dernier y ayant paru le 1^{er} novembre 1924. Ce faisant, il soulevait des animosités féroces. C'est qu'il est parmi ceux qui font profession de science – et qui tous ne méritent, hélas ! pas le beau nom de savant – quelques puristes, heureusement de plus en plus rares, et qui, avec de grandes indignations, feignent de penser que c'est déroger, se déshonorer presque, en tout cas attenter à la dignité de la déesse, que de vulgariser, de divulguer la science. ils ne comprennent pas, ces descendants à peine modernisés de Trissotin, que faire aimer la science, la faire connaître, la rendre chère au public ou, pour mieux dire, au peuple, est une des plus nobles manières de la servir... »

Cet esprit curieux et partageur possédait une belle ardeur communicative. Succès considérable pour ses livres, et dès le premier, "Pluralité des mondes habités" écrit en 1862, à vingt ans ! Un succès jamais démenti qui fit de lui un savant renommé dans le monde entier. On le considérait à l'époque comme un des Français les plus connus dans le monde.

Éveilleur de vocations, il entretient la passion des astronomes amateurs en créant une revue mensuelle *L'Astronomie* avant de fonder la Société astronomique de France avec un observatoire ouvert à tous en plein quartier latin. Ses successeurs évoquent aujourd'hui "l'esprit Flammarion" qui continue d'animer la Société Astronomique de France : « subtil alliage de rigueur scientifique, de désintéressement, d'enthousiasme et de foi en l'avenir ».



Un portrait de Camille Flammarion peu de temps avant sa mort. « Il avait gardé jusqu'à la fin cette chaleur d'âme et de regard qui le caractérisait, et ces cheveux, tous ces cheveux blancs, dressés comme une flamme sur son front compréhensif. D'ailleurs, son nom même, ce nom sonore évoquait, par une étrange prédestination, à la fois la flamme et Orion, cette reine des constellations... » peut-on relever dans sa nécrologie.

Ses funérailles dans le parc de l'Observatoire de Juvisy le 6 juin 1925.





Un dessin de Faustin et un cliché de Napoléon III avant la guerre.



L'héroïsme et le césarisme napoléoniens vus par un témoin de son temps : Savinien Lapointe

La demeure de Pierre de Ronsard, le Prieuré de Saint-Cosme à La Riche-en-Touraine, a accueilli une exposition sur le thème du « Livre pauvre » du 1^{er} avril au 27 octobre 2003 sur l'initiative de l'Association Internationale des Critiques Littéraires et parrainée par Marc Pommereau (Président du Conseil général d'Indre-et-Loire), Jean-Yves Couteau (Vice-Président chargé de la Culture et du Patrimoine) et Daniel Leuwers (Commissaire de l'exposition et Professeur de Lettres à l'Université de Tours).

Qu'est-ce que le « livre pauvre » ? Il s'agit d'un opuscule dont la confection nécessite peu d'argent, qui ne dépasse pas quelques pages et qui a un format assez petit. C'est un ouvrage qui échappe volontairement au circuit commercial, qui est limité à quelques exemplaires (sept pour l'exposition) et qui s'oppose au livre de luxe.

En réalité, et paradoxalement, le livre pauvre est riche, puisqu'il est le produit d'un écrit manuscrit d'un poète reconnu enluminé d'une composition originale d'un artiste célèbre. Il ne passe ni chez le graveur, ni chez le lithographe, ni chez l'imprimeur. Le livre pauvre est rare et convoité : il peut donc être cher.

L'existence du livre pauvre, institutionnellement parlant, n'est pas une idée récente. S'apparentant au « livre d'artiste », le livre pauvre est né aux Etats-Unis dans les années soixante puis en Europe. Un mouvement est connu en Italie dès le milieu des années soixante sous le nom d'« Arte povera ».

L'exposition tourangelle regroupait une bonne centaine d'œuvres francophones que Daniel Leuwers présente

dans son ouvrage *Le Livre pauvre*, s.l., Tarabuste, 2003. Le livre pauvre est essentiellement publié dans des collections du type « Vice Versa », « Les Amoureux Solaires » et « Pli ». Les derniers jours de l'exposition se sont achevés par un Colloque International organisé par l'Association Internationale des Critiques Littéraires de la section française au Conseil général d'Indre-et-Loire et à l'Université François Rabelais de Tours. Etaient présents des intervenants français, canadiens, grecs, nippons, etc. Les deux journées d'études ont porté sur « le livre d'artistes et le livre dans le livre ».

Savinien Lapointe, le célèbre chef de file de la poésie sociale en France au XIX^e siècle, a trouvé sa place par une intervention sur « l'envers de l'Histoire ou la vérité picturale chez le poète romantique Savinien Lapointe ». Il était question de démontrer l'influence des peintres Horace Vernet et Georges-Jules Bertrand sur le poète engagé. Voilà pourquoi *Gavroche* propose, non pas l'extrait de cette conférence, mais une modeste étude sur le thème de « l'héroïsme et [du] césarisme napoléoniens vus par un témoin de son temps : Savinien Lapointe » où il questionne de peinture lorsque Lapointe évoque les vertus napoléoniennes.

En effet, nombre de souverains ou de princes se sont inspirés de la figure de Jules César. Le général et homme politique romain a donc eu de posthumes répercussions sur eux. Rémy Poignault montre d'ailleurs que Napoléon I^{er} et Napoléon III étaient des lecteurs de Jules César et qu'ils s'estimaient en être les héritiers politiques¹. Le motif de l'Antiquité, plus précisément du césarisme, est donc

1- Rémy Poignault, « Napoléon I^{er} et Napoléon III lecteurs de Jules César », in *Présence de César*, in *Caesardunum XX bis*, Paris, Les Belles Lettres, 1985, pp. 329-345.

au service de la politique napoléonienne. Mais l'Antiquité n'est pas uniquement employée pour retracer une histoire chronologique : elle est présente « pour les échos qu'elle continue à renvoyer »². Le motif permet donc l'éclairage du présent par comparaison avec le passé. C'est pourquoi, dans les œuvres de Savinien Lapointe (1812-1893), l'évocation du passé est utilisée pour illustrer les événements présents. Comment cet écrivain du XIX^e siècle défend-il le bonapartisme et qu'en retient-il ? Notre projet consiste à déceler et à révéler dans le discours de l'auteur français les allusions à l'héroïsme et au césarisme napoléoniens.

L'héroïsme napoléonien

D'abord en faveur de la république³ dans les années quarante, partisan de la démocratie la plus avancée, le républicanisme de Lapointe diminue sensiblement dans les années cinquante. Il finit par « l'égorge[r] »⁴ au profit du bonapartisme dans les années soixante-dix.

Le bonapartisme de Lapointe est manifeste dans plusieurs de ses chansons sociopolitiques⁵ : « *Chant funéraire d'un prolétaire au Convoi de Napoléon III* » (entre 1873 et 1877), « *Il reviendra* » (entre 1873 et 1877), « *Aux urnes* » (1877).

Mais la représentation politique, manifeste dans les œuvres des écrivains romantiques, est également présente dans l'art pictural, preuve que le motif s'infiltrait dans tous les arts. C'est pourquoi, en 1881, Savinien Lapointe, qui fréquente le Salon des artistes français de Paris, s'arrête sur une peinture allégorique de Georges-Jules Bertrand représentant la défaite de Sedan du 2 septembre 1870. De suite, le poète est envahi d'images de scènes militaires, à la gloire de Napoléon III, qu'il retranscrit dans une poésie sociale⁶, portant le même nom que le tableau du peintre, « *Patrie* »⁷, et où politique, peinture et poésie se côtoient.

En 1869, l'auteur tente de sortir de l'oubli les prouesses napoléoniennes dans un but patriotique, puisqu'il devient bonapartiste à partir de 1850. Il chante la gloire napoléonienne dans ses poésies épiques⁸. Il rappelle la bataille de Waterloo en mettant en valeur le courage des combattants dans « *La Médaille de bronze* » :

« Alors, c'était ainsi que combattaient ces hommes ;
Qu'on a presque oubliés dans l'époque où nous sommes ; »

Il s'oppose ainsi à Victor Hugo, non sur le plan social, mais politique car le grand poète français, en publiant, en 1852, son *Napoléon le petit*, manifestait son opposition au Prince-président, ce qui valut au républicain une déportation de dix-huit années. En revanche, il se rapproche du publiciste Jules Amigues (1829-1883) qui est bonapartiste⁹. Les mots « héroïque » et « héros » sont présents au service du souvenir du passé que le poète ne manque pas de signaler par « en ce temps-là ». Mais plutôt que louer directement l'Empereur, il préfère relater les prouesses de ses ancêtres et montrer son exceptionnel héritage. Lapointe, qui écrit sous Napoléon III, ne cite jamais le nom de l'Empereur. Il parle de lui à travers la



Les mots
"héroïque"
et "héros"
sont présents
au service
du souvenir
du passé.

figure de Napoléon I^{er}. Dans les épopées, les héros dévoilent généralement leurs dons à travers leurs exploits militaires. Dans le poème de Lapointe, il est question de la bataille de Waterloo. Si Napoléon Bonaparte a capitulé, si la bataille s'est soldée par une défaite, l'héroïsme des soldats est une victoire, car mieux que la victoire, écrit Lapointe, les valeureux guerriers devinrent illustres par leur mort :

« Sacrés par le malheur, mieux que par la victoire,
Vous avez rallié le monde à vos douleurs. »

Si Lapointe n'est pas un violent, il glorifie néanmoins le sacrifice humain.

Quant au poème épique « *Sedan* » de 1873, la plume du poète glorifie Napoléon III dont il dit qu' « Il portait dans son cœur les douleurs de la France. » Il transfigure l'homme de Sedan - « C'est là que l'Empereur résolut de mourir » - écrit-il, en héros de Sedan pour l'élever au rang de martyr. Le jour de la défaite, lorsque le cavalier noir de « *La Mort* » à la « voix sépulcrale » arrive pour saisir l'Empereur, celui-ci répond :

« - Va-t-en dire à Wimpffen, quoiqu'il en puisse croire,
Que César t'a remis son épée et sa gloire. »,
et celui-là de se dire :

« [...] : Seigneur, cet homme est grand ! »

Napoléon s'est rendu, certes, mais cela l'élève au contraire aux yeux des adversaires qui voient en lui le courage dans la défaite et non la lâcheté devant l'envahisseur. Pour le défendre, Lapointe légitime ses actes de la façon suivante :

« Dans un but dynastique il a voulu la guerre. »

Le bonapartiste Lapointe ne pouvait pas critiquer la politique napoléonienne ; voilà pourquoi il trouve des raisons aux actions politiques de l'ancien Empereur.

Lapointe, évoque les vertus de Napoléon à travers la figure de Napoléon Premier. Mais l'image de Jules César fait une brève apparition dans « *César t'a remis son épée et sa gloire* »¹⁰. Lapointe développe cet aspect dans ses écrits politiques.

Le césarisme napoléonien

Ses œuvres politiques portent sur deux périodes : la fin de la Monarchie de Juillet et la Troisième République. Comme il était bonapartiste, l'on comprend pourquoi il n'a rien écrit entre 1848 et 1870 : il n'en ressentait pas le besoin. L'un de ses écrits date de 1873 : il s'agit des *Dimanches d'un prolétaire*¹¹. Au chapitre VIII, Lapointe retrace la vie du fils de Napoléon III. En effet, l'Empereur meurt en exil en janvier 1873 de la maladie de la pierre. Son fils, Eugène Louis Napoléon, toujours exilé en Angleterre avec sa mère, « Aujourd'hui, c'est un banni, un jeune homme dont la vie commence dans le malheur et le deuil »¹², écrit-il, est l'espoir d'un retour à l'Empire : « Ah ! sans doute le Fils dont nous parlons réfléchira sur les hommes illustres et les révolutions. Ses études lui montreront, et lui ont déjà montré, plus d'un grand citoyen aux prises avec l'ingratitude des peuples. Il verra Thémistocle, Aristide, Phocion, Périclès¹³, Napoléon III, la plus singulière et la plus terrifiante des chutes. »

² Avant-propos de Rémy Poignault, in *Présence de l'Antiquité chez Grégoire de Tours, François Rabelais, Voltaire, André Chénier, Anatole France, Jean Giraudoux*, Tours, Centre de Recherches A. Piganiol, *Caesarodunum* XXIX bis, 1996, pp. 7-9.

³ Ferdinand Fauchereau dit qu'il est « l'un des plus radicaux » (in *Manuel de littérature et d'histoire locale de l'Yonne*, Auxerre, 1876-1911, in Frédéric-Gaël Theuriau, *Œuvres complètes de Ferdinand Fauchereau*, Tours chez l'auteur, 2002).

⁴ Ferdinand Fauchereau, *Manuel*, op. cit.

⁵ Frédéric-Gaël Theuriau, *Savinien Lapointe : les chansons sociopolitiques*, Tours, chez l'auteur, 2002.

⁶ Frédéric-Gaël Theuriau, *Savinien*

Lapointe : les poésies sociales, Tours, chez l'auteur, 2002.

⁷ *Patrie* ! est un tableau de Bertrand qui se trouve sous la propriété du Musée du château de Versailles (*Dictionnaire des peintres sculpteurs, dessinateurs et graveurs* d'E. Bénézit, Paris, Gründ, 1999, t. 2, p. 231). Quelques renseignements sur le tableau et sa traçabilité nous ont été fournis par le Ministère de la culture. *Patrie* est une peinture à l'huile sur toile mesurant 5,05 m de haut par 4,05 m de large. Peint et exposé au Salon des artistes français de Paris en 1881, le tableau est une représentation allégorique de bataille avec cadavre et drapeau. Propriété de l'Etat depuis 1888, il se trouve en dépôt à partir de 1893 au Musée du Luxembourg, puis au Musée d'art et d'histoire de Metz de la Cour d'Or depuis

1926. Son numéro d'inventaire est : MV 5282 ; RF 504. Madame le conservateur du patrimoine de ce dernier musée, Isabelle Bardies, précise que le tableau a malheureusement été détruit pendant la Seconde Guerre Mondiale et qu'aucune photographie de l'œuvre n'a été faite. Cependant, sa fiche d'inventaire nous apprend qu'il a été reproduit en hors texte polychrome comme frontispice du tome I de *l'Histoire générale de la guerre franco-allemande (1870-1871)*, Paris, Jules Tallandier, 1912, du Lieutenant-Colonel Léonce Rousset. La représentation retrouvée précède le poème de Savinien Lapointe, dont seule la section IV décrit le tableau, le reste étant le fruit de l'imagination du poète à la vue du tableau.

⁸ Frédéric-Gaël Theuriau, *Savinien*

Lapointe : les poésies épiques, Tours, chez l'auteur, 2002.

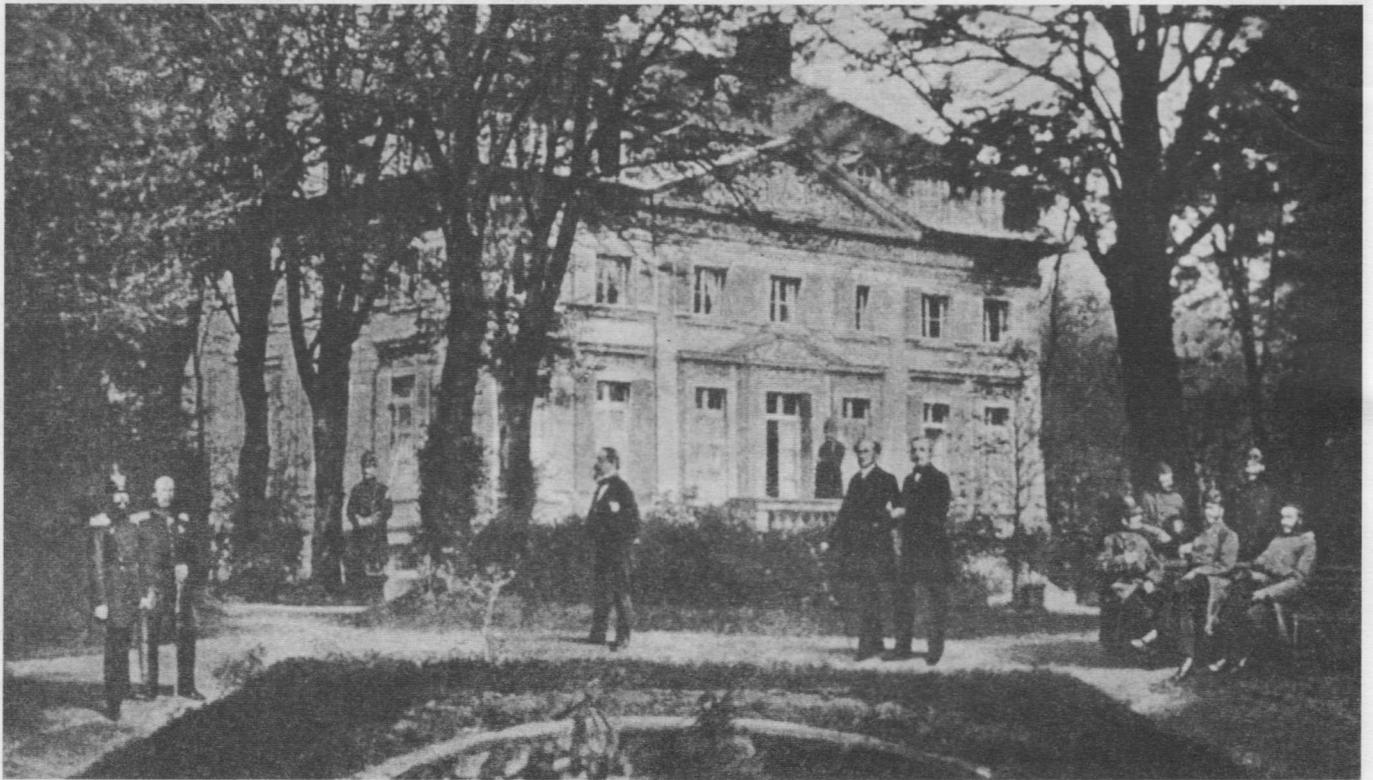
⁹ *Dictionnaire des lettres françaises (XIX^e siècle)*, Cardinal Georges Grente (dir.), Paris, Arthème Fayard, 1971, t. 1, p. 30.

¹⁰ « *Sedan* ».

¹¹ Frédéric-Gaël Theuriau, *Savinien Lapointe : les œuvres politiques*, Tours, chez l'auteur, 2002.

¹² Il s'agit évidemment du fils de Napoléon III, Napoléon-Louis, en exil en Angleterre. Savinien Lapointe écrit après cette œuvre politique deux chansons dans lesquelles il est question de ce fils tant attendu : « *Il reviendra* » (entre 1873 et 1877) et « *Aux urnes* » (1877).

¹³ Ces quatre figures représentent de brillants hommes politiques de la Grèce Antique.



Une photo-montage représentant Napoléon III en captivité au château de Wilbembshore, en Allemagne. (La Commune 1871, Armand Dayot - 1901)

C'est ce dont rêve Savinien Lapointe, car il se rend compte que malgré les changements de régimes politiques que le siècle a connus, peu de choses ont changé pour le peuple. Seule la période napoléonienne a connu une amélioration selon lui. Afin de restaurer les valeurs napoléoniennes, l'historiographe¹⁴ recourt à l'analogie : le XIX^e siècle trouve ses similitudes dans l'Antiquité.

La crise de la République romaine au II^e siècle avant notre ère se manifeste par la disparition de la classe moyenne. La *nobilitas* au pouvoir s'approprie l'*ager publicus*. Devant cette crise, l'exode rural vers Rome gagne les esprits. Mais les gens ne trouvent que la misère et ils doivent vivre soit dans des *insulae* (les équivalents des HLM modernes) soit dans la rue. Dans la lignée des penseurs grecs et de Périclès, les réformes Gracques tentent de décongestionner la ville en créant une classe de petits propriétaires ruraux : les terres seraient distribuées aux pauvres selon la loi de l'équité pour les rendre moins dépendants de leurs patrons. Mais la noblesse vainc les Gracques¹⁵.

Le discours de Lapointe est pure rhétorique : il procède comme le faisait Virgile pour chanter la gloire d'Auguste, c'est-à-dire retracer ses origines divines. Pour Lapointe, qui, quant à lui, ne dit pas que Napoléon est d'origine divine, la politique napoléonienne est issue d'une longue

Le discours de Lapointe est pure rhétorique.

lignée politique qui commence avec les Gracques, tournés vers le parti des *populares*, qui se poursuit avec Jules César, l'homme des *populares*, puis avec Napoléon I^{er} et Napoléon III :

« Après le 18 brumaire, Napoléon ratifie et reconnaît légitimes les biens que les paysans avaient achetés à la Révolution¹⁶

Après le 2 décembre¹⁷, Louis Napoléon fait rentrer le peuple dans ses droits. »

Le futur Napoléon IV tant attendu mais qui n'arrivera jamais, le « Fils », comme il le nomme, est évidemment l'héritier d'une longue lignée :

« Un jour, le canon des Invalides fit entendre sa grande voix : il annonçait la naissance d'un enfant de la race des Césars. »

et cet héritier de se montrer digne de ses ancêtres :

« Le rêve d'un Bonaparte doit viser plus haut, il doit être celui que faisait César de l'autre côté du Rubicon¹⁸, celui que le général en chef de l'armée d'Égypte faisait sur les bords du Nil¹⁹, celui qu'un jeune homme prisonnier méditait dans une forteresse et dans l'exil²⁰ : Venger la patrie, la sauver de l'anarchie en donnant satisfaction aux intérêts populaires²¹.

César contenant l'aristocratie républicaine et la soumettant dans les plaines de Pharsale²², donna, dit-on, au

¹⁴ Il s'agit de Lapointe.

¹⁵ Lire la *Littérature latine*, Manuel de poche par Pierre Maréchaux, Paris, PUF, 1998, pp. 253 et 329-333.

¹⁶ De même que la politique Gracque, puis celle de César, Napoléon Bonaparte rendait au peuple les acquis de la Révolution française.

¹⁷ Le 2 décembre 1848 est la date de l'instauration de la Deuxième République.

¹⁸ César, en janvier 49 avant J.-C., alors qu'il est encore proconsul des Gaules, transgressa l'ordre du Sénat de ne pas franchir le Rubicon, fleuve formant une limite entre la Gaule cisalpine et l'Italie. Dans le *De Bello civili*, César reste silencieux sur son passage du Rubicon (Voir

les commentaires de Pierre Fabre, *La Guerre civile* de César, Paris, Les Belles Lettres, 1961, 2 vol., t. I, p. XI). Le nom de ce petit ruisseau est resté à la postérité sous la plume éloquente de Lucain dans *La Pharsale* (texte établi et traduit par A. Bourgéry, Paris, Les Belles Lettres, 1958, livre I, v. 183-391) où il est raconté que César, méditant sur la rive opposée du ruisseau devenu fleuve, aurait pris la décision d'entrer en guerre pour l'honneur de l'Italie : la guerre civile commence alors. Dans ce passage, Lapointe fait allusion à la célèbre phrase lancée par César dont il a été établi qu'elle fut prononcée en grec ([anerriphthō kubos], transcription orthographique), et non en latin (*Iacta alea est*), en franchissant le fleuve et traduite

en français par « le sort en a été jeté » (Voir Claude Hagège, *Halte à la mort des langues*, Paris, Odile Jacob, 2000, pp. 181-182).

¹⁹ Il s'agit ici d'une allusion à la campagne d'Égypte de Napoléon Bonaparte entre 1798 et 1801.

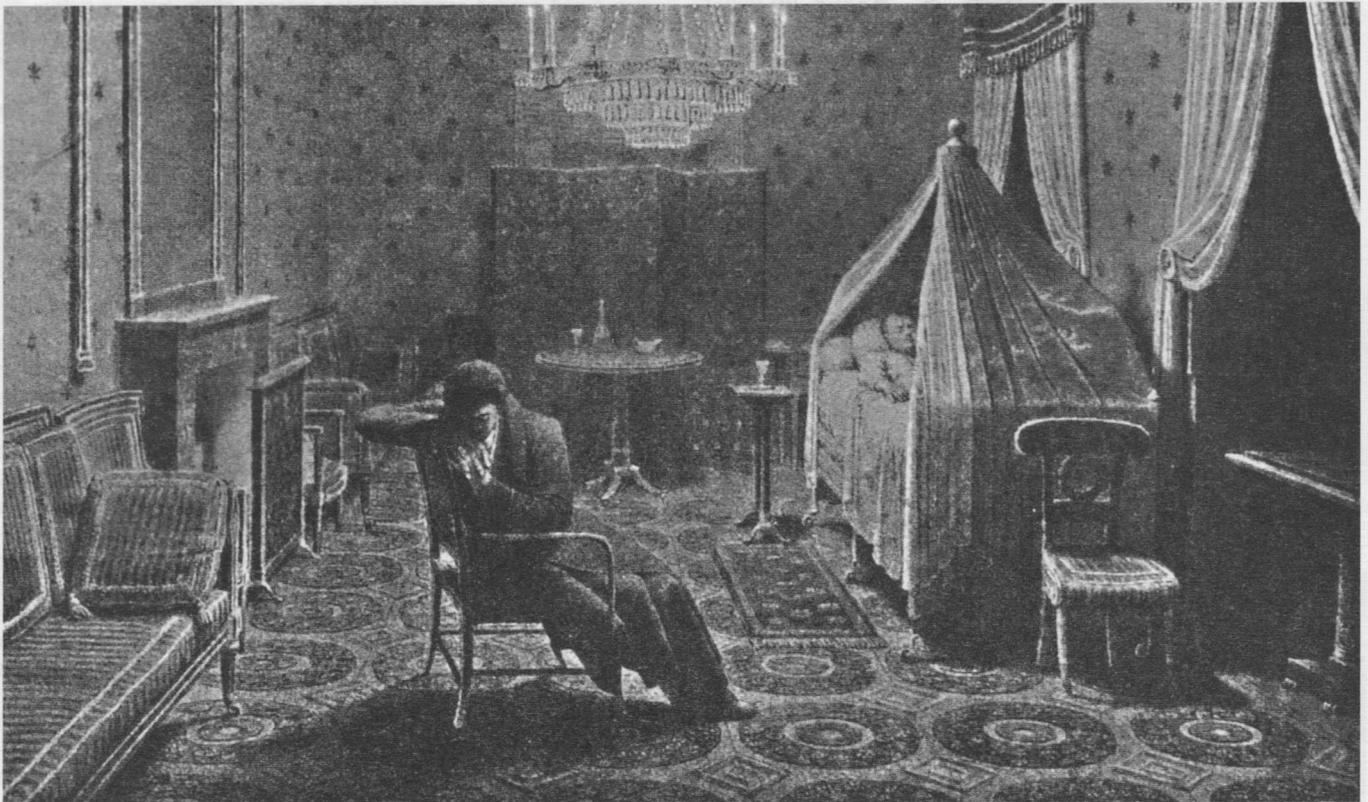
²⁰ Il s'agit du fils de Napoléon III.

²¹ Lapointe, comme le faisait d'ailleurs César lui-même dans son *Bellum civile* en légitimant son rôle dans la guerre civile, tente de légitimer le rôle du fils de Napoléon III et présente ce probable sauveur tant attendu comme le défenseur du peuple français et de ses droits.

²² César, en août 48 avant J.-C., vainquit les troupes de Pompée dans cette ville

grecque. Lucain (vers 60 après J.-C.), composa une épopée historique en dix chants, *La Pharsale* (ou *La Guerre civile*) où il retrace la lutte entre César et Pompée : César écrivait Pompée dans la plaine de Pharsale.

²³ Afin d'accroître sa popularité, les victoires de César entre 46 et 45 étaient souvent entrecoupées de banquets et de spectacles offerts au peuple (cf. Jérôme Carcopino, *Jules César*, Paris, PUF, 1968, pp. 475-477). Proudhon, dans *La Révolution sociale*, chapitre V, précise que sous César, l'« héritier des Gracques », le « peuple eut du pain et des jeux ; mais » que c'en « fut fait de la liberté ». L'expression tirée des *Satires* (X, v. 81) de Juvénal, *panem et circenses* (du pain et



Napoléon à l'agonie veillé par Marchand.

peuple du pain et des jeux²³, le bon tyran ! et sans doute aussi ces terres sont réclamées des Gracchus²⁴. » Sans cesse Lapointe procède par va-et-vient entre César et Napoléon²⁵ :

« Eh bien ! César assassiné à Rome par l'aristocratie républicaine est pleuré du peuple²⁶ ; Napoléon I^{er} déporté à Sainte-Hélène par l'Europe féodale coalisée, meurt pleuré du peuple.

Louis Napoléon renversé le 4 septembre²⁷, par quelques agitateurs bourgeois et déposé à Bordeaux par toutes les aristocraties ayant à leur tête l'homme qui s'intitule lui-même « petit bourgeois », recueillera de Sainte-Hélène, les regrets de *la vile multitude*. »

Il montre que le dictateur romain fut assassiné à Rome par l'aristocratie et pleuré du peuple comme Napoléon I^{er} fut déporté à Sainte-Hélène et pleuré du peuple, de même que Napoléon III fut renversé lors de la défaite de Sedan et décédé en exil en janvier 1873²⁸.

Lapointe bonapartiste

Pour ce qui concerne les poésies épiques, Lapointe y suscite un climat de guerre pour réveiller des sursauts d'héroïsme chez le lecteur. Le récit des grandes batailles qui ont jalonné le dix-neuvième siècle est donc destiné à une politique de propagande patriotique en faveur du droit à la liberté et du bonapartisme, mais l'épopée napoléonienne ne s'attarde pas sur les mauvais rôles de sa gloire et n'en détaille pas les horreurs non plus. Si Lapointe est en règle général non violent, il légitime certaines actions populaires et politiques. Pour l'homme

L'écrivain rêve d'une restauration de l'Empire.

français du XXI^e siècle, il est peut-être difficile de concevoir la volonté de se soulever par la révolte armée, mais pour un homme du XIX^e siècle ayant connu 1830, 1848 et 1870-1871, se battre pour ses droits et défendre sa patrie contre l'envahisseur est une nécessité, tout pacifiste qu'il puisse être.

Aux yeux de Lapointe, Napoléon I^{er}, Napoléon III et son fils appartiennent à la race des hommes forts comme César, qui maîtrisent leur destin. L'écrivain rêve donc d'une restauration de l'Empire. Le lecteur est, par la même occasion, convié à se ranger à son opinion. Serviteur de la propagande bonapartiste, fidèle à ses convictions, Lapointe pare le régime déchu de nombreuses vertus dans le but de s'accorder la faveur populaire lors d'une hypothétique éditité du fils de Napoléon III. Il met en avant l'équité, la constance et la fermeté du régime. Le chantre du bonapartisme tente de réveiller les souvenirs de gloire et de liberté du peuple. Il déploie pour cela un certain nombre d'allusions érudites dans le but de faire le panégyrique du césarisme napoléonien par la mise en évidence d'une identité de destin entre Jules César et le plus jeune des Bonaparte. Le parti bonapartiste est encore présent lors des élections de la Chambre des députés organisées les 14 et 28 octobre 1877 : cette année-là, Lapointe compose une chanson, « *Aux Urnes* », pour inciter le peuple à voter en faveur du parti qu'il défend et qui arrive en deuxième position : la Chambre comprend un cinquième de députés bonapartistes²⁹.

Frédéric-Gaël Theuriou

des jeux), symbolise, de manière méprisante, les deux appétits primaires du peuple : se nourrir et se divertir.

²⁴ Cette remarque, dont la syntaxe est peu claire, donne à réfléchir. Il faut savoir que la politique césarienne est issue d'une longue lignée politique sur laquelle s'appuyaient les Gracques. Le petit peuple, opposé à la *nobilitas*, se tournait vers le « parti » des *populares* (parti populaire). C'est alors que Tiberius Sempronius Gracchus (162-133) tenta une réforme agraire en proposant la *lex Sem-*

proniam : la loi retirait aux grandes familles une part de l'*ager publicus* (du domaine public) qu'elle possédait pour le redistribuer aux citoyens pauvres. La loi fut adoptée mais des partisans réactionnaires massacrèrent Tiberius lors d'une émeute. Après les Gracques, Caius Marius fut du parti des *populares* et continua l'œuvre de ses prédécesseurs. César usa lui aussi de cette politique « populiste » en promulguant des lois sociales et agraires. Ainsi, des parcelles de l'*ager Campanus* qui était sous l'*occu-*

patio aristocratique furent redistribuées aux citoyens (cf. Jérôme Carcopino, *ibid.*, pp. 509-510). César, qui était alors consul en 48, usait donc des derniers vestiges de l'*ager publicus* au profit de milliers de « prolétaires urbains » (Jérôme Carcopino, *ibid.*, p. 510). Malgré ses origines aristocratiques, César demeura l'homme des *populares* conscient de la détresse des pauvres.

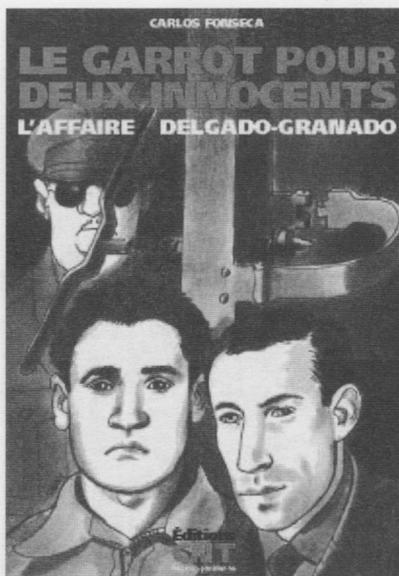
²⁵ Napoléon III, dans son *Histoire de Jules César*, suggère des rapprochements entre César et lui-même.

²⁶ Brutus a assassiné César croyant qu'il mettrait en péril la République.

²⁷ Le 4 septembre 1870 est la date de la chute du Second Empire.

²⁸ Savinien Lapointe a écrit une chanson (entre 1873 et 1877) intitulée « *Chant funéraire d'un prolétaire au Convoi de Napoléon III* ».

²⁹ In *Dictionnaire encyclopédique d'histoire* de Michel Mourre, « Elections », Paris, Bordas, 1976, t. 2.



Madrid, 29 juillet 1963 : à cinq heures de l'après-midi, une bombe explose dans les locaux de la DGS (Dirección General de Seguridad), le siège des services répressifs du régime, causant une vingtaine de blessés parmi les personnes présentes à la section des passe-ports¹. Quelques heures plus tard, une autre bombe explose, cette fois-ci au siège du syndicat «vertical» franquiste. Alors que le régime établi sur des dizaines de milliers de morts se flatte d'en avoir fini avec ses

opposants et qu'il s'apprête à lancer la campagne des «25 années de paix», ceux-ci viennent de frapper, coup sur coup, et au cœur même de la Bête.

Les soupçons s'orientent aussitôt vers le mouvement anarchiste, qui tente de réactiver l'opposition armée au régime malgré la dure répression dont il a été victime, et en dépit du découragement qui, au fil des ans, a gagné nombre de ses militants. Les choses ne traînent pas : deux jours après les faits, la presse annonce l'arrestation des auteurs présumés des attentats, Francisco Granado et Joaquín Delgado, liés tous deux au mouvement libertaire espagnol.

Le régime, qui est encore sous le coup de la campagne menée à l'étranger contre l'exécution, en avril de la même année, du communiste Julián Grimau, va conduire l'affaire au pas de charge, en coupant l'herbe sous le pied de tous ceux qui seraient tentés de lancer une campagne du même genre. Qu'importe donc les communiqués de la CNT certifiant que les deux hommes sont étrangers aux faits qui leur sont reprochés, et qu'importe l'incapacité des autorités à prouver leur responsabilité dans les attentats du 29 juillet. Après une enquête menée tambour battant et un procès *sumarisimo* instruit par le Conseil de guerre, ils sont condamnés à la peine capitale le 13 août. Le 17, après que le très-catholique Caudillo eut refusé – une fois de plus – la grâce qu'on lui demandait, Granado et Delgado sont livrés aux bourreaux et exécutés par le procédé du *garrote vil*.

Il faudra de longues années pour qu'enfin la preuve soit faite que les deux suppliciés étaient morts pour un acte qu'ils n'avaient pas commis. Il y eut d'abord le documentaire de Lala Gomá et Xavier Muntanya, *Granado et Delgado, un crime légal*², où apparurent à visage découvert les auteurs des attentats. Deux ans après, c'est le journaliste Carlos Fonseca qui se pencha à son tour sur ces événements dans un livre, *Garrote vil para dos inocentes*, où il démontait le terrible engrenage qui mena deux innocents à la mort, frappés par un pouvoir qui, malgré les apparences, n'avait guère changé depuis 1939. C'est de ce livre dont les éditions de la CNT ont publié cet été 2003 une version française, à l'occasion du quarantième anniversaire de l'exécution des deux militants libertaires³.

L'Espagne de 1963

Cette Espagne de 1963, où règne toujours sans partage le même Caudillo vieillissant, elle n'est plus, pourtant, celle qui sortait alors de l'effroyable bain de sang où la plongea l'initiative prise par les militaires et les fascistes les 17 et 18 juillet 1936. Oubliées des appuis trouvés par ceux-ci auprès de Hitler et Mussolini, les puissances démocratiques ont admis le pays dans les principales organisations de l'ONU. Vers la fin des années 50, les experts de l'OCDE parvinrent à convaincre le gouvernement espagnol d'en finir avec l'autarcie instaurée dès la fin de la guerre civile et son dirigisme économique. Commencée en 1957, cette nouvelle politique culmine en 1959 avec le Plan dit de stabilisation, à la réalisation duquel veille un groupe de technocrates liés à l'Opus Dei.

La médecine libérale administrée alors à une économie sous perfu-

sion aurait produit sans doute les mêmes effets que les politiques-électrochocs inspirées par les Diafoirus du FMI induisent aujourd'hui sur les pays « émergents » si l'Espagne n'avait profité du cycle d'expansion dont bénéficient alors les économies du monde occidental. Sans cela, elle n'aurait pas pu exporter le chômage massif causé par le Plan de stabilisation, et elle n'aurait pas tiré profit non plus de la venue de millions de touristes – ils sont 9 millions, dont 3,5 millions de Français, à visiter le pays en 1963 –, qui apportèrent à l'économie espagnole les devises dont elle avait le plus grand besoin.

Réunification de la CNT et création de Defensa Interior

C'est parce qu'ils ont bien compris l'importance du tourisme de masse pour la survie du régime que les libertaires veulent créer un climat qui dissuade les touristes de venir dépenser leurs économies au soleil d'Espagne. En 1963, le Mouvement libertaire espagnol – qui regroupe la CNT, la FAI et la FIJL⁴ – vient de refermer les blessures ouvertes en son sein entre un secteur dit « politique », partisan d'une collaboration avec les secteurs anti-franquistes, et la tendance dite « apolitique », qui souhaite retourner aux sources de la plus pure tradition anarcho-syndicaliste. Après la réunification ratifiée par le congrès de Limoges fin 1960, le MLE s'essaye à relancer un combat armé qui n'était plus assuré depuis quelques années que par des groupes et des individualités agissant hors de tout contrôle, à l'instar du mythique Francisco Sabaté, dit « El Quico », tué par la garde civile en 1960 à San Celoni.

C'est à cette CNT réunifiée qu'il revient de créer la section DI (« Defensa Interior »), en vue de « galvaniser les enthousiasmes libertaires » et de secouer la torpeur qui, peu à peu, a saisi les milieux de l'exil. Elle en confie l'animation à un groupe de militants historiques, dont Cipriano Mera et Juan García Oliver, auxquels se joignent quelques membres des Jeunesses libertaires. Mais il ne s'agit pas seulement pour eux d'entretenir un climat susceptible d'éloigner les touristes des plages espagnoles : c'est au plus haut, à la tête même du régime, que les militants libertaires sont résolus à frapper, malgré les précautions extrêmes dont s'entoure le *Generalísimo* et les échecs successifs des tentatives précédentes.

La mission de Granado

À l'instigation d'Octavio Alberola, un nouveau projet est mis sur pied pour l'année 1963. Le lieu choisi pour l'attentat contre Franco se situe en un point du trajet que le Caudillo emprunte pour se rendre de sa résidence de El Pardo au Palacio de Oriente. Le commando responsable de l'action doit trouver sur place les explosifs qu'un autre militant aura introduits peu avant. Cet autre militant, ce sera Francisco Granado.

Installé depuis peu à Alès, il présente l'avantage d'être un émigré économique, d'avoir des papiers en règle et de ne pas être connu de la police. Il l'est d'autant moins que son entrée en « politique » est toute récente : c'est une fois arrivé en France, en 1960, qu'il a pris conscience de la situation réelle de son pays et qu'il a décidé de s'engager dans la résistance armée au franquisme. Sans formation idéologique, son besoin d'action le porte vers les libertaires présents dans la région. L'un d'entre eux, Vicente Martí, transmet son nom à Alberola, qui décide d'accepter la « candidature » du jeune ouvrier.

Le 14 mai 1963, Francisco Granado part en Espagne remplir sa première mission. Il ne sait pas qu'elle sera la dernière de sa vie.

Une fois arrivé à destination, rien ne va se passer comme prévu. Alors que le séjour de Granado ne devait pas excéder trois ou quatre semaines, il lui faudra attendre plus de deux mois pour que DI lui envoie le contact chargé de réceptionner le matériel amené par lui. Cependant, à la date prévue, le 20 juillet, celui-ci n'est pas au rendez-vous. Pour des raisons qui n'ont toujours pas été éclaircies, ledit contact, Robert Ariño, se présente le 21 juillet. C'est à partir de ce jour que le piège commence à se refermer sur Granado.

Et il se refermera aussi sur Joaquín Delgado, fils d'un exilé cénétiste et militant déjà chevronné, accouru en Espagne pour contacter Ariño et Granado et les inciter à rentrer en France au plus vite, d'autant que le DI a mis au point un autre plan d'action pour les premiers jours d'août. Mais alors que Delgado et Granado ne peuvent quitter Madrid aussi vite qu'ils le souhaiteraient, les deux militants chargés des attentats contre des institutions du régime, Sergio Hernández et

Antonio Martín – qui ignorent la présence à Madrid de leurs deux compagnons – décident, pour leur part, d'avancer la date des actions : le premier nommé a été reconnu par une ancienne connaissance et il a eu le plus grand mal à expliquer sa présence en Espagne. C'est ce même militant qui avoue à l'auteur du livre combien il fut bouleversé du dénouement de l'affaire, et quel ressentiment il éprouva à l'endroit de ceux qui l'envoyèrent à Madrid, qu'il tenait pour responsables de la mort de ses deux compagnons.

Si une telle réaction est compréhensible, il n'en reste pas moins qu'elle ne rend pas justice aux dirigeants de DI, puisqu'il fallut une véritable avalanche de ratés et de circonstances imprévues pour qu'on arrivât à un dénouement aussi désastreux et dramatique. Il n'est pas exclu, enfin, qu'une trahison ait été cause – en partie, au moins – de cet épilogue. L'auteur examine sérieusement cette hypothèse, mais il a l'honnêteté de reconnaître que rien ne vient la confirmer à coup sûr.

Des coupables tout désignés

Si on ne sait toujours pas comment la police fut amenée si vite sur la piste des deux hommes, on sait, en revanche, pourquoi ils furent exécutés. Que la police ait cru ou qu'elle ait feint de croire qu'elle tenait les responsables des deux attentats, cela n'a, tout compte fait, guère d'importance. L'essentiel, pour le régime, était qu'on pût exhiber le plus tôt possible des coupables plausibles : Delgado et Granado répondaient on ne peut mieux à cette exigence, d'autant que le second ne chercha pas à cacher le but de sa présence en Espagne. Enfin, il n'est que de se reporter à l'acte d'accusation lu par le procureur Enrique Amado pour réaliser que ce procès fut aussi l'occasion de régler ses comptes à l'anarchisme militant, depuis son apparition à la fin du XIX^e siècle jusqu'à la guerre civile, en passant par la Semaine tragique de Barcelone (1909) ou l'assassinat du cardinal Soldevila⁵.

Un précédent : l'affaire Sacco et Vanzetti

C'est à juste titre que l'auteur du livre établit un parallèle entre le sort connu par les deux Espagnols et la condamnation infligée aux deux anarchistes italiens, Sacco et Vanzetti, innocents les uns et les autres des faits pour lesquels ils furent conduits au supplice. Il relève néanmoins l'immense différence entre les mobilisations que suscita la sentence prononcée contre les deux Italiens et la quasi-indifférence dans laquelle Delgado et Granado allèrent ensemble à la mort. Ne parlons même pas de ce qui est resté des uns et des autres dans la mémoire collective : si l'Histoire a, en quelque sorte, réhabilité Sacco et Vanzetti, elle se souvient à peine du nom des deux Espagnols.

Pour ma part, je concluais sur un point qui n'a guère retenu l'attention de l'auteur et qui, à mon sens, aurait mérité au moins quelques lignes. Les noms de Sacco et Vanzetti sont liés depuis plus de 70 ans et on peut supposer qu'ils le resteront toujours. Unis dans la mort et dans la mémoire, Sacco et Vanzetti l'avaient été avant, dans leur vie : ils se connaissaient, ils étaient amis. Or, une des choses les plus poignantes de l'affaire Delgado-Granado, c'est qu'ils ne partagèrent que les trois dernières semaines qui les menèrent au supplice. Avant la date du 29 juillet 1963, ils ne se connaissaient pas et n'étaient rien l'un pour l'autre. C'est le jour même où, sans le savoir, ces deux hommes dont les noms sont maintenant inséparables entraînent du même pas dans la mort, c'est ce jour-là qu'ils se virent pour la première fois de leur vie, ce jour du 29 juillet où deux autres de leurs compagnons mettaient des bombes dans Madrid, l'une au siège du syndicat unique et l'autre dans les locaux de la DGS, dans l'autre même de la Bête.

Miguel Chueca

¹ On a su, depuis, que l'engin devait sauter bien après la fermeture des lieux au public, mais un détonateur défectueux en décida autrement.

² Le documentaire a été diffusé d'abord sur ARTE, en décembre 1996. Il n'est passé en Espagne qu'en novembre 1997, à... deux heures du matin !

³ Carlos Fonseca, *Le garrot pour deux innocents. L'affaire Delgado-Granado*, Éditions CNT-RP, Paris, 2003, 226 pages, 15 euros. (Dessin de couverture de Jacques Tardi).

⁴ Respectivement, la Confédération nationale du travail, la Fédération anarchiste ibérique et la Fédération ibérique des jeunes libertaires

⁵ Soldevila fut abattu en 1923, peu après le meurtre du dirigeant syndicaliste Salvador Seguí par des *pistoleros* à la solde du patronat.

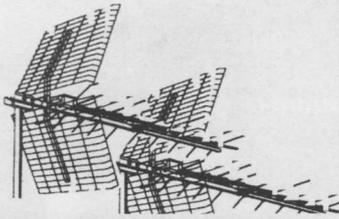


Joaquin Delgado et Francisco Granado, les deux militants libertaires exécutés pour un acte qu'ils n'avaient pas commis.



Photos extraites du livre de Carlos Fonseca. Ci-dessus : Actions de protestation de la CNT devant l'ambassade d'Espagne à Paris en 1962. Ci-dessous : Meeting de la CNT à la Mutualité de Paris, dans les années 60.





CHRONIQUE DE LA DÉSINFORMATION

Jean-Jacques Ledos

COMMUNICATION PRÉCUISINÉE

Aux porte-parole d'antan, ont succédé les attachés de presse, chargés d'informer les médias de l'activité, de la démarche et des orientations de l'institution ou de l'entreprise qui les employait. On parle aujourd'hui des "conseillers en communication". Leur rôle semble être, au prix de longues réflexions au cours desquelles on pèse chaque mot, de présenter avantageusement le message officiel d'une personnalité. Il s'agit d'un habillage (un déguisement ?) du discours qui doit répondre aux critiques déjà formulées, déjouer les questions embarrassantes à venir et, d'une manière générale, gagner du temps avant que la vérité ne puisse plus être dissimulée.

Le succès de la démarche est fondé sur l'apathie d'une opinion désabusée plutôt que convaincue. C'est le défaut de la cuirasse. Le calme apparent s'achève souvent en orage social imprévisible et non porteur d'un projet neuf.

IL EST INTERDIT D'INFORMER

Aucun panneau portant cet impératif n'apparaît nulle part. Il doit figurer dans la mémoire de tous ceux qui souhaitent donner à connaître l'actualité.

La rubrique des journalistes tués en mission s'allonge. Les plus chanceux sont chassés des pays où leur activité a déplié, ou bien licenciés au nom d'intérêts qu'ils ont eu tort d'ignorer.

L'information est un désir. La désinformation, une pratique généralisée qui contredit les promesses d'une société de communication libérale où seuls les produits-gadget ont droit de se développer.

ANCIENNE LEÇON DE SAGESSE

En France, l'enseignement traditionnel présente Descartes comme un penseur dogmatique qui aurait institué la logique du bon sens. Il a, en réalité, recommandé la pratique du doute généralisé à l'égard

de la pensée unique de l'époque. En outre, il n'était pas le premier à encourager cette démarche ni seul, à son époque, à soutenir cette attitude. Son contemporain, le Père Marin Mersenne engageait ses lecteurs, dans l'introduction à son "Harmonie universelle", en 1636, un an avant le "Discours de la Méthode", à vérifier les vérités imposées, par lui-même et par d'autres : « Je prie le lecteur de ne croire pas aux expériences que je produis jusqu'à ce qu'il ait le plaisir de se conduire soi-même, et d'admirer l'ignorance et le peu de soin des hommes, qui croient fort librement et sans aucune difficulté ce qui est faux. »

Cette recommandation n'est pas démodée.

ACTUALITÉ DU PASSÉ

«La nouvelle charte ne reconnaîtra qu'une aristocratie : l'intelligence, qu'un seul mérite : le travail.» (Extrait de "Le Petit Var", 10 juillet 1940).

La "charte" est la nouvelle constitution qui devra élaborer le Parlement qui va voter ce jour par 569 voix contre 80 les pleins pouvoirs au Maréchal Pétain.

Quelques jours plus tard, le programme se dessine :

«Le gouvernement [...] va se trouver devant un nombre de fonctionnaires dont l'utilité est loin de se faire sentir. Là aussi, il va falloir nettoyer sans briser, sans heurter» (Extrait de "La République du Var", 19 juillet 1940).

"LE MONDE" et VIVENDI, MÊME PENTE ?

Le groupe "Le Monde" s'installe en position de force dans diverses publications. Le dernier épisode en date concerne l'hebdomadaire de programmes "Télérama" dont le directeur de la publication a été immédiatement remplacé par un journaliste du quotidien. Jean-Marie Colombani n'est pas soupçonné d'avoir été formé par le KGB mais ses méthodes révèlent un goût du pouvoir sans partage.

Le quotidien dit "de référence" connaîtrait, dit-on, des difficultés de trésorerie. "Télérama" est une affaire saine et, en dépit d'une publicité visiblement (et moins visiblement, sans doute) trop présente, reste le moins médiocre des hebdomadaires de télévision. Fera-t-il partie un jour, des dépouilles, d'une ambition mal contrôlée ?

On a connu, il y a peu, la chute de la maison Messier, dont l'arrogante gourmandise soulevait pourtant l'enthousiasme du monde libéral. Alain Minc serait-il le mauvais génie du successeur de l'intègre Hubert Beuve-Méry ?

PUBLIPHOBIE & TÉLÉPHOBIE

"Le Publiphobe" * est une feuille d'information qui entretient des liens entre ceux qui estiment que la publicité tient trop de place dans leur vie quotidienne et qui en refusent les manifestations non désirées. C'est le cas, en particulier, à la télévision qui ne se contente pas d'accueillir les messages comme ressources de son fonctionnement. Elle est aussi le point de passage obligé de tous ceux qui ont quelque chose à vendre. On parlait jadis de "publicité clandestine".

La publicité est partout. Certains n'hésitent pas à parler, à cet égard, de "totalitarisme".

La présence visible des messages publicitaires impose, en outre, des contenus "idéologiquement corrects", c'est-à-dire conformes à la doctrine libérale.

Le numéro 74 du "Publiphobe" livre un certain nombre de raisons de ne pas regarder la télévision. Le point de vue est parfois exagéré mais on peut y trouver le conseil d'un usage modéré.

* c/o Yvan Gradis, 56 bis, rue Escudier, 92100 Boulogne-Billancourt. Tél 01 46 03 59 92. (Le Publiphobe est actuellement visible sur le site internet : indexsens.org.)

CINQUIÈME POUVOIR

On appelait, jadis, "quatrième pouvoir" la force de contestation que représentaient les journaux d'opinion.

La concentration actuelle des moyens de communiquer, rassemblés dans l'ensemble "multimédia", a pour effet d'entretenir un consensus autour du modèle de la société libérale.

Dans le numéro d'octobre du "Monde diplomatique", Ignacio Ramonet a consacré un article au "Cinquième pouvoir" «dont la fonction serait de dénoncer le superpouvoir des médias, des grands groupes médiatiques, complices et diffuseurs de la globalisation libérale.»

Les moyens de s'y opposer sont à inventer. Des sites Internet, plus ou moins fiables, commencent d'occuper le cyberspace. Ramonet évoque une "écologie de l'information" : «afin de nettoyer, de dégraisser l'information de la "marée noire" des mensonges.»

Un "Observatoire international des médias" * a été créé en septembre. Il est présidé par Armand Mattelart auquel on doit, de nombreux ouvrages sur la désinformation **.

* "Observatoire des médias", 3, rue Stephen Pichon, 75013, Paris.
** La plupart ont été publiés par les Éditions de la Découverte.

CASSEURS DE PUB

Au cours de l'an passé, l'affichage publicitaire urbain a été l'objet de dégradations par des protestataires qui ne supportent pas un environnement suggestif dans lequel ils voient une forme de totalitarisme. Des actions en justice ont obligé certains annonceurs à enlever des panneaux illégaux. Le mouvement de protestation engagé depuis plus de dix ans s'accélère. Il s'exprime dans diverses publications comme "Le Publiphobe" ou "Casseurs de Pub".

Dans le dernier numéro (novembre 2003) de ce dernier périodique annuel, François Brune* dénonce la manipulation qu'opère la publicité, créant par la séduction des images, soigneusement (et coûteusement) élaborée, l'illusion d'un bonheur factice et périssable : « l'image ment toujours dans la mesure où elle sélectionne une très infime partie du visible par ce simple choix, et où elle cache du même coup tout ce qu'elle ne montre pas ». L'auteur appelle à la nécessaire pédagogie d'une réflexion sur l'agressivité des messages : «L'éducation du sens critique devrait donc avant tout apprendre à se méfier de ces représentations» que la répétitivité tend à imposer comme une norme incontournable, fût-ce au prix de la violence. Le refus de ce conformisme impose un «devoir d'iconoclastie.»

Les actions contestataires ont déjà l'avantage d'inquiéter les annonceurs. Il convient à présent de développer les moyens de la pédagogie souhaitée.

* Auteur de "Les médias pensent comme moi" (L'Harmattan, 1996) et "Le bonheur conforme, essai sur la normalisation publicitaire" (Galilard, 1985)

BESOIN D'INFORMATION

L'image de Saddam Hussein, sorti de son trou à rat a fait l'événement du milieu du mois de décembre dernier.

On pensait à autre dictateur, le général Pinochet, qui coule les jours heureux d'une vieillesse paisible au bord de la mer. Le décompte des victimes de son régime ne semble pas avoir sapé son moral de vieillard présentant bien.

On se laissait aussi à rêver que la volonté normalisatrice des États-Unis allait peut-être mettre un terme aux activités du dangereux alchimiste qui sévit, sans souci de démocratie, en Corée du Nord.

Mais que fait le gendarme du monde ?



ESPAGNE...

Par Artur London

Plus de cinquante nationalités se retrouvent dans l'époque des Brigades Internationales, lutent aux côtés de la jeune République espagnole contre les hordes du général rebelle Franco appuyées par les troupes, les conseillers, le matériel des Benito Mussolini et d'Adolf Hitler. La terre d'Espagne sert de gigantesques champs de manœuvres pour les fascistes.

Répétition générale avant la seconde guerre mondiale.

Le bombardement de Guernica, à l'heure du marché (comme les SS de la division Das Reich, un samedi de juin 1944 détruisent le paisible village limousin d'Oradour-sur-Glane) fait jaillir, sous le fabuleux pinceau de Picasso, Guernica, témoignage immortel sur la barbarie.

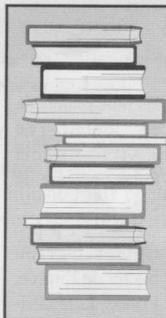
Robert Capa, sur différents fronts, saisit avec son appareil photo, des instants extraordinaires.

Artur London participe à l'époque. Arrêté en 1951, il est vice-ministre des Affaires Étrangères de Tchécoslovaquie, il se voit reproché d'être un espion américain, un agent de Noël Field, un espion de la police française, un agent de la gestapo. Le pire, être le chef d'un groupe trotskiste d'anciens volontaires des Brigades Internationales !

Joseph Staline, dans son délire meurtrier, a toujours vu les Brigadistes survivants (pourquoi ne sont-ils pas morts ?) comme de redoutables adversaires politiques. Il convient de les éliminer : par la mort des simulacres des procès où ils s'accusent ; par la déportation vers des goulags.

Réhabilitation, après des années de prison, Artur London rédige *Espagne...*

Il rappelle l'Histoire tourmentée de ce pays, montre ce que la République trouve en succédant au roi, ne dissimule pas les tensions entre



Le temps des LIVRES

les forces politiques. Les anarchistes ne jouent pas les muets du sérail. Les syndicats agissent. Le clergé ne brûle pas que des cierges.

L'auteur se place au cœur des batailles où les Brigadistes sont engagés.

Les démocraties occidentales ? La France du Front populaire avec Léon Blum se trouve, plus ou moins, à la remorque de la Grande-Bretagne où le très réactionnaire Conservateur Neville Chamberlain refuse toute aide. Avant d'aller s'agenouiller à Munich (avec son compère Edouard Daladier) devant Hitler dictant sa loi, Chamberlain veille au salut de l'Empire...

Artur London évoque, d'une plume rigoureuse, ces terribles mois.

Les brigades à l'automne 1938 se retirent saluées par un admirable discours de Dolores Ibarruri (la Pasionaria).

« Vos mères ne peuvent pas, dit-elle, déposer sur vos tombes les immortelles du souvenir, ni baigner de leurs larmes la terre sacrée qui vous abrite, mais votre sacrifice n'a pas été, ne sera pas stérile. Nous vous le promettons... »

Le 12 novembre 1938, le radical Edouard Daladier, Président du Conseil prend un décret-loi pour des « centres d'internement » pour les étrangers susceptibles « d'activités dangereuses pour la défense nationale ».

L'immonde y fera entasser les survivants de la guerre d'Espagne. Il n'a rien à refuser à un dictateur. Beaucoup de Brigadistes se retrouvent dans la Résistance.

Le livre d'Artur London ajoute une page de gloire aux Héros. Un cahier photos devient une belle ballade souvenirs.

Pierre Ysmal

Éditions du Tribord, Rue de l'Hotel des Monnaies 184 ; B. 1060 Bruxelles Belgique, 26 €

NATHALIE LE MELE, UNE COMMUNARDE BRETONNE RÉVOLUTIONNAIRE ET FÉMINISTE

Dans la splendide et ardente fresque des femmes de la Commune de Paris 1871, la haute figure de Louise Michel se détache avec force et vigueur. Elle semble symboliser toutes les qualités de celles qui surgissent sur la grande scène politique, prennent la parole et le fusil, stimulent les énergies, se dressent devant les juges galonnés des Conseils de guerre, sont condamnés, envoyés en Nouvelle-Calédonie.

Oui, saluons Louise Michel qui rédige des milliers de pages où le meilleur croise le moins bon, lyrisme et verbalisme. N'oublions pas Nathalie.

Eugène Kerbaut dans sa biographie attentive de Nathalie Le Mele place les projecteurs sur une Bretonne, tôt mariée, venue à Paris avec époux et gamins.

Ouvrière religieuse, elle rencontre Eugène Varlin, militant de la première internationale, syndicaliste, imaginant avec la Marmite, des restaurants populaires.

Nathalie devient la collaboratrice d'Eugène.

Pendant les semaines de l'épopée elle appartient à la Commission exécutive du Comité central de l'Union des femmes pour la défense de Paris et les soins aux blessés.

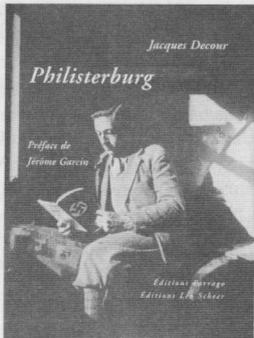
Arrêtée, condamnée, elle connaît les rigueurs de la Nouvelle-Calédonie. Ses relations avec Louise Michel se distendent car elle ne partage pas son enthousiasme pour l'anarchie.

Revenue en France elle a un modeste emploi à l'*Intransigeant* d'Henri Rochefort (mais l'abandonne quand il s'échoue dans le Boulangisme). Elle milite, survit, devient aveugle, entre à l'hospice d'Yvry dans la banlieue parisienne. Elle meurt le 8 mai 1921. Elle était née le 24 août 1826 à Brest.

Trois personnes suivent son convoi funèbre.

P.Y.

Éditions du Temps des Cerises, 12€.



PHILISTERBURG

Oui, il faut remercier les éditions Ferrago (de Tours) de redonner existence à Jacques Decour (1910-1942) qui sous le nom de Daniel Decourdemanche fut un professeur agrégé d'allemand, un très brillant germaniste, un critique et un romancier.

Aux heures les plus sombres de l'Occupation il imagine, avec Jean Pauhlan, *Les Lettres Françaises*.

Arrêté, condamné, les nazis le fusillent au Mont Valérien le samedi 20 mai 1942.

« Je me considère un peu, écrit-il dans sa dernière lettre à ses parents, comme une feuille qui tombe de l'arbre pour faire du terreau. La qualité du terreau dépendra de celles des feuilles. Je veux parler de la jeunesse française, en qui je mets tout mon espoir ». (Cette missive se trouve dans *La vie à en mourir lettres de feuilles 1941-1944*, Tallandier. Un ouvrage indispensable).

À l'automne 2003, avec une préface sensible de Jérôme Garcin, on republie *Philisterburg*, récit du séjour d'un jeune professeur dans une ville allemande. Réflexions et anecdotes se mélangent, en 1930, à l'ombre d'un Adolf Hitler dont les menaces pour la démocratie se précisent. A ces pages s'ajoute un texte sur Goethe

et la jeunesse allemande à l'occasion du centenaire de la mort de Goethe.

Le communiste, Jacques Decour, avec une terribles lucidité, a vu et compris.

Il faut découvrir Jacques Decour, ce grand témoin.

P.Y.

Éditions Ferrago, 17 €

CAHIERS DE BREVES ROMAIN ROLLAND N° 10.

Association Romain Rolland, mairie de Brèves, 58530 - Brèves. Adhésion individuelle : 15,25 €.

Prix Nobel de littérature, «au-dessus de la mêlée» pendant la grande bouche-rie 1914-1918, romancier fleuve, dramaturge aux vastes fresques, ami et défenseur de la jeune URSS, Romain Rolland s'enfonce dans l'oubli. Celui qui contribue à créer en 1923 la revue *Europe* (elle existe toujours et publie d'excellents numéros sous la conduite de Jean-Baptiste Para) mérite de survivre car la richesse de son œuvre n'est pas épuisée.

Ces Cahiers publient des textes originaux, passent au filtre de l'intelligence les écrits d'un homme, témoin engagé d'un temps de luttes pour le progrès. Au sommaire de ce numéro 10 une importante étude sur les metteurs en scène de Romain Rolland, de la corresponsance. Rien n'est indifférent.

P.Y.

EUROPE N°894

Opiomane, homosexuel (et alors ?), poète, chroniqueur, dramaturge, cinéaste, plasticien, écrivain, Jean Cocteau (5 juillet 1889 - 11 octobre 1963) est célébré pour le quarantième anniversaire de sa mort (quelques heures après celle d'Édith Piaf) par une grande exposition à Beaubourg, d'innombrables rééditions, une biographie de Claude Arnaud (Jean Cocteau, Gallimard, 35 €) des numéros spéciaux de revues, un excellent numéro *Europe*.

Les sceptiques, les hésitants, les bofbofbof doivent prendre ces pages car elles donnent à réexaminer l'œuvre d'un homme qui, tout en empruntant beaucoup, trouve ses voies. Elles ne sont jamais indifférentes. A force de se situer aux avant-gardes, il fut de l'avant-garde. *Europe* aide à effacer les vieux clichés, donne envie de lire Cocteau.

P.Y.

364 p. 18,30 €.

Histoire et histoires en BD

CHARLES MASSON
SOUPE FROIDE

démantèlement de la nation, ne lira jamais *Soupe froide* de Charles Masson. Normal, ces gens-là vivent dans l'égoïsme de leur univers, soucieux de conserver le pouvoir, d'accroître leur fortune...

Avec *Soupe froide*, pas de héros gambadant, d'amours torrides ou salaces, de couleurs criardes mais un récit de notre temps.

Dans ce coin du Lyonnais, un clochard vient de s'enfuir d'une maison de convalescence car une cannesse d'infirmière lui a servi une soupe froide. Il court, rapidement pieds nus car ses chaussons se sont effilochés dans la boue, sous la pluie. Il crève de froid et de faim. Il se souvient des jours où sa femme et sa fille étaient avec lui, dans une maison. Il a été mis à la porte car il n'avait plus de boulot, picolait sec, devenait impossible. Abandonné, il erre, se rap-

La France de Jacques Chirac, défenseur des droits de l'Homme en Tunisie, la France de Jean-Pierre Raffarin, Jean-François Mattei, Nicolas Sarkozy, Jean-Jacques Aillagon, la France du baron Ernest-Antoine Seillière, la France de l'égoïsme et de la régression sociale, du

pelle quand un toubib a imaginé de lui ôter « la mandibule », gueule de douleur, se rappelle des copains du café, se revoit tombant d'une fenêtre de l'hôpital.

En noir et blanc, Charles Masson, pour ce premier album, s'inscrit dans le grand courant de la BD sociale. Elle vous saute dessus et ne vous lâche plus. Elle témoigne sur la France des années 1980-2004. De François Mitterrand à Jacques Chirac, la pauvreté s'est-elle réduite ?

Dans une opportune « postface » l'auteur souligne en conclusion : « L'histoire que relate cet album est tellement banale qu'elle ne vaudrait même pas dix lignes dans les journaux. En la racontant, je ne me sens pas investi d'une mission de dramaturge, moins encore de donneur de leçons. Simplement de témoin. »

Soupe froide ? A faire connaître.

En 1929 et après, les Etats-Unis connaissent une terrible crise économique. *Les raisins de la colère* de John Steinbeck ; *Boxcar Bertha* de Ben Reitman ; *USA* de John Dos Passos figurent parmi les grands romans évoquant cette fantastique dépression avec des millions de chômeurs. *Les rois vagabonds* de James Vance (récit) et Dan Burr (dessins) racontent les aventures de marginaux nomades, les hobos, qui font la route pour ne pas crever. Un même allant sur ses treize ans part à la recherche de son père. Epreuve initiatique bien traitée.

Avec raison vous n'appréciez ni les cons ni les cafards. Si, pour un instant, vous souhaitez oublier

les moisissures de ce début de XXI^{ème} siècle faites une cure de chat.

Philippe Geluck, grand maître de l'ironie, Prince de la dérision, Roi de la saillie avec *Et vous, chat va ?* montre une patte impériale pour, non le ricane-ment, mais le sourire. Son gros minet offre des leçons de bon sens et de politique.

Si d'aventure les gouvernants, d'ici et d'ailleurs, chaque matin, dégustaient une page de Chat, ils éviteraient, nul n'en doute, de prendre des décisions stupides. Ils pourraient même commencer à penser aux autres. Inimaginable !

Pierre Ysmal

Soupe froide par Charles Masson, Casterman éditions, 136 p. 11,88 € ; *Les rois vagabonds* par James Vance-Dan Burr, Vertige Graphic, 208 p. 17 € ; *Et vous, chat va ?* par Philippe Geluck, Casterman, 48 p. 8,55 €



DANS LE COURRIER DES LECTEURS

● Une abonnée de Paris nous fait remarquer que dans l'article "Homosexualité et histoire" paru dans *Gavroche* N°131, le premier paragraphe parle d'hommes et de femmes mais la suite ne concerne que les hommes. Le livre de Florence Tamagne, *Histoire de l'homosexualité en Europe, 1919-1939*, montre que l'on peut aussi parler des femmes.

● Dans l'article "Une histoire des bagnes en Guyane" paru dans le numéro précédent, la déportation de Billaud-varenne et Collot d'Herbois a été présentée comme le résultat de leur opposition à Robespierre. En fait, même si dans cette période thermidorienne bien confuse il n'est pas toujours facile de donner des explications claires sur les actions de chacun, il s'agissait d'une condamnation de thermidoriens reprochant à ces deux membres du Comité de salut public leur passé robespierriste. Merci à Jean-Marc Silvestre dans le Rhône de nous l'avoir signalé par e-mail. Mise au point également de Gilbert Rodier qui nous écrit : Effectivement ces deux personnages se joignirent à la meute qui lors du neuf thermidor s'acharna à renverser Robespierre puisque Collot présidait la première partie de la séance de la Convention ce jour, avantageant les conjurés

au détriment des amis de l'incorruptible. Le zèle que tous deux déployèrent alors leur valut d'ailleurs pour un temps très court les sympathies des députés d'affaires auxquels ils s'étaient joints. A noter en passant que la chute de Robespierre ne correspond pas au jour près à la fin de la terreur puisque cinq cents de ses partisans furent exécutés après lui. Jean-François Fayard qui ne peut être soupçonné de sympathies robespierristes, fait débiter celle-ci sous Danton lorsque celui-ci tenait le ministère de la justice.

Billaud et Collot se rangeant parmi les terroristes joints aux affairistes le 9 thermidor verront leur cas examiné avec clémence par la justice thermidorienne. Jugés par une commission présidée par Saladin, ils échapperont à la guillotine, mais tous deux partiront pour la Guyane (la guillotine sèche) le 1^{er} avril 1795, soit neuf mois après la chute des robespierristes. Je me permets de recommander la prudence et l'examen sur tout ce qui s'écrit, se dit ou se tait sur le personnage énigmatique que fut Robespierre que l'on utilise souvent comme bouc-émissaire de la Terreur rouge sans chercher plus avant. La réaction et ses successeurs qui encore nous gouvernent ne cessent de salir cet élu républicain intègre, ce genre de personnage n'étant pas très courant.

PAROLES DE GUEULES NOIRES
Témoignages de mineurs

La condition des mineurs est l'un des épisodes les plus accablants du capitalisme industriel. A partir de témoignages d'anciens mineurs, « France Culture » a consacré à cette activité, en voie de disparition, une série d'émissions dans le cadre des « Ateliers de création de Radio France ».

L'éditeur Frémeaux et associés les propose en un coffret de 3 CD *.

Évoquer les conditions de travail des mineurs est un euphémisme. Les mots qui reviennent le plus souvent dans les propos des anciens ouvriers est « bagne », « travail de bagnard ». L'un des témoins souligne qu'entre la prison et la mine, un condamné préférerait la prison... Localement, le marché du travail y fournissait des emplois sur plusieurs générations.

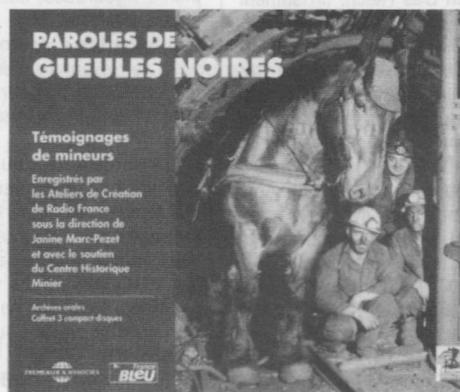
La résignation qui apparaît dans les témoignages, surprend. Elle suscite pourtant la fierté d'appartenir à cette rude famille ouvrière et une dignité qu'entretiennent les femmes dans leur vie quotidienne : la propreté des foyers, l'assiduité scolaire des enfants. Une soumission que le marché du travail ne justifie pas seulement. D'un côté, il y a le monde capitaliste, plus soucieux de dividendes et de profits et, de l'autre, les esclaves, coupables seulement d'être mal nés mais soucieux de rappeler leur condition aussi humaine que celle de leurs maîtres. Un paternalisme condescendant, contraignant et subi est le seul lien entre les deux classes dont la différence soulignée par les plus puissants crée des réflexes de défense chez les exploités. La tradition syndicale était bien établie chez les mineurs.

Au quotidien, une solidarité s'établit entre les travailleurs français et les nombreux immigrés. C'est aussi une affirmation d'humanisme par la considération de l'autre, victime d'un système inhumain. Elle tente ainsi d'exorciser la soumission obligée à la logique autoritaire du capitalisme.

Les médias dits « people » ne parleront pas de ces documents, peu porteurs, comme disent les diffuseurs de soi-disant « télé-réalité ». Il faut donc les écouter et les faire connaître.

* 3 CD Frémeaux et associés (2003) 20, rue Robert-Giraudineau, 94300 Vincennes

J.-J. L.



Quelques extraits choisis (pour ne pas déborder de cette page) d'une préface de Thierry Discepolo qui mérite d'être lue entièrement et donne envie de se plonger dans le livre de Michael Albert publié chez Agone.

Si vous n'êtes pas persuadé que le capitalisme comme mode d'organisation économique et social est non seulement un système violemment injuste mais également profondément inefficace, alors vous perdrez votre temps à lire cet exposé des principes élémentaires de l'économie participaliste.

(...) En revanche, si vous êtes las de constater que votre travail de militant a été neutralisé par des « responsables » politiques que vos efforts (et vos suffrages) ont contribué à porter au pouvoir ; si vous en avez assez de voir les critiques du système contre lequel vous luttiez récupérées plus vite que votre imagination ne s'agit à le combattre ; s'il vous paraît évident que la politique ne consiste pas seulement à gérer l'ordre économique imposé par les puissances de l'argent, que l'organisation périodique d'élections a pour principale fonction d'entretenir l'illusion représentative dans les démocraties parlementaires où le pouvoir réel est entièrement accaparé par des oligarchies financières et politiques plus ou moins héréditaires (Accardo) ; si, ne voulant plus être mené en bateau au nom de la démocratie capitaliste, vous n'avez plus le moindre espoir dans le système des grands partis « de gauche » et des grandes centrales syndicales ; autrement dit, si l'autonomie des luttes sociales n'est pas pour vous qu'un slogan, alors vous êtes prêt à investir un peu d'énergie dans le participalisme.

(...) le modèle proposé par Michael Albert en est encore à l'état de squelette. L'auteur fait ses gammes. En voici les thèmes principaux :

- ni planification centralisée ni marché mais une *planification participative* établie aux différents niveaux pertinents de décision par des *conseils de travailleurs et de consommateurs* ;
- ni division hiérarchique du travail ni spécialisation exclusive dans des tâches d'exécution ou de direction mais des *ensembles équilibrés de tâches*, autrement dit une définition des emplois supposant que chacun remplisse à la fois des fonctions décisionnelles et gratifiantes et assume sa part de tâches répétitives ou pénibles ;
- une rémunération qui n'est pas liée au profit, à la propriété, au pouvoir ou au rendement, mais fondée sur l'effort et le sacrifice propres à une activité professionnelle ;
- non pas un pouvoir de décision proportionnel au pouvoir économique ou délégué à une représentation politique mais réparti entre tous à proportion des *conséquences que ces décisions impliquent pour la vie et le travail de chacun* ;
- enfin, les valeurs au fondement de cette organisation économique pour une véritable démocratie sont la *solidarité, l'équité, l'autogestion et le respect des différences*.

L'exposé suit une manière propre à la tradition militante nord-américaine, avec notamment un système de questions-réponses qui met en scène les objections soulevées dans les débats auxquels le participalisme a déjà donné lieu outre-Atlantique. Nous nous sommes efforcés de l'adapter, autant que possible, aux thématiques, à l'histoire et aux usages français.

(...) En ce sens, le participalisme s'adresse avant tout à ceux qui vivent dans le système, qui ont bien conscience de l'urgence d'en finir, mais qui savent bien, plus ou moins, en même temps, qu'ils en constituent les rouages, même quand ils parlent entre eux de leur résistance comme d'un grain de sable.

(...) Voulant pallier l'absence complète et permanente de toute proposition constructive, le participalisme tente de répondre à la question suivante : si vous ne voulez pas du capitalisme, que voulez-vous à la place ?

On en conviendra facilement, la critique de l'organisation capitaliste a été faite et, depuis plus d'un siècle et demi, elle s'est renouvelée, diversifiée puis approfondie après avoir été systématisée par le marxisme et l'anarchisme – deux traditions dans lesquelles Michael Albert a largement puisé pour formaliser le participalisme. Non seulement cette cri-



tique a été bien faite, mais elle a également été diffusée aussi largement que possible – sans doute pas assez, mais c'est que la propagande capitaliste a été plus puissante et surtout, ensuite, plus efficace dans la récupération.

(...) À l'évidence, l'auteur s'adresse en priorité aux militants anticapitalistes, et en particulier aux groupes structurés autour d'un projet de transformation sociale progressiste. Ne doit-on pas attendre de ceux-ci une vigilance particulière à l'égard de leur propre organisation ? une mise en pratique des principes qu'ils défendent ? une abolition des pratiques qu'ils critiquent ? et pour le moins qu'ils donnent l'exemple ?

(...) Au contraire, il nous semble impossible de porter sans se mentir un projet de transformation sociale si l'on n'est pas persuadé que *les moyens constituent le premier stade d'expérimentation de nos fins*. Toutefois, parce que

la question du pouvoir et de la transformation sociale est trop délicate pour que l'on ne prenne pas au sérieux toute hypothèse de voie de passage, le participalisme ne se veut pas la seule voie d'un projet de transformation sociale mais tente d'élaborer le mode d'organisation socio-économique le plus à même de garantir que tout projet de cette sorte ait quelque chance de ne pas finir en son contraire.

(...) Derrière l'« équilibre harmonieux » entre la poursuite de l'intérêt individuel et la promotion de l'intérêt collectif censé être réalisé grâce à la « concurrence pure et parfaite d'agents économiques guidés par le seul calcul rationnel », on doit plutôt voir l'accomplissement de la gestion, par le système capitaliste, d'une masse d'individus aussi peu organisés que possible, assoiffés de réussites personnelles, une population atomisée et infantilisée, dont les liens de solidarité sont réduits à des échanges groupusculaires, fusionnels et festifs. (Accardo) Antithèse de cette régression, le participalisme ne voit de solutions que collectives au bien-être de chacun.

Prenons l'image simpliste d'une organisation sociale individualiste : vous êtes dans votre voiture, coincé aux heures de pointe derrière une file de voitures attendant que le feu passe au vert pour traverser une voie qui coupe celle où vous vous impatientez. Vous voyez le feu passer au vert, mais votre file n'avance pas. Et pour cause : chacun, bien que ne pouvant espérer dépasser le milieu du carrefour, s'avance, bloquant les voitures de l'autre file ; incapable de comprendre que *laisser passer l'autre, c'est se laisser passer* ; que chaque individu n'est pas seulement un individu. C'est à ce niveau élémentaire de conscience d'une organisation sociale non concurrentielle et non individualiste que le participisme fait appel, non comme critique morale, mais comme revendication d'une autre conception de l'efficacité.

On peut donner un autre exemple de cette approche en termes d'efficacité économique : lorsque le légendaire Dersou Ouzala, qui vivait au début du xx^e siècle dans la taïga russe, s'arrête quelques heures durant dans une cabane, pour s'abriter de la pluie, il ne la quitte pas sans prendre soin de la rafistoler et d'y laisser un peu de riz et des allumettes, pour le prochain chasseur qui passera, en quelque sorte pour lui-même.

C'est précisément ce type de perception élémentaire qui permet de comprendre pourquoi le système de concurrence et de profit est fondamentalement inefficace et sur quelles bases le participisme en prend le contre-pied.

(Pour ceux qui ont trouvé l'exemple de Dersou Ouzala, avec son riz et ses allumettes, un peu trop primitif à leur goût, qu'il leur suffise de remarquer que la communauté responsable de la création et de la diffusion de logiciels libres fonctionne suivant la même logique fondamentale. Aux antipodes de la privatisation du savoir par les droits de copie ou les brevets, chacun travaille pour soi-même comme pour les autres : à l'inverse de l'activité des salariés d'entreprises monopolistiques, qui finit en royalties pour les actionnaires, celle des informaticiens qui réalisent et améliorent les logiciels circulant en toute gratuité résulte soit d'un travail qui donne lieu à un salaire et non à une propriété intellectuelle, soit d'un bénévolat « rétribué » en gains symboliques et en émulation – en fait, cette logique n'est autre que celle dont la communauté scientifique est en train de perdre la pratique millénaire.)

Le fait qu'il faille écrire noir sur blanc de telles évidences montre ce qu'ont fait de nous des années de propagande capitaliste.

Dans le N° 127 de la revue, Jean-Jacques Ledos nous a proposé sa lecture de l'ouvrage de Howard Zinn. Avec la sortie d'une version réduite de cet ouvrage l'occasion est donnée d'en reparler. Hélène Fabre nous livre également ses réflexions sur cet ouvrage bien nécessaire pour comprendre ces Américains qui font si souvent la une de nos médias.



Howard ZINN,
Une histoire populaire des États-Unis de 1492 à nos jours,
Marseille, Agone, 2002, 812 p.,
28 €.

Un fascisme étoilé ?

Sous ce titre anodin, l'auteur dépouille cinq cents ans d'événements historiques de leurs alibis moraux à l'usage des naïfs. Cette décantation des documents et des faits laisse apparaître à nu, mercantilisme et idéaux manipulés.

Dès l'origine la civilisation anarchisante des Indiens, incompatible avec l'insatiable avidité du capitalisme, doit céder la place. Ce génocide et cette spoliation s'accomplissent en même temps que s'établit, à partir de 1619, l'esclavage le plus cruel de l'humanité. 50 millions d'Africains souffriront une intense exploitation basée sur une haine raciale aux répercussions toujours actuelles : l'espérance de vie d'un noir de Harlem est de 46 ans.

Les fondateurs de l'Amérique vont y transposer les hiérarchies sociales, la concentration des profits et des pouvoirs qui existaient en plus adoucies chez eux : en 1770, à Boston, 1% de la population possède 44% des biens. S'étant solidement assuré par la force du contrôle de la terre et de l'argent, ils feront légitimer par la loi la suprématie du plus fort. Leur plus grande réussite sera de forger un nationalisme qui embrigadera les moins concernés dans la défense de « notre » liberté, « nos » biens, « notre » pays et détournera le ressentiment de la classe envers les riches contre « l'ennemi ».

Jouant sur ce patriotisme, les guerres d'indépendance et de sécession : conflits d'intérêts entre élites anglaises et américaines, industriels du nord et planteurs du sud vont se régler aux dépens des petits blancs et des noirs : « Les pauvres fournis-

sant les cadavres et les impôts. L'argent et la gloire allant aux puissants ».

Que l'agression soit directe ou sous-traitée à un despote local, la guerre est une constante de la politique américaine. Cet élixir vivifiant du capitalisme leur permettra de s'approprier des territoires : Mexique, Hawaï, Guam, Porto Rico, les richesses naturelles des pays plus faibles, d'ouvrir des marchés étrangers à leur commerce, de saigner la contestation sociale, d'imposer des lois scélérates.

Entre 1798 et 1895, le département d'Etat recense 103 interventions armées contre l'Argentine, le Nicaragua, le Japon, l'Uruguay, la Chine, l'Angola, à ce jour la liste n'est pas close. Il suffit de changer le nom du pays et des matières premières pour apprécier la justesse de l'analyse d'Emma Goldman « quand nous sommes sortis de notre ivresse patriotique, il nous est soudainement apparu que la cause de la guerre hispano-américaine était le prix du sucre et que les vies, le sang et l'argent du peuple américain avaient servi à protéger les intérêts des capitalistes américains ». Malgré ce passé accablant de prédateurs, les États-Unis ne cessent de se poser en défenseurs de la liberté et des peuples en détresse. Sous ce couvert, lors des deux derniers conflits mondiaux, ils évinceront les colonialismes européens tout en s'implantant au Moyen-Orient, comme aujourd'hui en Asie Centrale.

Après 1945, l'Amérique devient une puissance économique et militaire sans rivale. « La conspiration communiste d'envergure planétaire » des années 50 sera le prétexte d'une chasse aux « rouges » et du maintien de l'économie de guerre permanente. De 1950 à 1955, le budget militaire passe de 12 à 40 milliards de dollars.

Obtenir l'assentiment du peuple américain à payer de sa peau et de son argent cette politique ne s'est pas réalisé sans combats. « Quand vous allongerez ces mains dont vous vantez la force pour saisir nos palais et notre aisance dorée, nous vous montrerons ce qu'est la force [...] nous broierons vos révolutionnaires sous notre talon et nous vous marcherons sur la face. » Si ce programme du capital annoncé en 1907 par Jack London dans *Le Talon de fer* s'applique sans ménagement à l'extérieur ; sur le territoire national, le système s'est affiné et perfectionné pour en arriver à un contrôle inégal des biens et des personnes. Les races et les classes habilement dres-

sées les unes contre les autres, leurrées par la compétition et le mythe d'une hypothétique réussite individuelle, voient leurs révoltes canalisées et neutralisées par les institutions politiques et sociales. Rodé depuis 1830 le bipartisme feint d'opposer deux candidats tout aussi complices et serviteurs des multinationales. Un réformisme, intrinsèquement conservateur, par des concessions à une classe moyenne blanche puis noire, l'érige en gardienne et rempart d'une société totalement inéquitable. Représentant 5% de la population mondiale les U.S.A en consomment 30% des richesses produites mais le butin n'est pas réparti entre tous. 40 à 44 millions de ses citoyens vivent en dessous du seuil de pauvreté et près de 2 millions voient leurs problèmes sociaux soignés par un « traitement » carcéral.

Le très fort activisme ouvrier et son potentiel révolutionnaire seront, après les années 30, désamorcés par l'encadrement syndical. Renonçant à changer la société, il s'alliera à la finance pour des résultats moindres qu'au temps de l'action ouvrière directe. Les peuples ne se gouvernant pas uniquement par la brutalité mais aussi le mensonge et la manipulation, les politiciens U.S. utilisent des moyens de propagande et communication à la mesure de leurs buts de domination totalitaire. Conditionné par une éducation fondée sur l'intériorisation de l'obéissance, appuyé par des médias de masse surenchérisant dans le chauvinisme hystérique, l'opinion est sommée d'approuver toutes les dérives : guerres de conquêtes présentées comme libératrices, actions illégales et meurtres menés par la C.I.A un peu partout, prisonniers politiques détenus dans l'arbitraire, loi de délation des suspects...

Face à des adversaires impuissants ou résignés, le talon de fer de l'Amérique s'étend sur toute la planète. Elle y cherche les mains-d'œuvres les moins chères, les réglementations les moins soucieuses de l'environnement et des droits sociaux : « l'exploitation mondiale, c'est ainsi qu'ils entendent la mondialisation ». Avec comme arguments les bombes, la liberté se réduit à celle de consommer et les droits universels à la vie et au bonheur au privilège d'homme blanc, riche.

Très informatif, le livre d'Howard Zinn donne la parole aux oubliés du rêve américain tout en alertant sur un fascisme étoilé de moins en moins masqué.

Hélène Fabre



LE XX^e SIÈCLE AMÉRICAIN
Une histoire populaire de 1890 à nos jours *
par Howard Zinn

Le goût de l'empire

Pour les lecteurs, seulement concernés par l'histoire récente, ce nouveau volume est une version réduite du précédent titre publié par le même éditeur, "Une histoire populaire des États-Unis de 1492 à nos jours", publiée l'an passé **. La politique extérieure en constitue le fil conducteur, de l'intervention américaine à Cuba, en 1898 jusqu'à

la Guerre du Golfe, première intervention contre l'Irak, en 1991.

En 1898, au prétexte de soutenir la guerre de libération que les Cubains avaient alors engagée contre le colonisateur espagnol, le gouvernement américain, décidait d'intervenir. C'était, en fait le début d'une autre colonisation qui se prolongera pendant soixante ans.

On regrette qu'une édition mieux actualisée ne puisse prolonger la démarche de l'historien jusqu'à la nouvelle intervention contre l'Irak, dont les prétextes, tout autant fallacieux : la recherche d'armes de destruction massive, et l'instauration de la démocratie, dissimulent encore une nouvelle volonté de fausse (vraie) colonisation.

Le livre met en évidence une constante de la politique extérieure américaine : l'impérialisme qui impose un colonialisme non avoué, par la nécessité d'ouvrir ou de protéger de nouveaux marchés et contredit le souci isolationniste qu'affirmait, en 1823, la doctrine Monroe. Il traduit surtout, dans l'action extérieure, la volonté de puissance inscrite dès les premières déclarations des Pères fondateurs et renouvelée régulièrement.

À la veille de l'engagement à Cuba, à la fin du siècle dernier, on pouvait lire dans le *Washington Post* : « Ambition, intérêt, appétits fonciers, fierté ou

simple plaisir d'en découdre, quelle que soit la motivation, nous sommes habités par un sentiments nouveau [...] Le goût de l'empire règne sur chacun de nous comme le goût du sang règne sur la jungle. » C'est une définition acceptable de la politique extérieure des États-Unis à laquelle le pétrole a donné une nouvelle dimension.

L'approche non-conformiste d'Howard Zinn éclaire également les raisons de l'engagement des États-Unis, dans les deux guerres mondiales. On apprend, accessoirement, qu'après l'attaque sur Pearl Harbor, les ressortissants japonais furent traqués. Certains furent maintenus dans des camps, sans possibilité de défense, jusqu'à la fin de la guerre.

L'Amérique du nord a connu, au XX^e siècle, le développement d'un capitalisme féroce qui a formidablement enrichi un nombre restreint de citoyens auquel il donnait les moyens d'imposer au prolétariat les contraintes nécessaires au maintien et au développement de leurs acquis.

Le cynisme et le mépris des élites à l'égard des citoyens d'en-bas et des "colonisés" a eu l'avantage d'éveiller les consciences qui se sont manifestées dans le mouvement ouvrier, le combat des Noirs pour les "droits civiques" et la montée (certes violemment réprimée) des mouvements démocratiques dans les pays sous tutelle.

« Une histoire qui se veut créative et souhaite envisager un futur possible sans pour autant trahir le passé, selon moi, ouvrir de nouvelles possibilités en exhumant ces épisodes du passé laissés dans l'ombre et au cours desquels, même si ce fut trop brièvement, les individus ont su faire preuve de leur capacité à résister, à s'unir et parfois même à l'emporter. »

Un impératif, qu'on devrait inscrire au fronton de toutes les facultés où l'on enseigne l'Histoire !

* Éditions Agone (2003), BP 70072 F-13192 Marseille cedex 20. 20 € (Chez le même éditeur, de Noam Chomsky : "De la guerre comme politique étrangère des États-Unis".)

** Voir "Gavroche" n° 127, janvier-février 2003.

J.-J. L.

Portraits de femmes en Vaucluse

Le club Azertyuiop a été fondé il y a 15 ans par des femmes avec volonté d'ouverture et de tolérance. Pour commémorer ces 15 ans, le club a décidé de publier un ouvrage rendant hommage à environ 250 femmes du Vaucluse depuis l'Antiquité jusque au 20^e siècle.

Les femmes ont été souvent oubliées par les historiens. Il s'agit de leur redonner leur place. C'est le but de ces biographies, ces vies de femmes nées ou décédées en Vaucluse. Les vivantes en sont donc exclues. Dans la première période, nobles, saintes et religieuses ont la part belle : l'Histoire n'a retenu que les femmes appartenant à ces catégories (Trois reines par contre figurent dans le livre, Catherine de Médicis, Marie de Médicis, Anne d'Autriche venue à Apt pour lui demander de lui accorder un fils ! Ce sera Louis XIV, elle aurait pu s'en dispenser, évitant guerres et persécutions). Examinons donc le livre en notant que par là, la période ancienne est bien fournie, se rattachant souvent aux légendes. Les auteurs, multiples, ont beaucoup travaillé et nous en apprennent beaucoup. Parfois le lien avec le Vaucluse me semble mince, cas par exemple de Séverine, même si elle a une rue à Avignon.

Cependant il faut bien mettre en valeur celles qui ont lutté contre la misère, l'injustice et l'oppression. Flora Tristan est un cas semblable, mais elle est passée à Avignon.

L'Histoire ne s'écrit pas à l'eau de rose. Et même en dehors de la Révolution, les traditions ont retenu quelques crimes. La marquise de Ganges assassinée, pour des questions d'argent, par les frères de son mari, l'abbé et le chevalier. François Durand qui met sept ans à faire innocent son mari accusé d'un crime commis par d'autres. "La Vénus de Gordes" est restée dans les annales et la littérature pour avoir fait tuer son mari à coup de fusil par son amant.

Les divers auteurs ont apporté leur style et leur sensibilité. L'abbé Bréhier fait de l'apologétique, prières, béatifications, etc. Il évoque les 32 religieuses martyres d'Orange (le refus du serment civique ayant été interprété comme un acte contre-révolutionnaire, sectarisme et idiotie se combinant pour créer des martyres). Alain Maureau et Sylvestre Clap traitent les biographies en historiens, Mme de Staël, les victimes des massacres de la Glacière, etc. Georges Barthouil interprète Laure de Noves à la lumière de la psychanalyse, Vincent Clap rend compte de ses vastes lectures et rappelle les destins de quelques femmes liées à la littérature, comme Madeleine de Scudéry, ou Madeleine de Remond de Modène belle-sœur du poète Tristan l'Hermite, dont le frère a pu servir de modèle au Don Juan de Molière, et amant de Madeleine Béjart, ou la marquise de Sévigné, ou Marie Mancini, nièce du Cardinal de Mazarin, aimée du roi Louis XIV. Voici Mary Montagu qui après avoir séjourné à Constantinople fréquenté les harems, et écrit ses souvenirs, vient quatre ans à Avignon. Marianne-Agnès de Fauques a écrit des romans sur l'Orient. Voilà Mme Favart, actrice célèbre et maîtresse du Maréchal de Saxe. Bien sûr il est question, car le château de Lacoste est proche d'Avignon, du marquis de Sade, de sa femme et de sa belle-sœur. Léna et Térésa de Larche ont joué un rôle dans la vie et l'œuvre de Lamartine, "Graziella". Zani a inspiré le grand poète provençal Théodore Aubanel. Dely est née à Avignon, mais je n'ai lu aucun de ses romans pour jeunes filles. Violette Leduc n'appartient pas à la même veine.

Marie Cardinal retirée à Malaucène avait la nostalgie du soleil de l'Algérie.

Venons-en aux arts : parmi la profusion des femmes concernées, retenons le nom d'Yvonne Zervos. Elisabeth Vigée-Lebrun a peint le portrait d'une cantatrice italienne, entré au musée d'Avignon ; et le peintre Chasseriau La nymphe endormie, belle femme nue qui fait les délices des amateurs d'art, après avoir fait ceux de quelques Avignonnais.

Camille Claudel a été internée plusieurs années à quelques kilomètres d'Avignon.

Marie-Rose Achar d a créé une des premières auberges de jeunesse en France.

Un ouvrage donc très riche qui peut occuper les loisirs pendant des jours. Mais j'en viens aux critiques.

Je relève au moins une omission. "Farfanello" a été une admiratrice de Pierre Vailland, député socialiste, et pendant la guerre a eu des penchants pour la collaboration. Cela m'a été rapporté, je n'en sais pas plus, mais pourquoi ne pas le dire ?

Dans plusieurs notices il est question de Félix Gras, et des femmes de sa famille : il faut aller plus loin, une partie était proche du royalisme et de l'autre côté on trouve Simone Téry, journaliste communiste, et Andrée Viollis, qui a écrit un livre dénonçant la répression et les tortures dans l'Indochine alors française. Sont-elles venues à Avignon ?

Il y a aussi des compléments à apporter. Yvonne de Komornicka l'une des dirigeantes de la Résistance avait accepté la direction de "Combat", un colonel sollicité ayant refusé ("Je risquerais de perdre mes galons, et ma retraite"). Elle a été déportée à Ravensbrück, et a survécu par miracle. En 1947, elle est candidate à Avignon sur la liste du RPF, mais "étrangère" elle est vexée de n'avoir pas obtenu autant de voix que des Vauclusiens restés prudemment dans leurs pantoufles. De leur côté les Communistes l'attaquent sans retenue. Je crois qu'il faudrait aussi évoquer la famille polonaise, dont elle ignorait sans doute le destin : persécutions par les Allemands, et un cousin, officier dans l'armée polonaise fait prisonnier par les Russes, exécuté à Katyn d'une balle dans la nuque.

Venons-en à quelques oublis. Un ouvrage collectif en présente toujours, chacun comptant sur les autres. J'en signale quatre.

Lotte Schwartz, était née en 1902 à Prague, de 1926 à 1936 elle réside à Moscou, sans doute liée avec des officiers des "services" ; on lui conseille sans lui donner de raisons de quitter l'URSS. Quelque temps plus tard, ce sont les grandes purges dont sont victimes officiers et responsables communistes. Elle vient en France puis gagne la Suisse où elle organise le sauvetage d'enfants juifs. Après la guerre elle s'établit dans la région de Bonnieux. Elle a écrit deux ouvrages retraçant son parcours : *Je veux vivre jusqu'à ma mort* (éditions du Seuil 1979) et *Les morts de Johannes* (Actes-Sud, 1983) sur le sort d'un réfugié en France.

Anna Greki (Colette Grégoire-Melki) était enseignante en Algérie. Pendant la bataille d'Alger, elle offre des abris aux membres du FLN. Arrêtée elle a été torturée par les paras "français" (!). Finalement elle sera libérée et se réfugiera en France : elle a enseigné deux ans au Collège de L'Isle-sur-Sorgue, puis deux ans dans un collège d'Avignon. Elle a écrit des poésies réunies dans un livre sous le titre "Algérie, capitale Alger" et est considérée maintenant comme l'un des grands écrivains français d'Algérie.

Tina Jolas était sociologue et a traduit les œuvres de sociologues américains. René Char lui avait demandé de l'épouser, ce qu'elle a refusé. Elle a vécu des années dans le nord du Vaucluse.

Colette Audry est née à Orange et a milité avant guerre dans le parti socialiste où elle eut des responsabilités nationales.

Déjà le lecteur passera des heures à feuilleter ce livre qui comble un manque et qui servira donc beaucoup.

Une autre édition sera sans doute prévue avec des compléments dans les années qui viennent.

André Simon

L'ouvrage est en vente dans les librairies d'Avignon (25 €) et au siège de l'association Hôtel Mercure, du Palais des Papes, Avignon. Ouvrage de 250 pages.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je m'abonne à Gavroche à partir du numéro 134

Un an 5 numéros (dont 1 double) : 30 € — Étranger : 32 € (par avion)

Tarif spécial étudiant et chômeur : 20 €

Nom Prénom

Profession

Adresse

Code postal Ville

Adresser bulletin et titre de paiement à : Scoop Presse - Gavroche, BP 863 - 27008 Evreux Cedex

L'amateur de livres



Voici une nouvelle liste d'ouvrages d'occasion disponibles à la vente. Nous remercions les lecteurs qui nous passent des commandes et rappelons que les prix que nous pratiquons sont très raisonnables...

Assurez-vous, toutefois, que les livres sont encore disponibles. Merci!

- Anglade (Jean), *Le chien du seigneur. Roman.* Plon 195210 €
- Anglade (Jean), *Jean Anglade raconte...* Le Cercle d'or 1975, 175 p. envoi ... 15 €
- Anglade (Jean), *Un temps pour lancer des pierres.* Julliard 1974, 350 p. envoi 12 €
- Aguet (Jean-Pierre), *Les Grèves sous la Monarchie de Juillet (1830-1847). Contribution à l'étude du Mouvement ouvrier français (Thèse).* E.Droz, Genève 1954, 407 p. index, rare ouvrage en parfait état .. 60 €
- Allard (Paul), *La Guerre du Mensonge.*

- Le « bourrage de crâne en France au début de la Seconde Guerre.* Editions de France 1940, 268 p. 15 €
- Ariès (Philippe), *Histoire des Populations Françaises et de leurs attitudes devant la vie depuis le XVIII^e Siècle.* Editions SELF 1948, n.c. 30 €
- Aron (Robert), *Précis de l'Unité Française. Précédé de Fraternité des Français, écrit à Alger en juin 1943.* Charlot, 1945, 239 p. 15 €
- Bainville (Jacques), *Au seuil du Siècle, Etudes critiques. E.Zola-A.France-Th. De Banville- P.Verlaine-Daudet-Loti...* Editions du Capitole 1927, 288 p. 15 €
- Berthier (René), *Bakounine politique. Révolution et Contre-Révolution en Europe Centrale.* Le Monde Libertaire 1991, 240 p. s.p. 12 €
- Bayet (Albert), *Qu'est-ce que le Rationalisme ?* Editions Rationalistes 1939, 217 p. important envoi 30 €
- Blond (Georges), *La Grande Armée du Drapeau Noir.* Tallandier, Cercle du nouveau Livre 1972 435+29 p. ill. 20 €
- Bontemps (Ch.-Aug.), *L'Homme et la Race. Par un membre actif de la Ligue contre le Racisme et l'Antisémitisme.* Les Cahiers Francs 1951, 94 p., important envoi 15 €
- Bouloiseau, *La Répartition de l'impôt du sel à la fin de l'Ancien Régime. Extrait des Actes du 83^e Congrès des Sociétés Savantes Aix 1958.* Impr. Nationale 1959, 16 p. . 5 €
- Bréal-Marville, *Manifeste de la Révolution Démographiste du XX^e Siècle.* La Nouvelle Ecole Sociologique 1963, 94 p. important envoi 15 €
- Brochon (Pierre), *Le Pamphlet du Pauvre (1834-1851). La Chanson française du Socialisme utopique à la Révolution de 1848.* Editions Sociales 1957, 208 p. ill. 20 €
- Bru (Henri), *La Dictature du Bonheur. Prix Clarté 1922.* Editions Clarté 1922, 133 p. 12 €
- Brupbacher (Fritz), *Socialisme et Liberté. Préface de Pierre Monatte. Choix de textes traduits et présentés par Jean-Paul Samson. Important ouvrage sur la vie*

- tumultueuse d'un humaniste suisse hors du commun.* Editions de La Baconnière, Neuchâtel 1955 374 p. 32 €
- Buffet (Eugénie), *Ma vie, mes Amours, mes Aventures. Célèbre chanteuse née en 1866 à Tlemcen.* E.Figuère éditeur-1930, Edition originale 1/350 sur pur fil, 223 p. couv. ill. de Steinlen, envoi 50 €
- Carcopino (Claude), *Les Doctrines Sociales de Lamennais. Intéressant ouvrage réalisé dans le cadre des nouvelles études sociales de la « Révolution Nationale ».* P.U.F. 1942, Première édition, 221 p. Bonne bibliographie 50 €
- (C.G.T.), *XXX^e Congrès National de Paris 12-17 juin 1955. Compte rendu in extenso des débats.* Fort volume broché de 528 p. 30 €
- Chaunu (Pierre), *Baptême de Clovis, baptême de la France. De la religion d'Etat à la laïcité d'Etat.* Balland 1996, 330 p. 12 €
- Claretie (Jules), *Histoire de la Révolution de 1870-71.* Aux bureaux du journal *L'Eclipse* 1872. Rel. d. bas. Rouge, dos à nerfs, fleurons et titre dorés. 706 p. nbreuses illustrations 80 €
- Clos-Jouve (Henry), *Le Prétoire dans la boutique. Préface de Marcel Grancher.* Editions Lugdunum Lyon 1945, 222 p. S.P. envoi 12 €
- (Collectif), *L'Algérie des Bidonvilles. Le Tiers Monde dans la Cité.* Mouton & C^o 1961, 127 p. 10 €
- (Collectif), *Mouvements ouvriers et Dépression économique de 1929 à 1939. Etude et rapports préparés pour le VII^e Colloque International tenu à Stockholm à l'occasion du XI^e Congrès International des Sciences Historiques.* Assen Hollande 1966, 404 p. cart. éditeur jaquette 45 €
- Collinet (Michel), *Du Bolchevisme. Evolution et variations du Marxisme-Léninisme.* Le Livre Contemporain 1957, 279 p., chronologie n.c. 18 €
- Corman (Mathieu), *« Salud Camarada ! ». Cinq mois sur les fronts d'Espagne.* Editions Tribord 1937, 338 p. (couv. défraîchie) 15 €



LIBRAIRIE FLOREAL
41, rue de la Harpe BP 872 — 27008 EVREUX — Tél. 02.32.33.22.33

Nom : Adresse :
Je vous commande les livres suivants :

Auteur	Titre	prix
Port et emballage prix forfaitaire		3,50 €
Bon de commande et chèque à adresser à Librairie Floréal		Total

Defourneaux (Marcelin), L'Inquisition espagnole et les livres français au XVIII^e siècle. *Les livres français et la censure inquisitoriale.* PUF 1963, 214 p. index. Rare 70 €

Dommanget (Maurice), Sylvain Maréchal L'égalitaire « L'homme sans Dieu » 1750-1803. *Vie et œuvre de l'auteur du Manifeste des Egaux.* Spartacus 1950, 516 p. index envoi 30 €

Dommanget (Maurice), Histoire du Premier Mai. Sté Universitaire d'Éditions et de Librairie 1953, première édition du meilleur ouvrage sur le sujet 413 p. envoi 40 €

Duchet (René), Bilan de la Civilisation technicienne. *Anéantissement ou promotion de l'Homme.* Privat-Didier 1955, 293 p. envoi (n.c.) 15 €

Duveau (Georges), La Pensée Ouvrière sur l'Éducation pendant la Seconde République et le Second Empire. *Introduction par E. Labrousse, G. Bourgin, E. Dolléans.* Domat 1948, Collection d'Histoire Sociale, 348 p. index, envoi 50 €

Elleinstein (Jean), Staline. Fayard 1984, 575 p. index 12 €

Ferré (Max), Histoire du Mouvement Syndicaliste Révolutionnaire chez les Instituteurs des origines à 1922. *Thèse.* Sté Universitaire d'Éditions et de Librairie 1955, 333p. index, rare 70 €

Fontaine (Jean), Un Maître à penser 1879-1966. *Cette plaquette est la réunion par sa veuve d'articles publiés dans la presse libertaire.* Imp. Nelle Lyonnaise 1967, 77 p. 7 €

Frateretto et Montclair, Sottises et Erreurs du Cathéchisme. Idée Libre 1935, 63 p. 12 €

Freymond (Jacques), Contributions à l'Histoire du comintern. Droz 1965, 267 p. index 45 €

Friedmann (Georges), Problèmes Humains du Machinisme Industriel. Gallimard 1946, 373 p. index (n.c.) 30 €

Galbraith (John Kenneth), Le nouvel Etat industriel. *Essai sur le système économique américain.* Gallimard Bibl. des Sciences Humaines 1967, 418 p. 17 €

Garas (Félix), Bourguiba et la naissance d'une nation. Julliard 1956, 286 p. s.p. envoi 17 €

Georgi (Frank), Soufflons Nous-mêmes notre Forge. *Une histoire de la Fédération de la métallurgie CFTC CFDT 1920-1974.* Editions Ouvrières 1991, 190 p. cart. éditeur sous jaquette, nbr. illustrations 20 €

Gerin (René), Paralogismes du Français moyen. Libr. Des Sciences Politiques et Sociales 1932, 140 p. 8 €

Gombin (Richard), Les Origines du Gauchisme. Seuil 1971, 182 p. 4 €

Grillot de Givry, Le Christ & la Patrie. Bibl. Chacornac 1911, 331 p. 8 €

Guérin (Daniel), L'Anarchisme. NRF idées 1965, 190 p. 5 €

Guy-Grand (Georges), La Pensée de Proudhon. Bordas 1947, 234 p. index, envoi 17 €

Hostert (Guy), Choses vues en Hongrie 1957-1960 : Budapest. Nouvelles Editions Debresse 1963, 156 p. envoi (n.c.) ... 12 €

Iswolsky (Hélène), La vie de Bakounine. Gallimard 1930, 291 p. 8 €

Jesus de Nazareth, Ma Vie. *Curieux ouvrage dont le véritable auteur est M. Deshumbert de la Sté « La Morale de la nature ».* Schleicher Frères 1911, 93 p. 15 €

Kolarz (Walter), La Russie et ses Colonies. *Moscou et les peuples non russes de l'URSS.* Fasquelle 1954, 439 p. 30 €

Khrouchtchev, Rapport secret sur Staline au XX^e Congrès du P.C. soviétique. Champ Libre 1970, 103 p. 5 €

Lecoin (Louis), De prison en Prison. Auteur 1947, 253 p. couverture de Vlamink, envoi 15 €

Lecoin (Louis), Le Cours d'une vie. Auteur 1965, 350 p. ill. 15 €

Leval (Gaston), Espagne Libertaire 36-39. *L'œuvre constructive de la Révolution espagnole.* Editions du Cercle 1971, 402 p. 17 €

Lorulut (André), La Libre Pensée au micro. *Principales allocutions prononcées à la Radio-Diffusion Nationale dès 1947.* L'Idée Libre Herblay (s.d.) 128 p. ... 15 €

Lot (Ferdinand), La France des Origines à la Guerre de Cent Ans. Gallimard 1941, 277 p. 15 €

Massé (Ludovic), Tolstoï, l'Homme de la Vérité. *Texte d'une conférence donnée en 1945.* Mare Nostrum Perpignan 1976, 94 p. 10 €

Mauriès (René), Jean-Baptiste Doumeng. Editions Milan 1992, 210 p. index ... 12 €

Murat (Auguste), Le Corporatisme. *Les Doctrines sociales françaises.* Les Publications techniques 1944, 212 p. 25 €

Peyraut (Yves), Radio Libertaire, la voix sans maître. Editions du Monde Libertaire 1991, 170 p. ill. 9 €

Picqueray (May), May la Réfractaire. *81 ans d'anarchie.* Atelier Marcel Jullian 1979, 249 p. ill. 10 €

Proudhon (Joseph), Lettres choisies et annotées par Daniel Halévy et Louis Guilloux. Grasset 1929, 363 p. illustration de Daumier. S.P. (n.c.) 18 €

Proudhon (Joseph), Jésus et les origines du Christianisme. Havard Fils 1896, 321 p. lithogr. De l'auteur en front. Par Kauffmann, (lég. Défraîchi) 20 €

Roger (Henri), Religion et Rationalisme. Editions rationalistes 1937, 406 p. ... 15 €

Serge & Trotsky, La lutte contre le Staliniisme. *Textes 1936-1939 présentés par Michel Dreyfus.* Maspero 1977, 270 p. index 12 €

Synclair (Upton), La République Industrielle. *La production et la distribution des richesses par un gouvernement industriel du peuple.* Félix Juven 1907, rel. toile 301 p. rare 35 €

Tristan (Flora), Réalisations, œuvres. Le Peuple Prend La Parole 1975, 70 p. ... 8 €

Tristan (Flora), Les Pérégrinations d'une

paria. La Découverte 1979, 377 p. ... 10 €

Van den Boeynants (Paul), Les Hommes du Capital et du Travail. *Essai sur les Classes Moyennes.* Editions du Marais Bruxelles 1957, 140 p. 10 €

Vasseur (Daniel), Les débuts du Mouvement Ouvrier dans la région de Belfort-Montbéliard (1870-1914). Cahiers d'Études Comtoises 1967, 179 p. 23 €

Vers (André), Martel en tête. *Roman.* Présentation de Georges Brassens. Nalis 1967, 226 p. 12 €

Zévaès (Alexandre), Le Socialisme en France depuis 1871. Bibliothèque-Charpentier 1908, 353 p. (défraîchi) 15 €

« **Faits, textes et portraits** » publication mensuelle parue dans les années 1930 aux Editions de l'Idée Libre ; chaque brochure 7 € :

N°1- 03/1927 – Les Catholiques, la Paix et la Société des Nations. Controverse publique.

N°2- 04/1927 – Comment on fabrique des Reliques, des Saintes et des Saints, par le prof. Guignebert.

N°3- 05/1927 – Jeanne d'Arc fut-elle victime de l'Eglise ? par Han Ryner.

N°5- 08/1927 – Vénéridique Histoire de l'Eglise, par Lorulut.

N°6- 09/1927 – Idolâtrie du Sacré-Cœur, par Julien Jenger.

N°7- 10/1927 – Voltaire et son œuvre, par Jules Claraz.

N°11- 05/1928 – La Crise de la Démocratie par Lorulut.

N°13- 07/1928 – Religion ? Morale ? Criminalité ? par E. Daanson.

N°14- 08/1928 – Les véritables origines de la Papauté, par Albert Fua.

N°15- 09/1928 – La Morale des Jésuites et des Mercantis, par Van Ypres.

N°16- 03/1929 – Les Evangélistes n'ont presque rien inventé, par E. West.

N°17- 03/1929 – L'Homme et la Divinité, par Bénito Mussolini.

N°18- 07/1929 – Les méfaits du Christianisme, par M. Delbende.

N°20- 09/1929 – Le Soleil fut-il créé après la Lumière ? par J. Malburet.

N°21- 12/1929 – Sous le joug de l'Islam, par Léon Weinmann.

N°22- 02/1930 – Le memento du Libre Penseur, par Henri Martin.

N°23- 03/1930 – Les Marchands du Temple, par Lorulut.

N°24- 05/1930 – Peut-on vivre sans Religion ? par Lorulut.

N°25- 05/1930 – Voyage à Lourdes, par Lorulut.

N°26- 06/1930 – Une Société Secrète Catholique, par G. Mancel.

N°27- 08/1930 – La Femme et le cléricanisme par Lorulut.

N°28- 09/1930 – L'Action Antireligieuse en Russie Soviétique, par Lorulut.

N°29- 01/1931 – Histoire d'un crime : Sainte Thérèse de Lisieux, par E. Le Tranec.

